
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

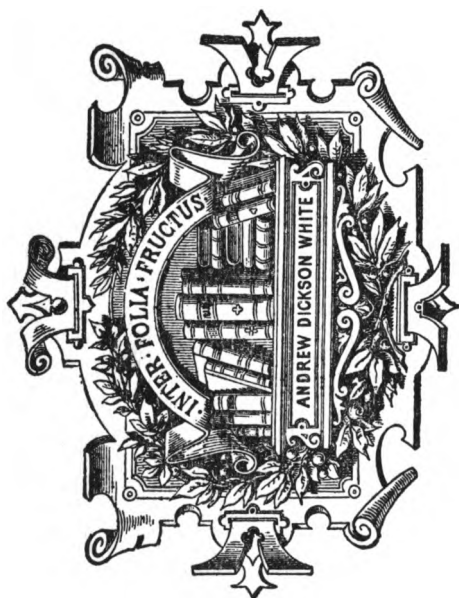
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



CORNELL UNIVERSITY LIBRARY



3 1924 082 184 205

3
5
v.7

L'HISTOIRE DE FRANCE

RACONTÉE

PAR LES CONTEMPORAINS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

A LA LIBRAIRIE HACHETTE.

- LA GAULE ROMAINE. 1 vol. petit in-16, avec 31 grav. » 50
LA GAULE CHRÉTIENNE. 1 vol. petit in-16, avec 38 grav. » 50
LES INVASIONS BARBARES. 1 vol. petit in-16, avec 11 gr. » 50
CLOVIS ET SES FILS. 1 vol. petit in-16, avec 14 grav. » 50
LES FILS DE CLOTAIRE. 1 vol. petit in-16, avec 9 grav. » 50
Ouvrages portés au catalogue officiel des bibliothèques de quartier et des livres de prix pour les lycées.

- VIE DE RICHELIEU. 1 vol. in-12. 1 fr.
RICHELIEU ET LES MINISTRES DE LOUIS XIII. (Ouvrage couronné par l'Académie française. Second prix Gobert 1881.) 6 fr.
-

A LA LIBRAIRIE DIDIER ET cie.

- HENRI IV ET MARIE DE MÉDICIS (ouvrage couronné par l'Académie française). 1 vol. in-8°. 6 fr.
LE CONNÉTABLE DE LUYNES, MONTAUBAN ET LA VALTELINE. 1 vol. in-8°. (Ouvrage couronné par l'Académie française. Second prix Gobert 1881.) 6 fr.
-

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD

ROIS FAINÉANTS
ET
MAIRES DU PALAIS

EXTRAITS DE FRÉDÉGAIRE, DES GESTES DE DAGOBERT
DES CHRONIQUES DE SAINT-DENIS, ETC.

PUBLIÉS PAR

B. ZELLER

Maître de conférences à la Faculté des Lettres de Paris.

Ouvrage contenant 14 gravures



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—
1881

Tous droits réservés.

7094A7
A. 6959.

L'HISTOIRE DE FRANCE

RACONTÉE PAR LES CONTEMPORAINS

Notre histoire a été présentée sous bien des formes. Mais c'est dans les écrivains contemporains des événements dont ils sont les narrateurs, qu'elle se montre plus vivante et plus vraie. A une époque où le goût public s'est épris des recherches exactes et tend à remonter dans toutes les sciences aux sources mêmes de la vérité, une histoire de France dans laquelle les contemporains seuls ont la parole pour raconter ce qu'ils ont vu par eux-mêmes, ou appris soit de témoignages authentiques, soit de traditions très rapprochées du temps où ils écrivent, doit être bien accueillie.

L'HISTOIRE DE FRANCE RACONTÉE PAR LES CONTEMPORAINS se compose déjà de six volumes : 1° *La Gaule et les Gaulois*; 2° *La Gaule romaine*; 3° *La Gaule chrétienne*; 4° *Les Invasions barbares en Gaule*; 5° *Les Francs; Clovis et ses fils*; 6° *Les fils de Clotaire*. Sous une forme commode et économique, elle présente un tableau suivi, quoique emprunté à des auteurs différents, des événements, des mœurs, des institutions. De courtes notes explicatives, des analyses aussi succinctes que possible font connaître les auteurs cités et rattachent les uns aux autres les morceaux qui leur sont empruntés. Cette petite collection vulgarisera la connaissance de nos historiens nationaux; elle en donne la substance et les rend accessibles à tous.

Le choix des gravures qui accompagnent le texte est inspiré du même esprit. On s'est attaché à ne donner que des images authentiques tirées aussi, autant que possible, des documents contemporains.

Chaque année verra paraître trois ou quatre nouveaux volumes.

ERRATUM

P. 143, ajouter en note :

Le rédacteur des Chroniques de Saint-Denis fait ici de singulières erreurs. Ceux qu'il nomme « Burkart, archevêque de Bourges, et Farré », sont Burkard, évêque de Wurzburg, et Fulrad, abbé de Saint-Denis.

LES ROIS FAINÉANTS.

ROIS FAINÉANTS

ET

MAIRES DU PALAIS

I

CLOTAIRE II, LA CONSTITUTION DE 615.

Clotaire II, le fils de Frédégonde, réunit une troisième fois toute la race franque et toute la Gaule sous le sceptre d'un même roi; le triomphe de Clotaire fut celui des Ostrasiens et de l'aristocratie, dont la trahison avait livré entre ses mains la tête de son ennemie Brunehaut.

La mairie du palais est désormais viagère; de plus, elle est élective. Jusque-là, les maires avaient été d'abord les domestiques, ensuite les ministres du roi; à l'avenir, ils seront plutôt ses tuteurs, ses surveillants, que ses conseillers. Déjà désignés par la volonté des grands, ils seront un peu plus tard élus par eux.

Clotaire II dut en outre accepter un compromis qui, bien plus encore que le traité d'Andelot, consacrait les progrès faits par l'aristocratie territoriale aux dépens de la royauté. L'assemblée célèbre de 614, composée d'hommes de guerre et d'hommes d'Eglise, imposa au roi une convention qui est un véritable renversement

du système monarchique imité de l'empire romain, que les Mérovingiens avaient voulu établir.

Voici les principaux articles de l'édit de 615 ;

Pour les évêques, élection par le clergé et le peuple et par conséquent annulation de l'autorité royale, qui ne conserve plus que le droit de confirmation.

Défense aux clercs de se recommander au roi, aux juges laïcs de traîner un clerc devant leurs tribunaux.

Défense au fisc de mettre la main sur les successions ab intestat, d'augmenter les impôts, les péages, d'employer les juifs pour les percevoir.

Responsabilité des juges et autres officiers du roi.

Restitution des bénéfices enlevés aux leudes.

Toute la période qui s'ouvre avec le traité de 615, pour ne finir qu'avec la dynastie, appartient presque exclusivement à l'influence de l'aristocratie des leudes. En effet, les Mérovingiens, malgré de courageuses tentatives, ne purent jamais s'affranchir du joug que le traité de 615 leur imposa. Ils étaient condamnés à périr et leur chute ne fut que la conséquence de cette défaite. Quel que soit l'avenir de la dynastie mérovingienne, Clotaire est encore le premier roi de son temps. Il domine dans toute la Gaule chrétienne et contient en partie la Germanie païenne. Saxons, Thuringiens, Alamans au delà du Rhin lui payent tribut. Il garde sur le territoire des Lombards, les villes de Suse et d'Aoste.

§ 2. — ENFANCE DE DAGOBERT. — LA CHASSE MIRACULEUSE.

(*Gestes de Dagobert. — Chron. de Saint-Denis, V, 2.*)

Le roi Clotaire eut un fils de la reine Bertrude, qui eut nom Dagobert. Cet enfant était moult beau et moult gracieux et digne en sens et en force de gouverner le royaume de France après son père. Tandis qu'il était encore en France¹ et en discipline², le bailla le roi Clotaire à saint Arnoul³, qui en ce temps

1. C'est-à-dire dans la Neustrie, ou France de l'ouest, par opposition à l'Ostrasie, restée plus germane et que Dagobert sera bientôt appelé à gouverner.

2. C'est-à-dire qu'il achevait son éducation.

3. Arnoul ou Arnulf fut un des personnages les plus importants de cette époque. Évêque de Metz, possesseur de domaines considérables en Ostrasie, il unit son fils Anségise à la fille de Pépin de Landen, chef de la maison d'où sortira un jour Charlemagne. Des deux branches d'où sortit la famille carolingienne, la première, celle à laquelle appartenait Pépin de Landen, exerçait de temps immémorial une influence héréditaire sur les tribus comprises entre la Meuse, la forêt Carbonaire et la frontière de Frise. Carloman, père de Pépin, possédait dans le Hasbain d'immenses domaines qui furent sans doute la première source de la fortune de sa maison. L'autre, celle qui reconnaissait pour chef saint Arnoul, semble avoir été en possession de la principauté sur une des tribus qui s'étaient établies dans le voisinage de la ville de Metz, dont il était évêque. Il exerçait dans ces contrées un immense patronage, à la fois religieux et politique, dont le siège épiscopal de Metz était le centre. Leur alliance remontait à l'époque fameuse où toute la puissance de Brunehaut succomba sous leurs efforts; un mariage la cimentait. Cette union fit leur grandeur. (Voy. Huguenin, *Hist. du royaume d'Ostrasie.*)

était évêque de Metz, pour le garder et nourrir et enseigner et introduire en bonnes mœurs et en la doctrine de la foi de sainte Eglise. Après ce advint que l'enfant alla chasser dans les bois selon la coutume des Francs, qui volontiers se déportaient en tel déduit. Un cerf esmut qui assez légèrement fut trouvé; les tourbes des chiens suivirent après comme par estrif, aboyant, glatissant; et le cerf, qui était de telle force et de telle légèreté comme telles bêtes sont, s'efforçait en toutes manières comment les chiens le perdissent, et que il leur échappât. Tant courut comme il put par montagnes, par vallées, par bois et par landes, et traversa rivières et fleuves qui lui furent au-devant : tant eut ja couru que il fut si las, que il n'en put plus. Lors se traîne à un hameau appelé Catulliac, et cinq milles y avait de là jusques à la cité de Paris, qui longtemps devant était siège et chef du royaume, et en laquelle les rois de France avait toujours accoutumé à demeurer et à porter couronne ¹.

§ 3. — LÉGENDE DES MARTYRS SAINT DENIS, RUSTIQUE, ÉLEUTHÈRE.

Grand temps avant que ces choses advinssent, qui advinrent en l'an de l'incarnation 629, avaient ja été martyrisés saint Denis, saint Rustique et saint Eleuthère au pied d'une montagne qui a nom Montmartre,

1. Paris ne devint véritablement la capitale de la France que sous les premiers rois de la première race, c'est-à-dire à partir de Hugues Capet.

auprès de la cité de Paris, desquels les uns étaient prêtres et l'autre diacre. Martyre souffrirent sous l'empereur Domitien, qui second après Néron fit tant de persécutions aux chrétiens. Une bonne dame qui avait nom Catulle, qui manait en cette rue au temps que ce advint (si était appelée la rue Catullienne par la raison de son nom), prit premièrement le corps de saint Denis, et puis le corps de ses deux compagnons en la manière que nous vous conterons. Vérité est que quand le glorieux saint Denis et ses deux compagnons furent décollés, il porta entre ses mains son propre chef tranché parmi le col d'une cognée mal tranchante, selon le commandement du prince, par le conduit des angles jusques en la rue Catullienne dont vous avez ouï. Les païens furent prendre les corps de ses deux compagnons et mettre en sac et commandèrent qu'ils fussent jetés en Seine au plus profond que on y pourrait trouver. Ceux à qui il fut commandé les prirent, et si comme ils les portaient ainsi pour ruer en Seine, pour ce que il ne fût jamais d'eux nulle mémoire, et que les chrétiens qui ja croyaient en la foi ne les eussent en révérence, ils tournèrent, si comme Dieu voulut, en la maison de cette matrone Catulle. La bonne dame, qui ja croyait fermement en la foi, non mie apertement pour la peur des païens, s'aperçut et sut certainement que ce étaient les corps des martyrs saint Rustique et saint Eleuthère; tant donna à boire à ceux qui porter les devaient, qu'ils furent si ivres qu'ils s'endormirent. Lors ôta les saints corps du sac et fit mettre deux pourceaux dedans, et ils s'en retournèrent ainsi, qui

oncques ne s'en aperçurent; et la dame prit tous les trois corps saints et les mit en sépulture au plus honorablement qu'elle put, et plus celement pour la peur des mécréants. Dessous le lieu où les très précieux trésors étaient, mit enseigne, pour ce que ceux qui après viendraient y sussent assigner en aucun temps¹. En telle manière furent en terre quatre cent trente ans, et les lieux n'avaient nulle noblesse ni nul ornement, fors la renommée tant seulement. Et jaçoit que les anciens rois de France eussent donné aucunes choses pour le lieu maintenir honnêtement pour les miracles que notre sire y faisait assidument n'étaient nuls qui les administrassent si comme il dût². La raison en était pour ce que les lieux étaient au temps de lors en la juridiction de l'évêque de Paris, qui donnait le bénéfice à telle personne comme il lui plaisait; et ceux à qui il était donné entendaient plus au prix temporel, que ils ne faisaient à servir les martyrs, ni à tenir le lieu honnêtement : et pour ce était tenu en telle négligence. Une pauvre chapelette et petite couvrait les martyrs, que madame sainte Geneviève³ avait jadis faite en grande dévotion, si comme l'on disait. Mais comme nous dirons ci-après, les noms et la mémoire des glorieux martyrs furent sus et révélés pour ce que elle profitât au monde, et pour ce notre

1. C'est-à-dire reconnaître l'identité des martyrs. — Voir, dans le volume de notre collection intitulé *La Gaule chrétienne*, p. 26 et sqq., les faits historiques que la légende a transformés comme on vient de le voir.

2. Comme il aurait convenu.

3. Cf. *La Gaule chrétienne*, p. 119.

sire même procura que le lieu, qui si grand patron avait en telle vilté fût après tenu en souverain honneur et en souveraine révérence.

§ 4. — LE CERF RÉVÈLE A DAGOBERT LA SÉPULTURE
DES MARTYRS.

Mais, pour ce que je repaire en mon propos, le cerf, qui longuement était allé parmi la rue deçà et delà, entra en la fin dedans la chapelette des martyrs, droit sur les tombes se coucha, comme celui qui moult était lassé. Les chiens, qui suivi l'avaient par traces, accoururent là tout droit, glatissant et aboyant, et trouvèrent l'entrée aussi ouverte comme le cerf l'avait trouvée : et jaçoit que nulle chose, que l'on pût choisir par yeux, leur deveât l'entrée, ne purent dedans entrer ; car les glorieux martyrs défendaient leur habitacle, que il ne fût brisé, ni ordé par bêtes qui n'étaient pas nettes. Lors eussiez vu le cerf reposer sûrement, car il sentait bien que il était arrivé à sûr refuge et que il avait bons défenseurs. D'autre part, les chiens de courir et recourir tout autour en glatissant, qui enseignaient aux veneurs la présence du cerf par leurs cris et par leurs aboiements ni en la maison ne pouvaient entrer. En ce point vint Dagobert et se commença à esbahir de la merveille qu'il voyait. Cette chose fut répandue par tout le pays, et, quand la vérité fut certainement sue, le peuple en fut tout ému et les lieux tenus en plus grande révérence ; et Dagobert même l'honora sur tous autres. Car ce peut on savoir par ce qu'il fit après, oncques lieu

ne lui fut si doux ni si délectable comme celui-ci fut,

§ 5. — DAGOBERT COUPE LA BARBE DE SON MAÎTRE.

(*Gestes de Dagobert*, 5, 6. — *Chron. de Saint-Denis*, V, 3.)

Au trente-sixième an du règne du roi Clotaire mourut la reine Bertrude, la mère de l'enfant Dagobert. Moult fut le roi courroucé de sa mort, car il l'aimait de grand amour. Tous les princes et les barons l'avaient moult aimée et plaignaient fortement sa bonté et sa courtoisie. Une autre épousa qui avait nom Sichilde : d'elle en eut un fils qui eut nom Haribert. Dagobert le noble damoiseau amendait et croissait de jour en jour en bonté et en bonnes mœurs, aussi comme il faisait en âge, et donnait bonne opinion au monde par ses bonnes enfances, que il serait profitable à gouverner le royaume de France après le décès de son père. Le père lui bailla un maître qui avait nom Sadragésiles pour le garder et lui enseigner selon la coutume de hauts princes, pour ce que il le cuidait bon et loyal ; il l'avait mis en tel honneur qu'il lui avait donné le duché d'Aquitaine. Et celui-ci qui de bas en haut fut monté, devint orgueilleux pour la hauteur de si grande dignité et conçut en son cœur une envie et un orgueil contre l'enfant Dagobert son droit seigneur, et monta en si grande folie et très grande présomption, que il tendait à avoir le royaume par le pouvoir que le roi Clotaire lui avait donné, et tout feignait-il par semblant d'amour le faux courage qu'il avait vers l'enfant. Il ne put pas longuement celer

ce qu'il avait empensé ; si n'osait découvrir son propos parfait pour la peur du roi Clotaire ; mais toutefois montrait-il à la fois la haine qu'il avait vers l'enfant, par le dépit qu'il lui faisait. Et pour ce qu'il voyait bien que l'on s'en apercevait, mettait-il cette excusation avant, et disait que cet enfant était encore trop jeune et que il le convenait viltoier et tenir sous pied pour ce que son cœur qui était encore trop rude et trop enfantin, ne s'enorgueillit de la sujétion des princes et que la trop hâtive seigneurerie ne rappelât son cœur de l'école et de l'étude de sens et de doctrine. Tout ce fut conté à l'enfant Dagobert par ceux que bien s'en apercevaient. Et tout l'aperçut-il bien de soi-même, toutes voies en eut-il plus grande entente par la sentence d'autrui. Et pour ce que il en fût encore plus certain, il se pensa qu'il l'éprouverait, et que il querrait temps et lieu d'essayer quel cœur il avait vers lui. Si advint un jour que le roi Clotaire alla chasser ès forêts bien lointaines et que l'enfant et ses maîtres demeurèrent au palais ; et quand l'enfant vit que il fut temps d'accomplir son propos, il appela son maître et lui dit que il mangeât avec lui privément : et celui-ci, qui béait à avoir le royaume qui à l'enfant devait venir, s'assit droit encontre lui, et ne lui porta pas tel honneur comme il devait. L'enfant lui tendit la coupe pour boire par trois fois, et celui-ci, qui jà était digne de vengeance, la prit de sa main, non mie en la manière que on la doit prendre de son seigneur mais aussi comme on la prend de son compagnon. Quand l'enfant vit ce, et il fut bien certain de la vérité, il commença à découvrir son courage et

à dire que il était déloyal vers son père et vers lui, envieux et haineux à ses compagnons, et que il ne souffrirait plus les molestes et les dépits que le serf élevé par richesses faisait vers son seigneur, et que il se vengerait de lui avant qu'il montât en plus grand orgueil. Lors commanda que il fut fortement battu, et il prit un coutel, et lui coupa la barbe. En ce temps était le plus grand dépit et la plus grande honte que l'on pût faire à homme comme de la barbe couper. Lors put Sadragésiles savoir, combien il était loin de la dignité à quoi il tendait, qui un peu devant béait à avoir le royaume par la grande peur en quoi il était monté soudainement.

§ 6. — FUREUR DE CLOTAIRE CONTRE SON FILS.

Au soir retourna le roi Clotaire de chasser. Celui-ci s'en devint devant lui si déhonnêtement comme il était; au roi fit sa complainte en pleurant de ce que on lui avait fait et de celui qui ce lui avait fait. Moult fut le roi courroucé de la honte de son prince; son fils prit à menacer comme tout forcené, commanda que on le amenât. L'enfant qui ja savait le mautalent de son père envers lui, ne sut que il pût faire; car il ne pouvait, ni devait contrestre à son père. Lors se pourpensa que si il pouvait tant faire que il fût dedans la maisonnette des Martyrs, que il n'aurait garde, et que ainsi pourrait achever le mautalent de son père. Par là s'en vint à garant, et mit dedans la chapelle, si montra bien par ce fait que il avait espérance que ceux-ci le pussent garantir qui avaient leur

maison défendu que les chiens n'y entrassent. Si ne fut pas déçu de son espérance; car il advint tout ainsi comme il le pensa.

§ 7. — DAGOBERT PROTÉGÉ PAR LES MARTYRS.

(*Gestes de Dagobert*, 9. — *Chron. de Saint-Denis*, V, 3, 4.)

Quand son père sut que il s'en était là fui, si fut plus courroucé que devant. Sergents à pied il envoya et leur commanda que ils le amenassent tout maintenant. Ceux-ci se hâtèrent d'accomplir son commandement; mais quand ils furent à demi-lieue près ils ne purent avant aller. Au roi retournèrent, et lui contèrent ce qui était advenu, et ce qu'ils avaient souffert, et ce qui les avait empêché par la divine puissance. Il ne les crut pas, ains cuida que ils eussent trépassé son commandement pour épargner son fils; les seconds y envoya et leur commanda que ils fissent sagement ce que les autres avaient laissé à faire par leur négligence. Mais tout aussi comme il advint aux premiers advint aux seconds: au roi retournèrent et lui contèrent ce même que les premiers avaient fait. Mais le roi fut de si grande fierté, que oncque ne restreignit l'ire de son cœur, pour cette chose; ains essaya de faire par lui-même ce qu'il ne put faire par ses ministres. Tandis comme ces choses advinrent, l'enfant Dagobert, qui était en humble prière vers les corps saints s'endormit dessus leurs tombes; ainsi comme il dormait incliné le visage devers terre, il lui fut avis en dormant que trois hommes étaient devant lui qui moult étaient de noble stature, et

vêtus de robes resplendissantes, desquels l'un avait blancs les cheveux et semblait être de plus grande autorité que nul des autres. Celui-ci l'aresna et lui dit en telle manière : O toi jouvenceau qui çï git, sache que nous sommes ceux de qui tu as oui parler, Denis, Rut, Eleuthère, qui souffrîmes martyre pour l'amour de Notre Seigneur en prêchant la foi chrétienne ; ci gisent ci-dessous toi nos corps en sépulture. Mais pour ce que la vilté de nos sépultures que tu vois et la pauvreté de cette maisonnette a abaissé et atteint notre mémoire, si tu voulais promettre que tu aurais et tiendrais nos sépultures en plus grand honneur, nous te délivrerions de la mésaise que tu souffres pour la peur de ton père et si t'aiderions en tout besoin par la volonté de Notre Seigneur : et pour ce que tu cuides que ce soient illusions et fantaisies qui souvent adviennent, en dormant, nous te donnerons signes certains de la vérité. Car si tu fais cet endroit fouir en terre, tu trouveras nos serqueux et les lettres écrites dessus chacun qui devisent qui ceux-ci sont qui ci gisent.

A temps s'éveilla l'enfant Dagobert ; les noms qu'il avait ouï nommer retint bien en son cœur ; moult fut liez et esbaudi de la parole et du confort que il eut en cette avision ; il fit maintenant vœu aux saints et aux martyrs que il accomplit puis moult noblement.

Le roi Clotaire, qui voulait chasser son fils hors de la maisonnette aux martyrs par soi-même, s'approcha du lieu atout grand plenté de sa gent. Mais la divine puissance, qui aussi bien fait sa volonté des rois comme des autres hommes le châtia aussi comme elle

avait fait des sergents devant ; et lui, qui les autres reprenait de mauvaisetié, fut fait mauvais aussi comme ils furent ; si put entendre par ce fait que jaçoit ce que il fût puissant, il devait obéir à plus puissant que lui. Car les martyrs défendaient leur hôte, qui à eux s'en était fié à garant, et chassaient de loin ses ennemis que ils n'approchassent de lui. Moult fut le roi Clotaire ébahi de cette merveille, son cœur apaisa, et mit jus sa grande ire, à son fils repaira en amour de père, lui pardonna entièrement la corpe et son mautalent. L'enfant issit hors et revint au palais et en l'amour et la grâce de son père aussi comme devant. L'enfant Dagobert, qui bien eut aperçu la vertu des martyrs, fut en grandes prières et en grandes dévotions vers les martyrs, moult donna d'or et d'argent pour leur maison orner, grandes possessions et grandes rentes pour le lieu exhausser si comme nous dirons ci-après plus pleinement.

§ 8. — MARIAGE DE DAGOBERT. — CLOTAIRE LUI DONNE
UNE PART DU ROYAUME (623).

(*Frédégaire. — Gestes de Dagobert*, 13. — *Chron. de Saint-Denis*, V, 4, 5.)

Le roi Clotaire appela son fils Dagobert en peu de temps après et le fit compagnon de son royaume. Au trente-sixième an que il eut commencé à régner, tout le royaume d'Ostrasie lui bailla à gouverner. Mais en retint le pays situé en deçà de la forêt des Vosges et des Ardennes vers Neustrie et Bourgogne. Le roi Dagobert vint en France du royaume d'Os-

trasie à grande compagnie de ses barons, atourné de toutes manières comme roi, par la volonté de son père. A Clichy dessous Paris, épousa Gomantruz ¹, la cousine de la reine Sichilde sa marâtre. Entour trois jours après les noces sourdit contention entre lui et son père Clotaire. Car le roi Dagobert le requérait que il le laissât jouir de toutes les appartenances du royaume d'Ostrasie; mais son père ne voulait à ce accorder. A la parfin firent compromis-sion et furent élus douze Francs prud'hommes et loyaux par qui la contention du père et du fils devait être finie. Les uns en furent Arnoul l'évêque de Metz et un autre prélat avec lui, pour ce que ils missent paix entre le père et le fils si comme il appartenait à sa sainteté. Tant firent les évêques et les prud'hommes qui à ce avaient été élus, que ils apaisèrent l'un et l'autre, et que il lui rendit ce qui appartenait au royaume d'Ostrasie.

§ 9. — LE MARCHAND SAMO DEVIENT ROI DES ESCLAVONS.

(*Frédégaire*. — *Chron. d'Aimoin*, IV, 9. — *Chron. de Saint-Denis*, V, 5.)

Au quatantième an du règne du roi Clotaire, un marchand, qui avait nom Samon, franc était et né de la contrée de Sens, alla en Esclavonie ² en marchandise

1. Ou Gomatrude. *Frédégaire*, que copie ici le moine de Saint-Denis, dit que Gomatrude était sœur et non pas cousine de Sichilde.

2. L'Esclavonie, pays situé entre le Danube, la Drave et la Save, deux de ses grands affluents de droite.

en compagnie d'autres marchands; là vint en ce point droit que les Esclavons s'efforçaient et s'appareillaient moult durement à ce que ils fussent hors de la sujétion et de la servitude des Huns, qui par autre nom sont appelés Avars. Car ils étaient sous eux en si grande vilté tenus, que quand ils allaient encontre leurs ennemis, ils se tenaient devant leurs herberges, et les Esclavons se combattaient, et les Huns leur faisaient aide, quand mestier leur était; et tant leur était cruel, que tu ne cuidasses pas que ce fussent hommes qui commandassent à autres hommes, mais bêtes sauvages qui commandassent à vils juments. Entre les autres cruautés que ils leur faisaient, qui sont horribles à ouïr, leur faisaient-ils une honte et un dépit trop grand, dont nul n'avait oncques ouï parler. Car ils allaient en leur maison même aussi comme pour y hyverner et prenaient leurs femmes à force; tels griez et telles déconvenues leur faisaient. En ce point vint au pays ce Samon et ses compagnons dont nous avons là-dessus parlé, et fut de la partie aux Esclavons contre les Huns; déconfits furent les Huns. En cette bataille fut ce Samon et ses compagnons si preux et si hardi, que ils donnèrent aux autres grand exemple de prouesse et de chevalerie: car ils s'abandonnèrent aux plus grands périls de la bataille et faisaient merveilleuse occision de leurs ennemis. Pour sa prouesse le prirent à roi ¹ les Esclavons. En telle manière devint roi celui qui devant était marchand; 36 ans régna puis et gouverna son

1. Coutume roi.

royaume noblement et vainquit maint estour; et, pour ce que il usa toujours de sages conseils, fut-il adès vainqueur en toutes ses batailles; douze femmes eut à son temps nées du pays et du lignage des Esclavons; et en eut 22 fils et 15 filles.

§ 10. — JUSTICE SOMMAIRE DE DAGOBERT.

(*Chron. d'Aimoin. — Chron. de Saint-Denis*, V, 5.)

Au quarante unième an du règne du roi Clotaire son fils le roi Dagobert gouverna noblement le royaume d'Ostrasie : en son palais était un chevalier qui était du plus grand lignage de la terre; Rodoalz avait nom. Le roi lui donna assez de richesses et le mit en grand état par le conseil de saint Arnoul, évêque de Metz, et de Pépin, le maire de son palais. Mais celui-ci, qui pas n'usa sagement de l'honneur que le roi lui avait fait, émut son mautalent contre lui par son outrage. Car il prenait et tollait les autrui choses à force et sans raison; si fol et si orgueilleux était devenu, que il donnait loyale matière de détraction à ceux qui le haïssaient et qui envie lui portaient. Pour telles choses et pour semblables eut le roi en propos que il le ferait occire : mais Rodoalz, qui moult eut grande peur, s'enfuit au roi Clotaire et le requit que il priât le roi Dagobert son fils que il lui pardonnât son mautalent et lui épargnât sa vie. Le roi Clotaire l'en pria quand il le vit, et promit à celui-ci espérance de vie, si il amendait ses méfaits. Ne

1. Ou Chrodoald.

sais combien de temps après vint avec le roi Dagobert jusques en la cité de Trèves : un jour Rodoalz s'approcha de la chambre du roi (si il avait rien depuis méfait, ce ne savons nous pas : car l'histoire n'en fait pas mention); mais quand le roi le vit, il commanda à un sien chevalier qui avait nom Berthaire que il lui coupât la tête sans demeure ¹.

§ 11. — DAGOBERT EN OSTRASIE.

(*Gestes de Dagobert*, 14. — *Chron. de Saint-Denis*, V, 6.)

Le roi Dagobert, qui était beau jouvenceau, noble et preux, et courageux en toutes forces et en toutes légèretés de cœur, avenable et amaniéré et prince metable en toutes choses, gouvernait le royaume d'Ostrasie, où son père l'avait envoyé, sagement, et venait à bout de tous ses faits et de toutes ses entreprises. Du conseil de saint Arnoul usait et d'un noble prince qui était maire de son palais que son père le roi Clotaire lui avait baillé; ci avait nom Pépin. Et les Francs Ostrasiens qui habitent vers le Rhin, es souveraines parties des Gaules, le reçurent moult volontiers et le couronnèrent à moult grande solennité et à grande joie de ce royaume d'Ostrasie, dont le siège soulaît être à Metz.

1. Sans tarder.

§ 12. — CAMPAGNE CONTRE LES SAXONS ¹. — DANGER QUE COURT DAGOBERT (626).

(*Gestes de Dagobert*, 15. — *Chron. de Saint-Denis*, V, 7.)

Les Sennes ², qui toujours sont rebelles ni en paix ne peuvent être, assemblèrent et concueillirent mainte nation et mainte manière de gent, et vinrent à merveilleux ost contre le roi Dagobert; un chevetain avaient qui avait nom le duc Berthoald, et le roi Dagobert, qui pas ne s'appareilla moins vigoureusement, trépassa le Rhin et vint en bataille contre eux. Ses ennemis qui fortement se combattirent, lui rendirent pesant estour; car il y avait trop grand plenté de gent. En cette bataille fut si fêru d'une épée parmi le haume, que nulle armure ne pouvait le coup retenir, que elle ne lui tranchât une pièce de la tête atout les cheveux, si que elle chut à terre. Mais Achila, son écuyer, descendit et la prit. Quand il sentit que il fut ainsi blessé et vit que ses gens étaient maumis et affolés, il appela cet Achila l'écuyer et lui dit : « Va tôt à mon père et lui porte la pièce de mon chef atout les cheveux et lui dis que il se hâte de me secourir avant que tous mes osts soient occis. Celui-ci trépassa le Rhin et chevaucha au plus tôt que il put jusques à la forêt d'Ardennes à un lieu qui a nom Longulaires,

1. Une vaste ligue avait été conclue entre les tribus païennes réunies sous le commandement de Bertoald, duc des Saxons. Les envoyés de ce chef étaient venus insulter Clotaire au milieu même de sa cour à Meaux.

2. Saxons.

où le roi Clotaire était lors. Quand il lui eut conté comment les choses étaient advenues et qu'il lui eut montré la pièce de la tête de son fils atout les cheveux, il fut angoisseux et troublé de la grande douleur que il eut à son cœur. Tantôt fit sonner trompes et huisines, et vint par nuit atout l'ost de France, le Rhin passa à grande hâte, et vint à son fils. Quand le père et le fils et les deux osts furent ensemble, ils firent moult grande fête et moult grande lesche, les traits et les tentes tendirent sur une eau qui est appelée Wisar ¹. Berthoald, le duc des Sennes, qui était de l'autre part du fleuve tout appareillé de recommencer la bataille, demanda à sa gent ce que était, quand il ouït la noise et le tumulte que l'on faisait en l'ost de France; ils lui répondirent que le roi Clotaire était venu son fils aider, et pour ce faisaient les Francs telle joie. Lors commença à rire fortement et leur répondit : « Vous mentez, dit-il, ce n'est-il pas; mais vous le cuidez pour la grande peur que vous en avez; car nous avons ouï dire que il est mort. Le roi Clotaire, qui bien entendit ces paroles, qui était de l'autre part de l'eau, son heaume ôta de son chef, si apparut sa chevelure qui était oncques blanche et entremêlée. Quand le chef fut du tout dénué, si connut Berthoald le roi et le commença à hucier par grand dépit : « Es-tu là, es-tu là, vieille jument chauve? » Le roi, qui bien ouït le reproche que celui-ci lui criait, fut moult courroucé, et le porta grief en son cœur, son destrier heurta des éperons et se fêrit en l'eau par moult grand

1. Weser.

mautalent, et passa tout outre à noé du cheval. Quand Berthoald le vit outrepassé, il s'enfuit et le roi après si comme il était fier et courageux. Le roi Dagobert et les osts de France passèrent outre après le roi Clotaire, qui tant chassa le duc Berthoald que il l'atteignit et se combattit à lui par grande vertu ; et quand celui-ci vit que il le détraignait si durement, et qu'il ne pourrait à lui durer longuement, il lui commença à dire : « O toi roi, retourne à ta gent, que je ne t'occise par aventure : car, si advient chose que tu m'occises, l'on dira que le fort roi Clotaire a occis un sien homme et un sien sergent : et, si je t'occis, l'on dira que le roi Clotaire a été occis par un sien sergent. » Oncques pour si faites paroles ne le voulut le roi Clotaire laisser, ains se combattaient toujours plus aigrement et plus fortement. Les Français qui après chevauchaient lui criaient de loin : « Roi, roi, conforte-toi ét reprends ton cœur encontre ton ennemi. » Le bras du roi était moult pesant, car il était haubergié, et l'eau du fleuve que il avait tresnoé, lui avait le sein rempli et appesanti toutes ses armes. Longuement et fortement se combattirent tant que le roi le fêrit, si qu'il l'occit ; le chef lui trancha et puis retourna aux Francs atout la tête de son ennemi ; outre passa jusques en Saisoigne, toute la terre gâta par feu et par occision, et n'y laissa nul hoir mâle vivant qui fût plus long que son épée. Ce signe de sa mémoire laissa en cette région, pour ce que tous ceux qui après lui viendraient sussent par ce fait que la tricherie et la déloyauté des Sennes avait été si grande ça en arrière, et la hardiesse des Francs

noble et la puissance de leur roi fière contre leurs ennemis.

§ 13. — FIN TRAGIQUE DE GODIN, MAIRE DU PALAI
DE BOURGOGNE.

(*Frédégairre. — Chron. d'Aimoin IV, 14. — Chron. de Saint-Denis, V, 7.*)

En l'an 43^e du règne le roi Clotaire, mourut Garnier¹, le maire du palais du royaume de Bourgogne ; un fils avait qui avait nom Godin, qui par la légèreté de son cœur épousa sa marâtre, quand son père fut mort, contre le droit des saints canons et la loi de sainte Église et de mariage. Le roi Clotaire, qui moult fut courroucé de cette chose, commanda à Annobert, qui de par lui gardait le pays, que il l'occit, pour ce que il avait ce fait contre la loi de sainte Église. Godin eut moult grande peur quand il sut que tel commandement fut fait ; Bourgogne guerpit, et s'enfuit à garant en Ostrasie au roi Dagobert, et le pria que il réfrainît et ammoliât la male volonté de son père, que il avait vers lui, et que il voulût rappeler le commandement que il avait fait. Le roi Dagobert pria son père que il rappelât la sentence que il avait donnée, pour l'amour du prévôt Garnier son père, qui si longuement et si loyalement l'avait servi. Le roi Clotaire reçut toutefois les prières de son fils, mais ce fut envis et par telle manière que Godin laissât sa marâtre que il avait épousée contre

1. Ou Warnachaire.

les droits des cañons. Sa femme guerpit si comme le roi avait commandé ; puis retourna en Bourgogne, quand il eut la sureté du roi. Mais la chose arriva moult autrement que il ne cuida ; car sa marâtre, qui moult fut dolente de la honte que il lui eut faite, si comme il lui sembla, en ce que il l'avait guerpie, prit hardiesse et déloyauté de femme ; au roi Clotaire s'en alla et lui dit tout apertement que, si Godin pouvait tant faire que il vienne devant lui, il l'occirait. Le roi fut en soupçon par ces paroles ; si voulut et commanda par serment que Godin se purgeât que il n'avait oncques ce pensé. Crannulphes et Gaudebert ¹, deux des familiers du roi, le firent jurer, en l'église Saint-Marc de Soissons et Saint-Vincent de Paris, que il n'avait oncques eu male volonté envers le roi, ni propos de lui mal faire ; mais pour ce n'en fut-il pas à tant quitte ; ains voulurent que il fît ce même serment en l'église Saint-Aignan d'Orléans et à Saint-Martin de Tours. Ainsi comme il allait à Tours pour faire le serment, et il était assis au manger en la cité de Chartres entre lui et ceux avec lui étaient, ces Crannulphes et Gaudebert, que nous avons ja nommés, appareillèrent gens pour l'occire par le consentement le roi, si comme l'on cuida ; sur lui et sur les siens s'abattirent soudainement ; défendre se voulurent, mais ils ne purent. En telle manière fut Godin occis.

1. Ou Waldebert.

§ 14. — LES ASSEMBLÉES DE TROYES ET DE CLICHY.
MORT DE CLOTAIRE II.

(*Frédégairé. — Chron. d'Aimoin, IV, 15. — Chron. de Saint-Denis, V, 8.*)

En cette année assembla le roi Clotaire tous les plus hauts barons du royaume de Bourgogne en la cité de Troyes. Quand ils furent tous assemblés, il leur demanda quel prince du palais ils voulaient avoir pour le pays gouverner, et ils répondirent tous que ils ne voulaient avoir autrui que lui : car il ne leur plaisait pas que ils fussent en nulle seigneurerie fors que la sienne. De ce fut le roi moult liez, et moult lui plut leur réponse.

Après rassembla un concile de prélats, et si y furent les barons appelés en une villa qui a nom Clichy, pour établir statuts et commandements qui fussent profitables à sainte Église et à la paix du royaume.

Mort fut le bon roi Clotaire en l'an de l'incarnation Notre-Seigneur 628. Ce Clotaire fut appelé Clotaire le second pour le grand Clotaire son aïeul, et l'autre duquel nous dirons ci-après. De ce Clotaire peut l'on dire assez de bien ; homme fut de grande patience, bien lettré, plein de la peur Notre-Seigneur : aux pauvres donnait leur nécessité, et aux prêtres donnait conseil et confort : mis fut en sépulture en l'abbaye Saint-Vincent¹, au dehors de Paris.

1. Saint-Germain-des-Prés.

§ 15. — TRAIT DE PROBITÉ DE SAINT ÉLOI.

(Chron. de Saint-Denis, V, 8.)

Messire saint Éloi, qui était évêque de Noyon et

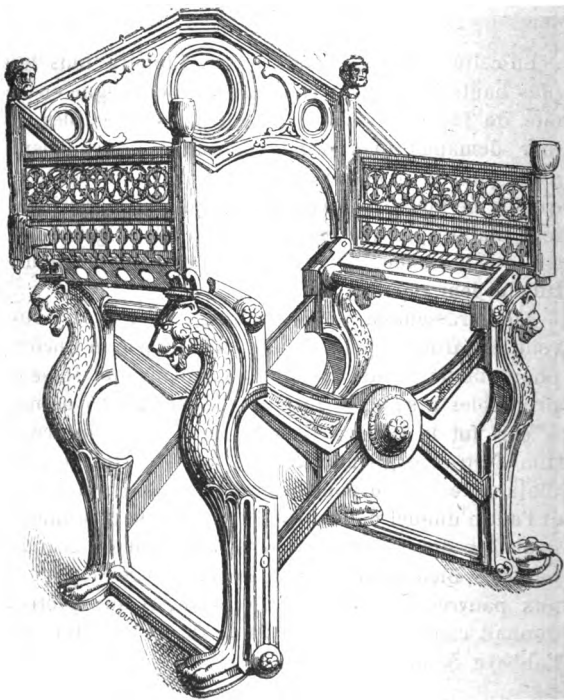


Fig. 1. — Siège royal attribué à Clotaire II et à Dagobert.

orfèvre le mieudre et le plus éprouvé que l'on sût en

nulle terre, fut aussi en son temps. Limoges et le pays où il fut né laissa, et s'en vint en France au roi Clotaire. Un jour lui commanda le roi que il lui forgeât une selle ¹ d'or telle qui fût convenable à tel homme comme il était : livrer lui fit l'or et les despens tel comme il lui convenait ; et le saint homme, qui avait cœur et mains sans nulle tache de convoitise, fit deux parties de l'or qu'il avait reçu pour faire une seule selle ; de l'une des parties en fit une du poids et de la grandeur que on lui avait commandé ; de l'autre partie et de ce qui était demeuré en fraintain en refit une autre de moindre grandeur et de moindre poids pour ce que le remanant ne fût perdu et gâté par négligence et que il ne pût avoir nulle ochoison de convoitise. Moult le loua le roi et tous ceux qui ce virent, et lui commanda lors que il demeurât au palais.

1. Siège.

II

LE ROI DAGOBERT (628-638).

§ 1. — COMMENCEMENT DU RÈGNE DE DAGOBERT. — IL CÈDE
UNE PARTIE DE SES ÉTATS A SON FRÈRE CARIBERT (628).

(*Frédégaire. — Gestes de Dagobert, 15-16. — Chron. de
Saint-Denis, V, 9.*)

Le roi Dagobert était au royaume d'Ostrasie quand le roi Clotaire son père trépassa ; mais, quand il fut certain de sa mort, il envoya aucuns de ses barons à grand ost au royaume de France et de Bourgogne, pour ce que ils lui appareillassent l'entrée et la saisie du royaume sans nul empêchement ; il ne demeura pas longuement à mouvoir après eux. Quand il fut en la cité de Reims, tous les prélats et les princes de Bourgogne, qui ja avaient ouï son commandement par ceux que il avait devant envoyés, vinrent là, le reçurent à seigneur de bonne volonté et firent vers lui ce que ils durent. D'autre part revinrent les évêques et les grands seigneurs de France et de Normandie qui adonc était appelée Neustrie, et lui firent de même que ceux de Bourgogne avaient fait.

Un frère avait le roi Dagobert qui avait nom Hari-
bert, duquel nous avons ja parlé, que son père avait
ja couronné en une des parties de son royaume : ce
frère était de père tant seulement, car il était fils de
la reine Sichilde, sa marâtre. Moult se peinait com-
ment il pût avoir son royaume qui avait à son père été ;
simple homme était et pour ce pouvait moins avenir
à ce que il pensait. Un oncle avait qui avait à nom
Brunulphe ; frère était de sa mère Sichilde. Son neveu
voulait mettre en la possession du royaume par force
contre Dagobert ; mais la chose advint moult autre-
ment que il ne cuida, comme la fin le prouva. Quand
le roi Dagobert fut en possession de tous les royau-
mes que son père avait tenus de France, de Bour-
gogne et d'Ostrasie, il fut toutefois mû de pitié et de
miséricorde pour son frère, si comme il était naturel-
lement loyal et franc de cœur. Par le conseil des
prud'hommes lui donna une partie du royaume ;
et pour ce même que il était issu de loyal ma-
riage lui assigna terre dont il pût vivre suffisamment
et honorablement, tout Toulousain, Caoursin, Agé-
nois, Périgord et Saintonge, et ce pays tout contre,
si comme il se comporte, jusques aux monts des
Pyrénées ; toutes ces contrées lui donna, cités, châ-
teaux, bourgs, villes, par telle convention que jamais
ne puisse rien réclamer au royaume son père, ni lui
ni ses héritiers. Et le roi Hari-
bert établit le siège de
son règne en la cité de Toulouse. Quatre ans après
ce que il eut commencé à régner, émut son ost pour
ostoier en Gascogne : la terre conquit et la soumit
à sa seigneurie, et élargit de tant son royaume en

ces parties par delà. Et le roi Dagobert tint toute France et Neustrie qui ores est appelée Normandie, toute Bourgogne et toute Ostrasie qui contient toute la première Allemagne jusques au Rhin.

§ 2. — CHEVAUCHÉE ROYALE DE DAGOBERT EN BOURGOGNE. — IL FAIT METTRE A MORT L'ONCLE DE SON FRÈRE CARIBERT (629).

(*Frédégaire*. — *Gestes de Dagobert*, 21. — *Chron. de Saint-Denis*, V, 10.)

Ja avait le roi Dagobert régné sept ans puis la mort de son père, quand il alla visiter le royaume de Bourgogne à grande compagnie de princes et de barons. Tant avaient grande peur en son avènement les prélats et les riches hommes du pays et des autres terres d'entour, que il était à merveille à toutes gens. Aux pauvres qui à lui se complaignaient en requérant leur droiture, était liés et haitiés ; et se départaient de lui en grande joie. Quand il fut en la cité de Langres, il faisait si apertement droit ¹ et si vivement à tous ceux qui là venaient, fussent pauvres, fussent riches, que tous croyaient certainement que ce fût homme de Dieu. Car il ne prenait don de service de nul. Egalement acceptait toutes personnes et régnait en la justice qui plaît au souverain Juge. Tandis comme il demeurait en une ville qui est appelée Lathone², il avait si grande attention au peuple de son royaume, qui à lui venait, que par le désir et par

1. Justice.

2. Saint-Jean-de-Losne.

la cure que il avait de cette chose, ne se put-il oncques refaire de dormir parfaitement, ni saouler de viande. Toujours tendait à ce que tous ceux qui venaient en sa présence se départissent de lui librement et que ils eussent leur droit et leur justice. En cette même journée que il se départit de la devant dite ville, qui a nom Lathone, pour aller à Châlons, entra en un bain avant que il fût jour; à deux ducs commanda Almagaire et Anerbert et à un patrice qui a nom Guillebert que ils occissent en ce même lieu Brunulphe, l'oncle du roi Caribert son frère, pour sa déloyauté; et ceux-ci accomplirent son commandement.

§ 3. — DAGOBERT RÉPUDIE GOMATRUDE ET ÉPOUSE NANTHILDE.
(*Gestes de Dagobert*, 22. — *Chron. de Saint-Denis*, V, 10.)

De là s'en alla le roi à Châlons pour faire droit et justice au peuple et pour savoir comment le pays était maintenu et gouverné; de là chevaucha droit en la cité d'Autun pour telle besogne même, d'Autun à Auxerre, d'Auxerre à Sens; de Sens retourna à Paris. Lors laissa et guerpit la reine Gomatrude en une villa qui a nom Reuilly, par le conseil des Francs, pour ce que elle était brehaigne; serour était de la reine Sichelde, sa marâtre; une autre en épousa qui avait nom Nanthilde, pucelle de grande beauté et de grande noblesse; elle avait été ravie en un moustier, comme aucunes chroniques disent. Dès le commencement de son règne, Dagobert avait toujours usé du conseil de saint Arnoul l'évêque de Metz et de Pépin le

maire du palais d'Ostrasie, noblement et en si grande prospérité que il était aimé et honoré de toutes manières de gens. Le nom et la force de sa droiturière justice était à si grande peur à toutes gens et à toutes nations que ils accouraient à lui et se mettaient en sa justice par grand désir et par grande dévotion. Les peuples qui marchaient aux Huns et aux Esclavons et les Huns même et les Esclavons venaient à lui et se mettaient en sa seigneurie et lui promettaient que, si il voulait aller après eux en leur pays, ils se rendraient à lui et le recevraient à seigneur. Et, quand saint Arnoul fut trépassé à la joie de Paradis, il usa adès du conseil du devant dit Pépin et de Cunibert, l'archevêque de Cologne ; par le conseil de ces prud'hommes étaient ses royaumes gouvernés en si grande prospérité et en si droiturière justice que, en tous les lieux où il allait, tous les peuples l'avaient en souverain amour et en souverain honneur ; plus était aimé et honoré par sa loyauté et par ses loyaux jugements que nul roi qui devant lui eût régné.

En l'église Saint-Denis alla, quand il fut retourné du royaume d'Ostrasie, pour honorer ses patrons et ses défenseurs ; et pria à Notre-Seigneur que il fit en lui le bon propos et la bonne volonté et comme l'avait commencé par la prière du glorieux martyr saint Denis ; et, pour ce que il les réconciliât plus pleinement à son amour, il leur donna à cette même heure une ville du Vexin qui a nom Estrepigni, et confirma le don par chartre de son sceau.

§ 4. — PORTRAIT DE DAGOBERT.

(Ibidem.)

Le très noble prince le roi Dagobert était bien morigéné et plein de bonnes grâces, car il était sage et de subtil sens, envers ses familiers et les hommes de bonne volonté doux et débonnaire, aux mauvais et à ceux qui lui étaient rebelles horrible et épouvantable, aussi fièrement comme un lion met ses pieds sur son ennemi. Si eut maintes fois mainte noble victoire des étrangères nations. Aux églises et aux pauvres était très large donneur, en chasses de bois se déportait assiduellement, en apertise et en légèreté de cœur était moult osé, comme celui qui en telle chose n'avait point de pareil. Et si il eut en lui aucuns vices aucunes fois qui fussent à reprendre, pour ce que il greva les églises pour son royaume gouverner, et pour aucunes noncités, et que il fit aucunes fois moins sagement que il ne dût par la légèreté de son cœur, si comme tel âge le donne (car nul n'est parfait en toutes choses), l'on peut croire que il put trouver légèrement miséricorde envers Notre-Seigneur par les larges aumônes que il donnait, selon l'Écriture, qui dit que aussi comme l'eau éteint le feu, ainsi éteint l'aumône le péché ; et par les prières même-ment des saints et des saintes auxquels églises il fonda et enrichit tous les jours de sa vie par tout son royaume : et plus s'étudiait en si faites œuvres de miséricorde que nul roi qui devant lui eut régné. :



Fig. 2. — Dagobert I^{er} (statue de Saint-Denis).

§ 5. — TROISIÈME MARIAGE DE DAGOBERT.

(Ibidem.)

Au huitième an de son règne alla visiter le royaume d'Ostrasie le roi Dagobert à telle compagnie et à tel atour comme il avait, et comme tel roi devait chevaucher; mais moult était dolent de ce que il ne pouvait avoir nul héritier de son cœur, qui après lui gouvernât le royaume de France. Pour cette raison prit pour épouse Ranetrude en espérance d'avoir héritier, pour ce que il n'en pouvait avoir nul de ses femmes auparavant épousées. La dame conçut et eut un enfant mâle en cette année même, qui fut requis à Dieu par maintes prières et par maintes aumônes ¹.

En ce point vint son frère le roi Caribert en la cité d'Orléans : cet enfant, qui son neveu était, leva des fonts et lui mit nom Sigebert. Lors advint là un miracle de nouvelle manière; car quand messire saint Amaz ² baptisait l'enfant, et il eut dit une des oraisons que l'on dit à tel sacrement, nul ne fut ni clerc ni aïc de la troupe de si grande compagnie qui répondit *Amen*, et notre sire ouvrit la bouche de l'enfant qui n'avait pas plus de quarante jours et répondit *Amen*, à la vue de tous ceux qui là étaient. Quand les deux

1. Jusqu'à cet endroit, le texte des *Chroniques de Saint-Denis* est conforme à celui de *Frédégair*. Le miracle dont il va être question ne fait son apparition que dans le récit du biographe des *Gestes*, et le moine de Saint-Denis s'empresse de le reproduire.

2. Amandus, évêque d'Utrecht.

rois qui là étaient présents et tout le peuple ouïrent ce et virent tout apertement le miracle, ils en furent pleins de joie et d'admiration et donnèrent grâces à Notre-Seigneur, qui parfait la louange des bouches des enfants selon l'Écriture. Le roi livra l'enfant à un noble homme de France qui avait nom Ega pour le nourrir et garder ; et celui-ci le garda par grande cure et par grande diligence, comme il lui fut commandé.

§ 6. — CHANGEMENTS FACHEUX DANS LA CONDUITE
ET LES MOËURS DE DAGOBERT.

(*Ibidem.*)

Le roi Dagobert, qui si bon était et si droiturier, comme vous avez ouï, changea ses grâces et ses vertus en vices, tandis comme il visitait son royaume. Car il prenait et tollait aussi comme à force, non mie tant seulement des églises ni des abbayes, mais des bourgeois et des riches hommes qui sous lui habitaient¹. Entre les autres choses que il prenait et

1. L'accusation qui fait peser sur Dagobert le reproche d'avoir injustement dépouillé les Leudes et les églises, mérite quelque examen. Sous lui, épuisée par les dons faits à de nombreux fidèles, dont on ne s'assurait pas toujours ainsi la fidélité, et par les donations faites au clergé, pour conserver sa faveur, la dynastie mérovingienne était presque à bout de ressources. Donnant toujours et ne recouvrant jamais, les Mérovingiens perdaient, avec leurs possessions territoriales, leurs moyens de gouverner les plus réels ; ils voyaient arriver le moment où la possibilité de gouverner et d'administrer,

tollait aux églises de France pour occasion de l'église Saint-Denis noblement orner et enrichir (car ce fut toujours son étude et son attention), il prit une porte de cuivre en l'église Saint-Hilaire de Poitiers moult belle et moult riche, la fit mettre en mer et amener par le fleuve de Seine jusques à Saint-Denis. Mais tandis comme il les amenait par mer, l'une coula dedans, ni oncques puis ne fut vue. La raison pourquoi il dépouilla ainsi l'église de monseigneur saint Hilaire fut pour ce que le comte et les citoyens de la ville se rebellèrent contre lui : et le roi vint contre eux à grande ost et détruisit toute la contrée par feu et par occision ; car ceux qui se défendaient occiait, et les autres mettait-on en prison, la ville détruisit toute, et craventa les murs et les forteresses jusques en terre ; et si, comme aucuns veulent dire, il la fit arer à charrue et semer de sel, pour signifier qu'elle fût gâtée à tous jours mès, et que jamais n'y eût édifices et encore appert que ce fût vérité ! Car la cité ne sied pas là où elle sist premièrement, si comme l'on peut voir par les anciennes

leur serait enlevée avec leurs biens. Dagobert, imbu des idées et des traditions romaines, ayant quelques guerres sur les bras, paraît avoir essayé de recouvrer une partie des terres du fisc, dont l'aliénation avait été consacrée par la convention de 614, et principalement les biens du clergé et des moines, moins bien armés que les Leudes pour lui tenir tête. Mais souvent, il recule, comme ses prédécesseurs, devant les résistances cléricales, assez vives aussi ; et, prince débonnaire, quand on lui montre son tort, il ne se fait pas faute de retourner à l'observation du droit acquis.

ruines; ci appelle-t-on encore jusques aujourd'hui ce lieu le vieux Poitiers. Quand le roi eut ce fait, il alla en l'église Saint-Hilaire, le corps saint prit par grande dévotion, un fons de marbre en porphyre, un aigle de cuivre de l'œuvre Saint Eloi; et fit tout apporter en l'Eglise Saint Denis, en laquelle le corps saint repose encore honorablement et glorieusement en la louange de Celui qui règne et règnera sans fin.

Tant paraissait le roi Dagobert mué de tel comme il soulait être; tant était abandonné à la volonté du corps et à démesurée luxure, que il menait avecques lui grande tourbe de femmes qui n'étaient pas ses épouses, sans autres trois qu'il en avait d'autre part, qui avaient et noms et ornements de reines; son cœur était si déchu et si étranger de Dieu de tout en tout, que il n'était celui que devant soulait être; si était l'âme de lui en trop grand péril, si notre sire ne l'eut visité, qui lui donna cœur et volonté de raembre ses péchés par aumônes. Moult était son privé et son conseiller Pépin, l'un des plus puissants du royaume d'Ostrasie qui étant maire de son palais, prud'homme et loyal, haïssait les mauvais et eschevait les pervers et leur compagnie. Mais aucuns des fils au diable se peinèrent moult de lui mêler au



Fig. 3.
Sceptre de
Dagobert

roi ¹; mais Celui duquel commandements il suivait, et faisait droit et justice, le garda de la malice de ses ennemis et de ses agais. Car il aima toujours loyauté et donna adès au roi profitables conseils et loyaux. Un autre compagnon avait comme il était, Ega ² était nommé, ami et privé était du roi et moult puissant homme du royaume de France.

En ce temps trépassa à la joie de Paradis saint Arnoul, qui premièrement fut graindre au palais d'Ostrasie, après fut élu à l'évêché de Metz, à la parfin guerpit le siècle, et fut solitaire en ermitage; là vécut saintement jusques à la fin de ses jours.

§ 7. — EXACTIONS ET PUNITION DE CENTULF.

(*Actes des Bénédictins*, siècle I, p. 376.)

Le roi Dagobert, étant pressé par les événements multipliés de diverses guerres, enleva aux monastères des saints beaucoup de choses qu'il partagea entre ses hommes de guerre. Il se laissa persuader d'oser pareille chose par le conseil de Centulf, qui était un des leudes de son palais, très rusé. Le roi lui ayant ordonné de mettre lui-même son conseil à exécution, Centulf se mit à prendre note des possessions des lieux saints et en inscrivit la moitié sur les tables du fisc royal. Il vint, pour faire la même opération, à Vertou (sur la Sèvre-Nantaise), monastère qui possédait des biens magnifiques; il en prend la moitié

1. C'est-à-dire de le mettre mal avec le roi.

2. Ega était maire du palais pour la Bourgogne.

pour le fisc, et laisse l'autre moitié aux frères; ils en gémirent, mais crurent devoir se taire, parce qu'ils étaient les seuls auxquels cette mesure ne se fût pas encore étendue. Centulf, de retour vers le roi, lui déclara mensongèrement que les biens qui restaient à ce monastère surpassaient à eux seuls tous ceux des autres saints mis ensemble; et il conseilla au roi d'en faire un nouveau partage, assurant que le tiers de leurs terres suffirait largement aux frères qu'il avait vus à Vertou. « Eh! quoi, s'écriait-il, il leur est ordonné de vivre dans l'abstinence et la pauvreté, et ils seront possesseurs de biens immenses! Vivent les moines! Mais qu'ils nous laissent quelque bien à nous qui combattons et qui servons le roi notre maître! » Mais quand il revint chez les moines exécuter son nouveau projet, le patron du lieu, saint Martin de Vertou, lui appliqua pendant son sommeil une si vigoureuse bastonnade que le coupable éveillé, les tripes sortant de son corps, descendit plus vite qu'il n'aurait voulu jusqu'aux portes du Tartare.

§ 8. — EXACTIONS A BOURGES.

(*Vie de Saint Sulpicius, D. Bouquet, t. 3, p. 509*).

Voilà que cet exécrationnable ennemi de toute vertu, l'éternel trompeur du genre humain, se servit de quelques méchants hommes pour troubler par une guerre intérieure la paix dont jouissait l'Église et le peuple entier. Il embrase des feux de la cupidité certain prince qui régnait sur les provinces de la Gaule et, par de secrètes insinuations, le pousse à inscrire sur

les registres du cens, ô sacrilège ! le peuple de Bourges et les prêtres de son Église ; et comme une bête à double gueule, aux sifflements sinistres, aux langues fourchues qui dardent de diaboliques venins, voilà qu'un de ses émissaires vient agiter ce pauvre peuple. L'évêque de la ville, Sulpicius, ordonne donc un jeûne général et tente en vain de fléchir le délégué du roi ; il s'adresse alors au roi lui-même, lui fait prédire par des envoyés sa mort dans l'année même, s'il ne respecte les privilèges de l'Église de Bourges¹. Aussitôt le roi, frappé de terreur, reconnaît sa faute, la déplore, verse des larmes, dépouille les insignes de la royauté pour faire pénitence et se soumet aux intimations du saint évêque. Bref, on abolit cet impôt insolite ; l'officier est mis à mort ; on déchire du registre les pages où avaient été faites ces inscriptions impies ; le peuple est sauvé. On eût dit qu'après une affreuse tempête la splendeur du soleil lui avait été rendue. L'Église retrouve la paix ; et la joie des prêtres est portée à son comble².

1. Les prières de ce saint homme avaient, paraît-il, obtenu dans une grave maladie, la guérison de Clotaire II ; il avait sauvé le père ; ne pouvait-il pas faire périr le fils ?

2. Voilà bien Dagobert ; il suffit qu'on lui dise qu'il fait fausse route pour qu'il revienne au droit chemin. Avec son frère, il a commencé par la conciliation, et il finit sans doute par l'assassinat. Roi germain des Ostrasiens dans les commencements, il préfère ensuite jouer le rôle d'un pseudo-roi romain de Neustrie. Il entreprend de restaurer l'autorité royale en reconstituant le domaine dont elle se dépouillait, et recule devant les difficultés

§ 9. — MORT DE CARIBERT. — DAGOBERT MET LA MAIN
SUR SES TRÉSORS (630).

(*Gestes de Dagobert. — Chron. de Saint Denis, V, 1.*)

Au neuvième an du règne du roi Dagobert mourut Caribert, son frère, roi d'Aquitaine. Un petit-fils laissa hoir de son royaume, qui avait nom Chilpéric; après lui ne vécut pas moult longuement. Le roi Dagobert envoya en ces parties le duc Baronte, quand il en sut nouvelle, pour le royaume saisir et pour amener les trésors. Si fut dit d'aucunes gens que ce duc Baronte, fit moult grande dépense de ces trésors, et ne les garda pas si loyalement comme il dût avoir fait.

§ 10. — LA GUERRE CONTRE LES VENÈDES.

(*Gestes de Dagobert. — Chron. d'Aimoin, IV, 23. — Chron. de Saint Denis, V, 13.*)

En ce temps allèrent marchands du royaume de France en Esclavonie; robés furent et dépouillés de leur avoir, et ceux qui se mirent à défense occis. Pour cette chose amender, envoya le roi Dagobert un sien messenger, qui avait nom Siccaire, à Samon, le roi d'Esclavonie; et celui-ci requît de par son seigneur qu'il lui fît droit et justice de ceux qui avaient ses

de la tâche, par pusillanimité ou impuissance. Il avait voulu faire plier l'Église sous sa loi, il se met bientôt à ses pieds; après avoir voulu reprendre des terres trop libéralement accordées, il comble l'Église des plus larges donations que jamais prince ait faites.

marchands occis et dérobés. Quand Siccaire le messager fut là venu, et il sut que le roi Samon avait défendu que il vint devant lui, il prit tel habit comme ceux du pays revêtaient, pour ce que il ne fût connu, et fit tant que il vint devant le roi. Lors commença à raconter son message et dit ainsi au roi Samon que il ne devait pas avoir les Francs en dépit, pour ce même que il en était né, et que lui et tous les peuples de son royaume étaient tributaires au roi de France Dagobert. Le roi Samon, qui pour telles paroles se courrouça, répondit que lui et les peuples de sa terre feraient volontiers alliance au roi Dagobert, et obéiraient, si il voulait les alliances tenir. A ce répondit Siccaire le messager : « Ce ne peut, dit-il, être que le servant de notre seigneur forme alliances avec chiens. » Et le roi Samon répondit : « Puisqu'il est ainsi, comme vous dites, que vous êtes servant Dieu, et nous sommes si chiens, il nous est octroyé que nous nous vengions en vous par mort, ce que vous faites outre sa volonté comme mauvais serments et dignes de vengeance. » Après ces paroles le fit bouter hors et ôter de sa présence. Celui-ci retourna en France au roi Dagobert, et lui conta la réponse du roi Samon et de la vilenie que il lui avait faite. Le roi Dagobert, qui moult fut courroucé de cette honte, assembla ses osts au royaume d'Ostrasie et les envoya contre les Esclavons ; si furent en leur aide les Lombards, et Robert un duc d'Allemagne avec tous ses Allemands. En cette partie où ils se combattirent eurent victoire ; retournèrent à grandes dépouilles et à grande plenté de prisonniers. Mais

les Francs Ostrasiens assiégèrent cinq mille Esclavons en un chastel qui est appelé Vogastes, quand ils surent que ils furent là traits à garant. Et, pour ce qu'ils gardèrent et administrèrent le siège mauvasement et paresseusement, issirent hors soudainement, et leur firent assaillie, et tant les endommagèrent que ils tournèrent en fuite et guerpirent tentes et pavillons et quanques il y avait dedans. Et les Esclavons, qui reprirent leur cœur pour cette victoire, s'épandirent par toute Thuringe, et ès terres voisines qui aux Francs marchissaient ¹. Le duc Dervan, qui était maître et garde des cités aux Esclavons, qui aux Francs marchissaient, et qui jusques à ce temps avaient été obéissants à eux, s'enfuit jusques en Esclavonie pour la désespérance des choses qui ainsi étaient advenues. Les Esclavons n'eurent pas cette victoire tant par leur prouesse comme ils eurent par la paresse des Francs Ostrasiens ².

§ 11. — DAGOBERT SE DÉBARRASSE PAR TRAHISON DES BULGARES
SES HÔTES (630).

(*Chron. d'Aimoin*, IV, 23. — *Chron. de Saint Denis*, V, 13.)

En ce temps sourdit contention entre les Avars qui sont ores appelés Huns et les Bulgares; ces deux peuples habitaient dessous un même roi à ce temps. Si mit pour cela dissention, à savoir que chacune partie

1. Qui étaient frontières, du vieux mot marche, pris dans le sens de frontière militaire.

2. Ces détails, qui ne sont pas dans les *Gestes de Dagobert*, se trouvent dans *Frédégair* et la *Chron. d'Aimoin*.

voulait que le roi fût pris de leur gent : tant monta la discorde que ils se combattirent ensemble, si eurent les Huns victoire, et Bulgares furent déconfits et chassés de leurs terres. Adonc s'en allèrent au roi de France Dagobert, et lui requirent sous lui terre pour habiter; et il leur répondit que ils allassent en Bavière pour demeurer cet hiver jusques à temps que il fut conseillé que il ferait d'eux. Tandis comme ils demeuraient avec les Baiviers ¹ en leurs ostieux mêmes, le roi se conseilla à ses familiers, et, pour ce que il se douta que ils ne lui fissent dommage ni grief en aucune manière, il appela à soi même les Baiviers privément, et leur commanda que chacun occit celui qui avec lui demeurait, et femmes et enfants, tout en une même nuit. Ainsi fut fait comme il le commanda, et furent tous occis en la nuit qui fut assignée pour faire si grande cruauté.

§ 12. — INTERVENTION DE DAGOBERT EN ESPAGNE.

(*Frédégaire*, 73. — *Chron. de Saint-Denis*, V, 13.)

En ce temps mourut en Espagne le très débonnaire roi Sisibodes ². Après lui régna sur les Gociens ³ un autre qui eut nom Swintila, qui fut moult d'autre manière que ses devanciers n'avaient été. Car il était divers à sa gent même, et moult faisait grande cruauté à ses barons. Pour ce vint au roi Dagobert un noble

1. Bavarois.

2. Ou Sisebod.

3. Ou Wisigoths.

homme d'Espagne, qui avait nom Sisenand, et le pria que il lui fit aide le roi Swintila, par quoi il pût chasser hors d'Espagne. Le roi lui octroya secours et commanda à toute la chevalerie de Bourgogne qu'elle fût assemblée pour aller avec lui pour lui aider. Si furent chevetains de cet ost Abondance et Vénérand; l'ost fut assemblé et cueilli de gens d'entour la cité de Toulouse. Quand la nouvelle fut répandue parmi Espagne que Sisenand amenait l'ost de France en s'aide, tantôt laissèrent le roi Swintila; car ils le haïssaient devant ce, et vinrent à Sisenand, qui sans bataille fut fait plus fort en peu de temps; et puis le couronnèrent et le firent roi d'Espagne. Abondance et Vénérand, qui l'ost de France gouvernaient, la convoyèrent jusques en la cité de Saragosse.

De là les fit retourner et donna dons et soudées à eux et aux Français; à lui vinrent les plus nobles des Gociens et lui firent fête comme à leur seigneur. Après ces choses faites, le roi Dagobert lui envoya deux messages, celui de Vénérand, qui devant y avait été, et un autre qui avait nom Amalgair, pour requérir sa promesse. Car il lui avait promis que, quand il lui requerrait secours, il lui donnerait un vessel de fin or qui était très riche et très beau, que Ethice, un patrice des Romains, avait jadis donné à un roi des Gociens qui avait nom Torsimodes; si était ce joyau gardé ès trésors des Gociens. Le roi Sisenand reçut les messagers moult aimablement, et leur fit livrer ce vessel moult volontiers que ils requéraient; mais aucuns des Gociens, qui ne voulaient pas que si riche joyau fût ôté des communs trésors, épiè-

rent les messagers entre voies et leur tollirent ce jouel que ils emportaient : et le roi Sisenand donna et envoya au roi Dagobert deux cent mille livres d'argent pour sa promesse, et le roi Dagobert les donna tantôt à l'abbaye de Saint-Denis.

§ 13. — FONDATION DE L'ÉGLISE DE SAINT-DENIS.

(*Gestes de Dagobert*, 29. — *Chron. de Saint-Denis*, V, 14.)

En la manière que vous avez ouï, tint le roi Dagobert le royaume de son père par la volonté Notre-Seigneur. Entre les autres choses que il fit qui sont dignes de grandes louanges, en fit-il une qui bien doit être de grande mémoire à tous les jours du monde. Il n'oublia pas le vœu ni la promesse que il avait faite au glorieux martyr saint Denis et à ses compagnons, ainsi vint aux lieux où les corps saints gisaient, la terre fit ouvrir et hoer par fond, tant que il trouva les cercueils et les lettres dessus écrites qui disaient les noms de ceux qui dedans étaient. En grande dévotion les fit hors traire et les translata en un autre lieu de celle même rue où ils gisaient encore en l'an de l'incarnation 630. Riches châsses lors fit faire ornées d'or fin et de fines pierres précieuses; l'église fit fonder si noblement comme il put plus; et jàçoit que il l'eut par dedans ornée de merveilleuse beauté, ce ne lui suffit pas encore; ains couvrit l'église par dehors de très fin argent sur cette partie droitement qui couvrait les tabernacles des corps saints. Après établit cent livres de rente pour faire lumineaire et

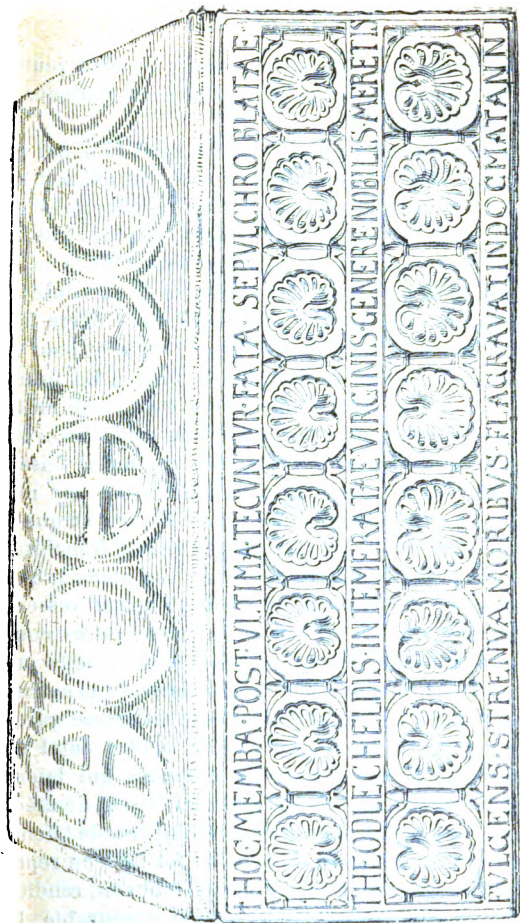


Fig. 4. — Tombeau de sainte Theotleclilde, première abbesse du monastère de Jouarre, fondé en 634.

des aumônes que les bonnes gens y feraient voulut que les pauvres et les pèlerins récréés et soutenus à tous jours més.

Après commanda à monseigneur saint Eloi, qui en ce temps était le plus subtil orfèvre qui nul soit au royaume de France, que il forgeât une grande croix d'or pour mettre derrière le maître autel, la plus riche et la plus belle que il pourrait pourpenser. Et le saint homme la fit telle à l'aide de Dieu, et de sa sainteté, et de pur or et de pierres précieuses, que l'œuvre fait émerveiller ceux qui la voient pour l'engin et pour la soustilleté du saint homme qui la forgea. En outre ordonna que le royal ministre qui était établi en la cité de Marseille pour les rentes du palais recevoir achetât l'huile bonne et belle, telle comme il faisait pour son propre usage, et puis la livrassent aux ministres ou aux messagers de l'Eglise. Et pour ce que il voulait que cette chose fût faite par grande franchise, il fit un précepte qui scellé fut de son anneau, que les chariots chargés qui ce devaient mener fussent quittes et francs de tel lieu et de toutes autres coutumes à Marseille, à Lyon, à Valence et en tous autres passages, jusques à tant que ils vinssent en l'église. Après fit faire un vaissel d'argent qui est appelé gazo-phile, et le fit asseoir en côté le maître autel de l'église pour mettre dedans les offrandes qui laiens seraient offertes. Et ordonna que elles fussent données aux pauvres par la main d'un des ministres de laiens, qui prêtre fut, si que celle aumône fut faite en repos selon l'Évangile, et que notre Sire qui tout voit, rendit à chacun le prix de son bienfait en vie perdurable. Et

pour ce que l'on peut plus largement départir aux pauvres, il envoya toujours puis en accroissement des aumônes cent livres chacun an, au commencement de septembre, et commanda que ces derniers fussent mis au gazophile avec les offrandes, en espérance que notre Sire lui en rendit guerredon après sa mort, et établit que ses fils et tous ceux qui après viendront ne laissassent mie que ils n'envoyassent à droit jour nommé, en ce gazophile, cette somme d'argent devant dite, et que nul ne fût assez hardi qui rien en ôtât, mais tout fût départi aux pauvres. Lors voulut et établit que l'église fût ornée et parée par dedans de très riches draps de soie à marguerites et autres pierres précieuses et que ils fussent attachés es parois en colonnes et en arcs aux fêtes annuelles et en autres solennités. Tant avait grand amour et grande dévotion vers ses patrons et défenseurs, que il voulait que leur église surmontât sans comparaison toutes autres églises en richesses et en ornements, et que elle resplendît de toutes beautés et de toutes noblesses. Si n'est mie légère chose à raconter les grandes rentes et les grandes possessions que il donna à l'église, comme en châteaux et en bois et en villes pour ce que il voulait que le nom et les louanges de Notre-Seigneur fussent toujours mès célébrés par ceux qui en l'église serviraient.

En ce temps faisait notre Sire si grands miracles et si apertement pour les martyrs, que quiconque venait là en dévotion de vrai cœur, pour quelque infirmité que ce fût, il s'en repairait à grande joie saine et hétiez. Car notre Sire, qui pas ne ment, accomplissait la promesse que il lui avait faite devant son mar-

tyre, que l'amour que il avait en lui et sa débonnairété impétreraient pardon à tous ceux pour qui il voudrait prier. Quand le roi Dagobert vit le grand nombre et la quantité de miracles, il orna l'église des plus précieux joyaux que il put trouver en ses trésors. Un hospice et un hôpital fit bâtir auprès de l'église en cette intention que les pauvres et hommes et femmes en fussent soutenus, et les malades qui par la prière des martyrs aüraient été guéris pour que ils voulussent demeurer au service de l'Église.

§ 14. — DAGOBERT REMET AUX SAXONS LE TRIBUT IMPOSÉ
PAR SON PÈRE (631).

(*Gestes de Dagobert*, c. 29. — *Chron. de Saint-Denis*, V, 14.)

Lors ouït le roi nouvelle en cet an, qui fut le X^e de son règne, que les Esclavons étaient entrés en Thuringe à grand ost; aussitôt assembla les osts du royaume d'Ostrasie pour aller encontre eux. De la cité de Metz mut, toute Ardenne trépassa et vint à la cité de Mayence; si avait eu son ost de la meilleure gent de toute France et de toute Bourgogne et des plus élus chevaliers. Ainsi que il ordonnait ses osts pour passer outre le Rhin, les barons de Saisoigne¹ envoyèrent à lui messenger par lequel ils requéraient que il leur quittât le treu que ils avaient payé au temps de lui et de son père jusques au jour de lors. Ce treu était de cent vaches, que ils lui envoyaient chacun an : par telle condition requéraient cette grâce

1. Saxe.

que ils iraient au profit du roi contre les Esclavons e que ils défendraient le royaume de France à leur conz par devers ses parties. Le roi leur octroya leur requête selon la devant dite condition par le conseil des Francs Ostrasiens ; et le messenger jura sur son armure, selon la coutume de leur pays, pour lui et pour tout le peuple de sa terre, que ils tiendraient sans fausser les convenances dites : mais la promesse que il jura eut après petit de fruit. Toutefois comment que les choses cou-russent, puis furent-ils quittes du treu que ils avaient devant payé et furent quittes par le roi Dagobert de ce dont son père le roi Clotaire les avait jadis chargés.

§ 15. — DAGOBERT ÉTABLIT SON FILS SIGEBERT EN OSTRASIE (633).

En l'an qui après vint, les devant dits Esclavons recominencèrent fortement à guerroyer par le commandement du roi Samon : les bornes de leur propre royaume trépassèrent plusieurs fois, et entrèrent en Thuringe et ès autres contrées, pour dévaster le royaume de France. En ce temps alla le roi Dagobert au royaume d'Ostrasie, son fils Sigebert couronna en la cité de Metz et lui donna tout ce royaume par le conseil des barons et des prélats et par l'assentiment de tous les nobles hommes de son royaume, Cunibert, l'archevêque de Cologne, et Adalgis, établi gouverneur et maire du palais ; trésors suffisants lui laissa, et si lui fit chartre de son sceau du don que il lui eut donné. En France retourna quand il l'eut couronné et élevé en tel honneur que il afférait. Oncques puis ne fut que les Francs Ostrasiens

ne défendissent le royaume en ces parties par de là contre les Guimes et contre les autres nations.

§ 16. — DAGOBERT FAIT UNE PART A SON NOUVEAU FILS CLOVIS.
(*Gestes de Dagobert*, 32. — *Chron. de Saint-Denis*, V, 14.)

En ce temps eut le roi un autre fils de la reine Nanteut, qui eut nom Clovis, au 12^e an de son règne. Quand les enfants furent parcrus, le roi voulut départir son règne à ses deux fils par l'admonestement des Francs Neustriens pour ce que contens n'en fût après sa mort. Son fils Sigebert appela, tous les prélats et les barons de son royaume ; sur saints les fit jurer que ils tiendraient fermement ce que il voudrait ordonner ; c'est à savoir que tous les royaumes de Neustrie et de Bourgogne descendraient entièrement à son petit-fils Clovis après son décès, et que par cette même convenance toute Ostrasie serait à la seigneurie du roi Sigebert et toutes les appartenances, pour ce que elle était bien aussi grande et d'espace et de peuple, fors tant seulement le duché Dentelin, qui au roi Clovis reviendrait, pour ce que les Francs Ostrasiens l'avaient jadis tollue¹ ; ces devant dites

1. Voir dans le volume de notre collection *Les fils de Clotaire*, la page 154 où il est question d'acquisitions faites par Théodéric, roi de Bourgogne, aux dépens de Clotaire, et p. 166 négociations relatives à la rétrocession du duché de Dentelin. On ne peut fixer exactement les limites de cette grande circonscription territoriale ; mais on sait qu'elle était comprise entre la Bresle, le Thérain, l'Oise, la Seine, l'Andelle. Ce nom dérive probablement d'*Indella*, nom latin de la rivière d'Andelle.

ordonnances jurèrent les Ostrasiens, voulussent ou non, pour la peur du roi Dagobert, et les gardè-



Fig. 5. — Sceau de Dagobert 1^{er}.

rent loyalement tout le temps Sigebert et Clovis.

Quand le roi fut repairé en France, il vint en l'Église du glorieux martyr monseigneur saint Denis :

chacun jour croissait l'amour et la dévotion que il avait à lui et à ses compagnons pour les très grandes vertus que ils faisaient ass. dûment à leur sépulture. Pour ce leur fit don en ce point d'une place qui est dedans Paris et par dehors delez la porte qui sied à Chartre Glaucine, que un sien marchand, qui avait nom Salemons, gouvernait pour lui en ce temps. Toutes les coutumes et tous les tonlieux leur donna tout en la manière que ils revenaient devant en son trésor; et pour ce que ces dons fussent à toujours mès fermes et stables, en fit-il chartre scellée de son sceau. En ce point donna-t-il une foire qui sied chacun an après la fête Saint-Denis entour l'église aux moines qui laiens servent Notre-Seigneur ¹, et tout le tonlieu et quanques le roi y pouvait avoir de coutumes dedans la cité de Paris et ès autres villes d'entour, en telle franchise que ceux de Paris ne purent vendre nulle marchandise que l'on vende à la foire tant que elle dure, ni ès autres villes d'entour, en quelque justice que ce fût. Tout ce donna-t-il entièrement sans nulle exception pour le remède de son âme, et confirma le don par chartre bien parlant scellée de son sceau.

1. C'est la célèbre foire du Landit, qui s'est tenue pendant longtemps entre Paris et Saint-Denis.

§ 17. — DAGOBERT FAIT SAINT DENIS HÉRITIER D'UNE PARTIE
DES TERRES DE SADRAGESILES, DUC D'AQUITAINE (634).

(*Gestes de Dagobert*, 35. — *Chron. de Saint-Denis*, V, 15.)

Au XIII^e. an du règne du roi Dagobert mourut Sadragésiles, le duc d'Aquitaine ; ce fut celui-ci qui fut son maître en son enfance, à qui il coupa la barbe, si comme l'histoire l'a dessus raconté. Deux fils avait ce duc qui au palais avaient été nourris ; et pour ce que ils savaient bien qui avait occis leur père, et pouvaient bien venger sa mort, ni plus n'en faisaient, les barons jugèrent selon les lois que ils n'avaient rien en l'héritage de leur père, pour ce que ils étaient mauvais fils et fourlignables¹. Quand la terre fut revenue en la main du roi, il la donna à l'église Saint-Denis : 29 villes y eut par nombre ; c'est-à-dire Nogent en Anjou, Parçay, Moulins, Paschellez et Anglas, qui sont en Poitou, et maintes autres villes qui cy ne sont pas nommées ; et si donna avec tout ce les salines qui sont sur la mer, la moitié de ces villes donna aux frères de laïens qui servent l'église, et ordonna que ils chantassent et fissent le service en la manière que l'on le fait à Saint-Maurice de Chablis et à Saint-Martin de Tours. L'autre moitié de ces villes donna aux marregliers et aux autres ministres de l'église, tout franchement sans

1. Voilà un trait de mœurs bien caractéristique. C'est à la famille qu'appartient au moyen-âge la poursuite et la répression d'un crime commis sur un de ses membres.

rien retenir. Ce don confirma par bonne chartre scellée de son sceau, qui encore est gardée ès écrins de l'église ¹.

§ 18. — GUERRE CONTRE LES GASCONS (635).

(*Gestes de Dagobert*, 37. — *Chron. de Saint-Denis*, V, 15.)

En l'an après commencèrent les Gascons à guerroyer contre lui; au royaume qui avait été à son frère le roi Caribert, cueillirent maintes proies et firent maint dommage. Ses osts fit assembler au royaume de Bourgogne; si les conduisit Chadoinde, un des grands maîtres du palais; pour ce le fit principal chevetain, parce que il était bon chevalier et sûr, et avait été éprouvé en maintes batailles au temps du roi Théodoric. Dix autres ducs mit avec lui pour les osts conduire et guider. Haubert, Amalgaire, Léodebert, Gandalmair, Galdricz, Hermanric, Baronte, Hairbert qui étaient droit Francs de nation, Ramelene qui était Romain, le patrice Guillebaut qui était Bourguignon, et Agine qui était né de Saisoigne. Tous ceux-ci furent envoyés en cet ost contre les Gascons; par toutes les terres s'épandirent. Et les Gascons issirent des vallées et descendirent des montagnes et vinrent contre eux à batailles ordenées; petit soutin-

1. Frédégaire ne fait aucune mention de ces donations. Les *Gestes de Dagobert* paraissent avoir été composés pour suppléer au recueil des Chartes perdu dans un incendie; et il est probable que le nombre et l'étendue des donations furent singulièrement amplifiés par l'écrivain religieux.

rent la bataille, les dos tournèrent et s'enfuirent : car ils virent bien qu'ils ne pourraient longuement durer, et Francs les enchaucèrent et en occirent une partie ès montagnes, et les autres fuirent ès vallées et se couatirent ès forteresses des lieux. Mais les osts les suivirent si de près, que ils en occirent une partie, leurs villes et leurs maisons furent robées et puis arses. Et quand les Gascons virent que ils furent ainsi déconfits et mis en dessous, si demandèrent paix aux chevetains de l'ost et promirent que ils se présenteraient devant le roi Dagobert et se mettraient en sa justice pour faire sa volonté. Ces conventions plurent à Chadoinde et aux autres chevetains. Si s'en furent les osts retournés sans nul grief et sans nul dommage, si le duc Hairbert et aucuns des plus anciens de ceux que il avait à conduire n'eussent été occis par leur négligence. Car les Gascons les assaillirent et les occirent ès détroits de la vallée de la Soule ; et tous les autres retournèrent en France sains et saufs à victoire et à grande dépouille de leurs ennemis.

§ 19. — NOUVELLES DONATIONS A SAINT-DENIS.

(*Gestes de Dagobert*, 37. — *Chron. de Saint-Denis*, V, 15.)

Le roi Dagobert, qui à Dieu et à tous ses saints était dévot, fit Saint-Denis héritier de plusieurs villes et confirma le don par l'autorité de son sceau à savoir d'une villa de Champagne qui a nom Ceraliacense que une bonne dame lui avait laissée, de Tivernon en Orléanais ; celle ville lui avait échangé saint Ferréol,

l'évêque d'Autun, et de quatre autres villes qui sont au terroir de Paris, Clichy, Ideina, Sceaux et Aiguepainte¹, et de Lagny-sur-Marne, qui est au terroir de Meaux, que le roi avait échangée au duc Bobon. Et par-dessus tout ce donna-t-il cent vaches que il recevait chaque an de rente du duché du Mans. De si très larges dons et de si nobles enrichit-il l'église de Saint-Denis en espérance que les martyrs le défendissent des ennemis du corps et de l'âme, si comme ils lui avaient promis quand il s'endormit sur leurs tombeaux.

§ 20. — SOUMISSION DU DUC DES BRETONS JUDICAIL.

(*Gestes de Dagobert*, 38. — *Chron. de Saint-Denis*, V, 15.)

En ce point séjournait le roi en son palais à Clichy ; ses messagers envoya au roi de Bretagne qui avait nom Judicail. et lui manda que les Bretons vinssent à lui à merci, et que ils lui amendassent ce que ils lui avaient méfait et vers ses Francs et si ce il ne voulait faire, bien sut-il que il enverrait sur lui l'ost des Bourguignons, qui un peu devant ce avaient déconfit les Gascons. Le roi Judicail eut moult grande peur quand il eut ouï les messagers : tantôt mut de son pays et vint à Clichy, où le roi était ; dons et présents lui fit et le requit que il lui pardonnât son mautalent, et il lui amenderait tout à sa volonté quanques ses gens avaient vers

1. Puteaux,

lui mépris. Lors devint son homme et reçut son royaume de lui par telle condition que tous ceux qui après lui viendraient le tiendraient toujours més des rois de France. Le Roi le semont à manger avec lui ; mais le roi Judicail, qui était religieux et plein de la peur de Notre-Seigneur, n'y voulut pas demeurer, ains s'en issit du palais quand le roi fut assis au manger ; et s'en alla à l'hôtel de Dadon, le maître du palais, qui par autre nom fut appelé Ouen et fut archevêque de Rouen. Pour ce s'en alla avec le roi Judicail manger que il avait entendu que il était saint homme et de religieuse vie. Lendemain revint à cour prendre congé, et le roi l'honora moult, dons et présents lui fit et puis lui donna congé.

§ 21. — LE ROI DAGOBERT FAIT SON TESTAMENT DEVANT TOUS
LES PRÉLATS ET LES BARONS DU ROYAUME.

(*Gestes de Dagobert*, 39. — *Chron. de Saint-Denis*, V, 16).

Quand eut le roi Dagobert peiné par son sens et par armes, que il eut à l'aide Notre-Seigneur et du glorieux martyr saint Denis tout son royaume mis en paix, et toutes les étrangères nations qui à lui marchissaient, mis sous pieds, et il eut ses deux fils couronnés ès deux parties de son royaume, il semont un général parlement de ces deux fils et de tous les princes et les prélats de son royaume en une villa qui lors était appelée Bigaurge ¹. Quand tous furent rassemblés, le roi s'assit en un trône d'or, une

1. Garches.

couronne d'or en son chef, si comme coutume était lors aux rois de France ; si commença à parler ce que le Saint Esprit lui enseignait et dit en telle manière :

« O seigneurs rois mes deux fils, prélats et barons et les très forts princes du royaume de France, entendez-moi. Avant que l'heure de la mort nous surprenne, nous convient veiller et entendre au salut de nos âmes, qu'elle ne nous trouve par aventure en tel point, que elle nous occie dépourvus, et nous rende aux tourments de mort perdurables. Si devons acheter la joie des cieus des transitoires substances de ce monde, tandis comme nous vivons, si que le souverain Juge qui rendra à chacun selon son mérite nous rende après la mort du corps les biens que nous avons faits à ses pauvres en celle mortelle vie, et que nous soyons recréés et saoulés de ses biens spirituels en la perdurable joie de Paradis ; et soyons abreuvés de celle vive fontaine qui dure sans apetissement, qui signifie la grâce du Saint-Esprit selon les Ecritures, de laquelle nul n'est éconduit, qui en parfaite foi la requiert. Et pour ce que je reverche mon cœur et ma conscience et regarde l'examination et l'épreuve du grand jour du jugement, et la droiturière justice du souverain roi, ai-je grande peur que je ne sois damné et fêru de cette cruelle sentence par mes péchés que l'on jettera sur les mauvais : « Allez vous maloit en enfer qui êtes appareillés au « diable et à ses anges. » Et d'autre part je ai souverain désir d'être écrit au livre de vie perdurable, et que je sois mis en la compagnie des saints qui seront mis en la joie de paradis qui durera sans défi-

niment. Pour ce me sembler et admoneste la dévotion de mon cœur d'ordonner et de confirmer mon testament de saine pensée et de sain conseil, que le dernier jour de ma vie me trouvasse dépourvu, ni paresseux. Auquel testament nous avons ou fondé ou enrichi presque toutes les églises de notre royaume en notre temps, et les avons douées et faites hoirs de nos propres dons en l'honneur de Dieu, des saints et des saintes pour le remède de notre âme. Et pour ce, seigneurs rois et barons et prélats, que ces dons soient fermes et stables, nous avons écrit quatre chartres d'une sentence et d'une lettre par nos consentements, ès quels tous les dons que nous avons faits aux églises de notre royaume sont contenus et nommés par propres noms; si seront envoyées par quatre parties du royaume. L'une sera portée à Lyon sur le Rhône, l'autre sera mise ès écrins de la ville de Paris, la tierce sera gardée à Metz en Lorraine et sera livrée au duc Auboim; et la quarte que je tiens ci en ma main sera gardée en notre propre trésor. Nous savons bien que celui-ci aura certaine fiance au jour de nécessité, qui aura donné aux églises et aux pauvres les biens, par quoi ils seront soutenus et repus; si l'en rendra le guerredon le roi des cieux; et qui despit les pauvres, il sera despit de Dieu, selon l'Ecriture, qui dit que celui qui n'a pitié des pauvres fait tort à Notre-Seigneur. Pour laquelle chose nous admoneste notre dévotion, si comme nous avons ja dit, d'établir notre testament en telle manière que, quand la volonté de Notre-Seigneur sera que nous trépassions de ce siècle,

les prêtres et les ministres qui en possession à ce temps seront es offices des églises à qui nous avons nos dons donnés, quand ils seront certains de notre mort, entreront es possessions des bénéfices que nous leur avons donnés sans attendre que autre les y mette, si comme il es contenu es chartres, et recevront entièrement et en toute franchise les appartenances des lieux que nous avons donnés, et serviront toujours mès Notre-Seigneur pour le remède de nos âmes. Si voulons que chacun, puisque il aura reçu les rentes des bénéfices, écrive notre nom au livre de vie et nous ramentoive principalement et sans défaut nul es oraisons de sainte Eglise chacun dimanche et en toutes les fêtes des saints. Une autre chose commandons où nous avons moult grande fiance, que nous conjurons par la vertu du ciel tous les prêtres qui à ce temps es lieux devant dits et aura reçu les biens que nous avons donnés, que chacun célèbre une messe pour notre âme tous les jours des trois premiers ans et offre sacrifice à Notre-Seigneur, que il me décharge du faix de mes péchés. Si établissons Notre-Seigneur juge et témoin de cette chose en la présence de tous ceux qui cy sont assemblés, si livrons ce testament au roi Clovis et au roi Sigebert nos chers fils, que la largesse de Notre-Seigneur nous a donnés hoirs pour gouverner notre royaume, et ceux qui après seront si notre Sire nous en voulait plus donner; et lors commandons que ils tiennent et fassent tenir ce notre commun décret; et si les conjurons eux et tous ceux qui après viendront par la Trinité du nom tout-puissant, et par la vertu de la

Vierge Marie, des anges, des patriarches, des prophètes, des apôtres, des martyrs, des confesseurs, et des vierges et de tous les saints du paradis, que ils fassent garder fermement et perpétuellement ce notre établissement selon la sentence de la chartre. Et, pour que ce précepte dure perpétuellement, nous le confirmons de l'autorité de notre sceau et commandons à tous ceux qui ci sont présents que ils le confirment aussi par leur sceau et par leur subscription. Et si vous admonestons derechef, seigneur roi mon hoir et mon cher fils, et tous ceux qui après vous seront, que vous ne brisiez pas nos faits ni nos établissements, si vous voulez que celui que vous ferez après ait fermeté. Car vous pouvez bien savoir que si vous ne tenez les estatuts de nous et de nos ancesseurs ceux qui après vous seront ne tiendront pas les vôtres ¹. »

Quand le roi eut ainsi parlé et tout le concile l'eut écouté attentivement, tous le commencèrent à louer de son bon propos et de sa bonne volonté et lui aouiaient tous paix et longue vie; si pendirent leurs sceaux liément pour confirmer le testament. Et tout eut-il devant donné maint riche don à son patron le martyr saint Denis, il ne le voulut pas oublier en ce testament, ains lui donna une ville qui lors était appelée Brunade, mais ores est appelée Braine, si comme l'on cuide. Quand il eut ce fait et

1. Nous n'avons pas besoin de prévenir le lecteur que ce discours inventé de toutes pièces par l'écrivain religieux nous met en présence de la faiblesse d'esprit, de ces terreurs superstitieuses qui contribuèrent si puissamment à l'enrichissement de l'Eglise au moyen-âge.

les choses ordonné au profit du royaume, le concile se départit et retourna chacun à joie en sa contrée. Mais la quarte chartre de son testament que il commanda à mettre en son trésor est gardée jusques aujourd'hui ès chartres et ès écrins de l'abbaye Saint-Denis.

§ 22. — DAGOBERT DONNE UNE GROSSE RENTE POUR COUVRIR L'ÉGLISE DE SAINT-DENIS. — LES GASCONS SE SOUMETTENT A LUI.

(*Frédégaire*. — *Gestes de Dagobert*, 40, 41. — *Chron. de Saint-Denis*, V, 17).

Pour ce que le bon roi Dagobert voulait que l'église de Saint-Denis fût noblement maintenue de couverture, lui donna-t-il huit mille livres de plomb de celui que on lui devait de rente en la cité de Marseille et ordonna que il fût chaque an amené par les ministres du roi même parmi les villes sans nulle coutume payer aussi, comme était parmi les villes que il avait données à l'église, et fut livré au trésorier de laiens. En telle manière s'étudia à confirmer ce don, que il loua tous ceux qui après furent à tenir cette constitution.

En l'an quinze de son règne (636) vinrent à lui à Clichy en son palais Amandus, le duc de Gascogne; avec lui emmena les plus hauts hommes et les plus anciens de sa terre pour tenir les convenances que il avait devant promises en l'an devant aux chevetains de l'ost que le Roi avait là envoyés. Lors eurent si grande peur de lui, que ils s'enfuirent à garant au moustier de Saint-Denis; et la débonnairété et la fran-

chise du roi furent si grandes, que il leur donna la vic, et leur assura pour l'honneur et pour la révérence des martyrs auxquels refuge ils avaient fui ; serment ils firent que toujours mès seraient loyaux envers lui et à ses fils et au royaume de France. A tant s'en retournèrent en Gascogne ayant congé du roi : mais la fin prouva que ils furent parjures de cette chose, selon la coutume et la manière du pays.

§ 23. — MORT DE DAGOBERT.

(*Gestes de Dagobert*, c. 42, 43. — *Chr. de S.-Denis*, V, 17, 18.)

Longue chose serait de raconter les grâces et les vertus du bon roi Dagobert. Comme il fut sage en conseil, discret et pourvu en jugement, noble et fier en armes, large en aumônes, étudiant et curieux à confirmer paix entre les églises, dévot enrichisseur et fondateur d'abbayes ; il n'est pas mestier de raconter toutes ces choses par ordre, pour ce par aventure que il ne tournât à ennui au liseur et aux écoutants. Bien sait-on que ses œuvres et ses faits sont plus clairs que jour, et de si grande autorité que ils ne purent mès être effacés ni mis hors de mémoire d'homme, tant que ce siècle durera. Et pour ce que l'humaine nature est de si pauvre et de si frêle condition, que elle ne peut éviter que elle ne meure en la fin de ses jours, nous convient désormais entendre à décrire la manière de son trépasement et à raconter un miracle qui advint droitement en l'heure de sa mort, qui fut trouvé écrit en une ancienne chartre

que messire saint Ouen ¹ écrivit de ses propres mains si comme l'on témoignait.

1. Saint Ouen et saint Éloi sont deux figures inséparables de celle de Dagobert. Unis d'une étroite amitié, ils vivaient sous le même toit. Le premier, né à Soissons, gardait l'anneau royal et en scellait les édits. « D'un sens profond et d'une élocution abondante, dit un chroniqueur, il était homme de bon conseil et de prévoyance, avait une belle stature, un beau visage, mais se faisait surtout remarquer par sa piété. Cher au roi, vénéré de tous les princes et grands, il voyait le palais tout entier obéir à un signe de sa tête. Les grands et le roi Dagobert lui-même écoutaient ses conseils comme des oracles divins. »

Si nous connaissons mieux encore saint Éloi, c'est grâce au même saint Ouen, qui nous a laissé une vie de son ami. Né à Limoges, après avoir été de bonne heure mis par son père en apprentissage chez un orfèvre du nom d'Abbon, qui surveillait en même temps la fabrication des monnaies publiques, Eligius ou Éloi fit la connaissance de Didier, trésorier du roi Clotaire II. C'est grâce à la position de ce dernier qu'il fut chargé par le roi de la fabrication d'un trône en or massif, et que, ayant trouvé moyen d'en faire deux avec la matière qui lui avait été donnée pour un seul, il gagna par l'honnêteté, le goût d'économie et l'adresse que révélait ce travail, la faveur de Clotaire. Celui-ci, à une époque où le travail des métaux précieux conduisait naturellement à la gestion des deniers de l'État, le préposa à ses finances; et sous Dagobert, après la retraite de Didier, il devint trésorier du roi.

Mais Éloi ne borna pas là ses fonctions. Ce fut auprès de Dagobert un vrai ministre des bienfaisances royales et des arts religieux, et il consacra au service de son maître, des pauvres et de l'Église même, sa fortune privée et son talent d'artiste. « Il était, dit son biographe, de forte et large stature, un peu rouge de visage; il

§ 24. — MORT DE DAGOBERT.

(*Chron. de Frédég.* — *Chron. d'AIMOIN*, IV; 33. — *Gestes de Dagobert*, 42. — *Chron. de Saint-Denis*, V, 18.)

Quand le bon roi Dagobert eut glorieusement gouverné le royaume de France trente-six ans, une maladie le prit que physiciens appellent dysenterie, en l'an de l'Incarnation de Notre-Seigneur six cent trente-huit, en une ville qui a nom Epinay-sur-Seine, qui est assez près de la cité de Paris; de là se fit porter en l'église de Saint-Denis; peu de jours passèrent puis

avait une chevelure abondante et frisée, la main belle et les doigts longs; l'expression de sa physionomie était angélique; son regard franc et réfléchi. » Dans sa jeunesse, il aimait la parure de l'or et des bijoux, et portait des ceintures richement ornées, des bourses émaillées de pierres précieuses et brodées en or. Plus tard, il renonça à ces goûts, et le roi lui reprochait doucement son excès de simplicité, disant « qu'il n'était pas convenable de voir ceux qui ne vivaient que pour le siècle s'avancer avec de somptueux vêtements, et les serviteurs du Christ ne pas se faire assez remarquer et honorer. » Mais Éloi donnait tout aux pauvres et ne gardait rien pour lui; sa maison était le rendez-vous de toutes les misères; « les malheureux, dit son historien, y affluaient en aussi grand nombre que les abeilles à leurs ruches, » et il les soulageait de son propre bien et des secours qui lui venaient de tous côtés pour eux, comme au grand distributeur des aumônes. Quelquefois même le secours d'en haut ne lui était pas inutile : un jour, dépouillé de tout ce qu'il portait sur lui, il ne savait que répondre aux malheureux qui se pressaient autour de sa personne, quand, portant la main à son sein, il y trouva, suivant la légende, une somme d'argent venue là miraculeusement.

que il sentit sa maladie augmenter et le terme de ses jours approcher. Lors manda Ega son conseiller et maire de son palais moult hâtivement, et lui commanda par messenger que il vint à lui sans demeure. Quand venu fut, il mit en sa garde sa femme la reine Nantheut et son fils Clovis. Ce fit il parce que il sentait lui sage homme et loyal, et que ses fils pourraient bien gouverner son royaume par son sens et par son conseil : la reine Nantheut et son fils et les plus grands maîtres du palais et aucuns des barons qui là étaient présents manda, devant lui sur les saints les fit tous jurer, selon la coutume qui lors était, que ils garderaient la reine et le roi et conseilleraient le royaume en foi et en loiauté. Après refit sa femme et son fils jurer que ils porteraient loiauté aux barons et aux prélats du royaume.

Et jaoit ce que il eut devant ce donné par plusieurs fois à l'église Saint-Denis si grands dons et si larges, comme l'histoire l'a devisé, encore ne lui suffisait pas ; ains lui donna en cette heure même six villes, c'est-à-dire Condun, Grandvillé, Grantvillé Moinsvillié, Gelles et Sarcelles, que il avait devant ce octroyées ; si en fit chartre scellée de son sceau.

Lors commença un deuil et des pleurs merveilleux parmi le palais : mais le roi, qui moult était jà agregié du mal, les reconforta tous au mieux qu'il put par grand amour et par très grande débonnairété ; et entre les autres doux admonestements que il fit à eux (trop serait long à raconter), parla-t-il à eux, et leur dit ainsi : « Comme humaine nature est de chétive condition et de frêle, et chacun doit tou-

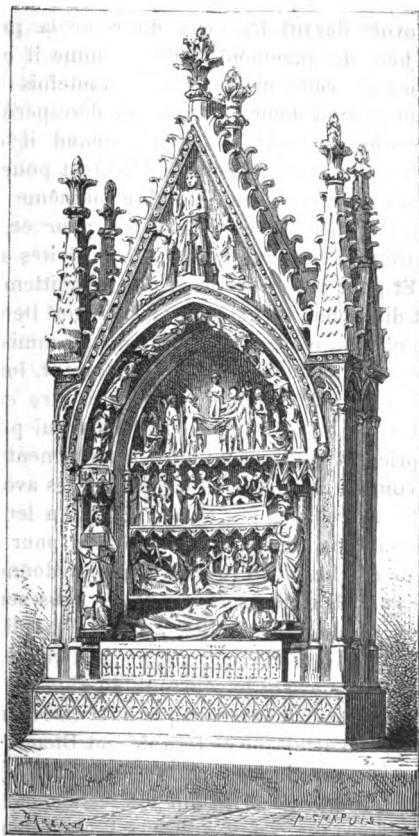


Fig. 6. — Tombeau de Dagobert à Saint-Denis,

jours avoir devant les yeux du cœur la peur du grand jour du jugement, tandis comme il est sain et hetiés en celle mortelle vie ; toutefois n'est-il nul tant soit pécheur, qui se soit désespéré de la miséricorde de Notre-Seigneur, quand il est en maladie ; ains doit veiller attentivement pour sa vie et de ses propres choses raembre soi-même par les aumônes que il donne aux pauvres pour ce que le très souverain Juge lui en rende les mérites après la mort. Et pour ce octroye-je et donne quittement les devant dites villes au glorieux martyr saint Denis mon patron et mon maître, pour soutenir les ministres de l'église, en laquelle il gite corporellement, lui et ses compagnons : et je même y désire à être ensépulturé et veux que les frères de laiens qui pour nos âmes prieront les tiennent aussi franchement désormais, comme nous et nous devanciers les avons toujours tenues, et que les rentes soient en leur profit pour le salut de nos âmes, pour l'État et pour la prospérité de nos fils et du royaume. Et si ordonnons que nul de nos fils ni des rois qui après nous seront, ni évêques, ni abbés de l'Eglise ne soit si hardi que il les doive tollir ni aliéner, si il ne veut encourir l'ire de Notre-Seigneur et le courroux du glorieux martyr saint Denis. Et, si il advenait que il fût fait autrement, je en appelle celui que ce fera devant Dieu, que il en rende raison au glorieux martyr devant la majesté du souverain Juge. Et si ce don est fermement gardé, nous cuidons que il doit suffire à la soutenance des devant dix pauvres pour ce que ils et ceux qui après seraient aient délectation et dévotion à prier pour

nos âmes, quand ils seront pleinement repus et soulés de nos aumônes. Et pour ce que nous ne pouvons pas souscrire ni signer la présente chartre pour la peine qui tremble en notre main pour la maladie qui nous surprend, nous prions Louis (Clovis) notre doux fils que il la veuille confirmer par le sceau de son nom et que Dadon (saint Ouen) la lui offre, et que tous les barons de notre palais y mettent leur sceau. » A tant se tut le roi; Louis son fils confirma la chartre que Dadon lui offrit, si comme le roi l'avait commandé, et tous les barons qui là étaient présents la confirmèrent de leur propre subscription. Après ces choses faites ne vécut pas le roi moult longuement : mort fut plein de foi en la III^e calende de février (28 janvier), au treizième an de son règne, en l'an de l'Incarnation devant dite qui lors était 638. Pour sa mort fut le palais soudainement rempli de pleurs et de cris et tout le royaume de douleur et de lamentation.

Le corps de lui fut ouvert et enbaumé à la manière des rois. A grande douleur et à grande tristesse du peuple, qui là courut, quand ils surent son trépasement; mis fut le corps en l'église Saint-Denis, que il avait fondée, et fut mis en sépulture glorieusement et noblement, en la destre partie du maître autel, assez près les fiertres des martyrs. Tant donna de richesses à l'église et de villes, de bourgs, de châteaux en divers pays de son royaume que nous en laissons ci endroit à faire mention pour la confusion du nombre. Tant fut large et dévot aux pauvres, à sainte Eglise et à ses ministres, que chacun doit avoir en

grande merveille la bonne volonté et la dévotion de son cœur. En l'église établit la coutume et l'ordonnance de chanter et de lire en la manière que celle de Saint-Maurice d'Agaune et de Saint-Martin de Tours la tenaient. Mais elle fut auques relâchée au temps d'un abbé qui eut nom Aigulphes.

§ 25. — VISION QUI ARRIVA A L'HEURE DE SA MORT
AU SOLITAIRE JEAN.

(*Gestes de Dagobert*, 44. — *Chron. de Saint-Denis*, V, 19.)

Ci endroit voulons raconter un miracle qui advint à cette heure même que la benoite âme lui départit du corps ; par quoi nous cuidons être tous certains que elle trépassa à la joie de paradis. En ce temps était allé messager en Sicile Ansouald, évêque de Poitiers ; quand il eut la besogne faite pour quoi il y était allé, il se mit au retour par mer ; en une ville arriva en quoi un saint homme solitaire qui avait nom Jehan habitait. Ancien homme était, qui menait honnête vie ; à lui venaient plusieurs qui par la mer passaient pour lui requérir l'aide et le suffrage de ses oraisons, et pour le visiter. En cette île donc, qui était renommée et ornée des mérites de si grand homme, arriva cet évêque Ansouald par la volonté de Notre-Seigneur ; et le saint homme le reçut par grande charité et l'aida en ce qu'il put. Quand ils eurent longuement parlé de la joie de paradis et de ce qui appartient aux édifications des âmes, le saint vieillard lui demanda dont il était et pourquoi il était venu en ce pays ; et quand il sut la cause de sa voie, et que

il était de France, il le requit que il le fît certain de la vie et des mœurs de Dagobert le roi de France, et l'évêque Ansouald lui décrivit sa vie et ses mœurs, comme celui qui bien le pouvait savoir. Quand le bon vieillard eut tout écouté, si lui commença à raconter la merveille que il avait vue en la mer. « Un jour, dit-il, m'étais couché pour un petit reposer, comme vieux d'âge et travaillé de vieillesse. En ce que je me reposais, un homme blanc de chevelure vint devant



Fig. 7. — Détails du tombeau de Dagobert.

moi et m'éveilla, puis me dit que je me levasse isnelement, et que je priasse la miséricorde de Notre-Seigneur pour l'âme de Dagobert le roi de France, qui en cette heure était trépassé. Tandis comme je m'appareillais d'accomplir son commandement, je vis en la mer près de moi une tourbe de diables, qui emmenaient aussi comme en une nacelle l'âme du roi Dagobert, fortement la battaient et tourmentaient, et traînaient droit à la chaudière de Vulcain. Mais il huchait et appelait sans cesser à son aide trois des saints

de paradis, saint Denis de France, le martyr saint Martin, saint Maurice. Ne demeura pas après longuement que je vis épartir merveilleusement foudres et tempête choir du ciel mêmement : et puis je vis descendre ces trois glorieux saints que il avait appelés à son aide, ornés et vêtus de robes blanches ; à moi s'apparurent, et je leur demandai en grande peur comme celui qui moult était espoenté qui ils étaient ; et ils répondirent que ils étaient ceux que Dagobert avait



Fig. 8. — Détails du tombeau de Dagobert.

appelés pour sa délivrance, Denis, Maurice et Martin, et que ils étaient descendus pour le délivrer des mains au diable et puis pour le porter au sein d'Abraham. A tant s'évanouirent de moi, et après les ennemis allèrent, et leur tollirent l'âme que ils tourmentaient de menaces et de battements ; et l'apportèrent en la perdurable joie de paradis en chantant ces vers du Psautier : *Beatus quem elegisti et assumpsisti, Domine, habitabit in atriis tuis, replebitur in bonis domus tuæ : sanctum est templum tuum mirabile in*

æquitate. Si vaut autant à dire en français : « Sire, celui-ci est béni que tu as élu et pris : car il habitera toujours mes en tes herberges, c'est-à-dire en ton saint Paradis : il sera rempli des biens de ta maison. Car ton saint temple est merveilleux en justice et en droiture. » Quand cet évêque Ansouald fut en France retourné, il raconta ce que il eut ouï de la bouche du saint homme, l'heure et le jour, et le mois et la kalende furent notés ; et éprouva-t-on certainement que cette avision advint à ce saint homme en celle même heure que l'âme du roi Dagobert se départit du cœur. Entre les autres choses, trouvâmes ces choses écrites en la devant dite chartre que messire saint Ouen, qui puis fut archevêque de Rouen, écrivit de sa main. Si ce n'est pas avis par aventure à aucuns que elles soient si semblables à vérité, comme elles sont vraies. Car comme le bon roi Dagobert avait fondé et édifié toute sa vie diverses églises et abbayes par tout son royaume, il honora toujours ces trois saints sur tous les autres ; toujours les avait en honneur et en révérence, et enrichit leurs lieux de grandes rentes et de grandes possessions ; et pour ce requit-il et appela leur aide après la mort plus spécialement que nul des autres ; et les glorieux saints que il avait toujours spécialement servis et honorés ne l'oublièrent pas au temps de noncité et quand il en fut mestier.

III

ESSAI DE RESTAURATION DE LA MONARCHIE
MÉROVINGIENNE. LE MAIRE DU PALAIS EBROIN
(638-681).

§ 1. — PARTAGE DES TRÉSORS DE DAGOBERT ENTRE LE ROI
SIGEBERT II ET LE ROI CLOVIS II.

(*Chron. de Frédégaire. — Gestes de Dagobert*, 45. —
Chron. de Saint-Denis, V, 20.)

Après la mort du bon roi Dagobert, descendirent tous les royaumes à Clovis son fils, qui encore était enfant et d'assez petit âge. Les barons de France et de Bourgogne le reçurent à seigneur et lui firent hommage en une villa qui lors était appelée Massolaques ¹. Ega le maire du palais et la reine Nantheut gouvernèrent le royaume noblement les deux premiers ans du règne de Clovis. Cet Ega était l'un des plus nobles princes de Neustrie, le plus sage et le plus patient ; homme était plein et enluminé de toutes grâces. Car il était riche et extrait de haut lignage,

¹ 1. Malais, à 4 kilom. au sud-est de Sens sur la Vanne (Yonne).

droiturier en justice, sage en paroles, appareillé en réponses; une mauvaise tache avait en lui à reprendre tant seulement, car l'on disait que il était trop avare.

En cet endroit nous convient deviser comment les trésors du roi Dagobert furent départis entre ses fils après sa mort. Bien avez ouï devant comment Pépin le maire du palais d'Ostrasie et les autres princes du royaume qui avaient été sous la seigneurie du roi Dagobert requièrent Sigebert à seigneur d'un accord et d'une volonté. Ce Pépin et Cunibert l'archevêque de Cologne firent adoncques alliance ensemble derechef. Car aussi comme ils avaient été devant joints en paix et en amour, pour que ils fussent aussi toujours mes sans désirer, sagement attraiaient à leur amour les princes et les Ostrasiens, et les gouvernaient en humilité et en douceur, comme celui qui était prud'homme et loyal, et profitable au roi et au royaume. Lors furent messagers envoyés en France au roi Clovis et à la reine Nantheut de par le roi Sigebert, qui recevrait telle partie des trésors de son père que il lui afférait. Le roi Clovis et sa mère la reine s'accordèrent volontiers à ce que il en eût sa part; si assignèrent jour de partir au roi Sigebert ou à ceux que il y voudrait envoyer; et il y envoya pour lui l'archevêque Cunibert et Pépin le maire du palais et aucuns riches hommes de son royaume. A Compiègne vinrent : là furent les trésors assemblés et départis également par le commandement du roi Clovis et de la reine Nantheut; mais elle retint la tierce part de tous les acquêts que le roi Dagobert avait acquis, puis elle commença à régner en sa

compagnie : et Cunibert et Pépin emmenèrent leur partie à Metz ; là ¹ furent présentés au roi Sigebert,

§ 2. — MORT DE PÉPIN DE LANDEN (641).

(*Gestes de Dagobert*, 47, 48. — *Chron. de Saint-Denis*, V, 20.)

Entour un an après mourut ce Pépin qui moult fut plaint et regretté de tous ceux du royaume d'Ostrasie : car il était aimé de tous et prisé pour sa bonté et pour sa loyauté. Aussi mourut en la ville de Clichy Ega le maire du palais du roi Clovis, au troisième an de son règne, qui moult fut sage homme et loyal. Après lui fut Erkinoald maire du palais ; cousin avait été au roi Dagobert de par sa mère ; moult avait en lui de bonnes grâces ; car il était plein de bonté et de patience, sage et de bon engin, aux prêtres et aux ministres de Notre-Seigneur portait honneur en grande humilité, des richesses de ce siècle avait assez par raison. Tant était prisé et aimé de tous les princes que chacun lui portait honneur par grande affection.

§ 3. — ÉLECTION DE FLAUCHAT A LA MAIRIE DU PALAIS DE BOURGOGNE, ET MORT DE NANTHILDE.

(*Ibidem.*)

En ce temps alla la reine Nantheut en la cité d'Orléans ; son fils le roi Clovis mena avec elle au quart an de son règne. Là fit assembler les prélats

1. Les trésors.

et les barons de Bourgogne : pour ce les fit là assembler que ce était au temps de lors le siège du royaume. Débonnairement attraiat et aparlait chacun par ses belles paroles ; Flaochat, qui Franc était de nation, était maire du palais de Bourgogne par la volonté et par l'élection des barons du pays ; et quand elle l'eut mis en tel honneur, si lui fit épouser Ramberge, une sienne nièce.

En ce temps même ordonna son testament des villes de son douaire par la volonté de son fils, et les départit aux églises des saints et des saintes, parmi lesquels elle n'oublia pas le martyr saint Denis : si fit faire trois exemplaires de la chartre de son testament d'une même sentence, desquels l'un est gardé jusques aujourd'hui ès chartriers du trésor Saint-Denis. Quand elle eut ainsi son testament devisé et les besognes du royaume ordonnées en prospérité, et son fils eut jà régné entour quatre ans au profit des deux royaumes, c'est à savoir de France et de Bourgogne, elle trépassa en ce siècle ; en sépulture fut mise en l'abbaye de Saint-Denis avec son seigneur en un même cercueil (642).

Quand le bon roi Dagobert et la reine Nanthaut furent trépassés en ce siècle, le roi Clovis gouverna tout seul le royaume de France et celui de Bourgogne : les dons et les legs que son père avait donnés à l'église Saint-Denis garda et tint fermement, et les renouvela et les reconfirma par son sceau et de la subscription de sa propre main. Au quatorzième an de son règne (651) fut en France merveilleuse famine ; par le conseil d'aucuns com-

manda que l'église Saint-Denis fût découverte à l'endroit des voûtes que son noble père le roi Dagobert avait fait couvrir par dehors d'argent pur par grande dévotion et commanda que il fût départi aux pauvres et aux pèlerins. Ce commandement fit à l'abbé Agulf, qui en ce temps gouvernait l'abbaye, et lui en chargea que il fit selon Dieu le plus loyalement que il pourrait.

§ 4. — LE ROI CLOVIS II DEVIENT INSENSÉ, POUR AVOIR PRIS
UN DES OS DU BRAS DE SAINT DENIS. — SA MORT.

(*Gestes de Dagobert*, 51. — *Chron. de Saint-Denis*, V, 22.)

Le roi Clovis gouverna son royaume paisiblement ; sans guerre et sans bataille fut tous les jours de sa vie. Une fois vint en l'église de Saint-Denis, ainsi comme mauvaise fortune le menait, pour déplier les saints martyrs. Et pour ce que il voulait avoir aucune alliance d'eux tout adès avec soi, il commanda que les châsses des martyrs fussent atteintes ; après les fit ouvrir et disjoindre par folle présomption le vessel en quoi le précieux corps saint repose, moins religieusement le regarda que il ne dut. Jaçoit ce que il fit par dévotion, si lui ne suffit pas le regarder tant seulement : ains brisa l'os de l'un des bras et le ravit. Et le martyr montra bien tantôt que il ne lui plaisait pas dont son corps était ainsi traité : car le roi fut tantôt si espoenté et si ébahi que il chaït en frénésie et perdit son sens et sa mémoire en cette heure même ; tantôt fut le moustier rempli de ténèbres et d'obscurité ; une peur si grande prit soudai-

nement à tous ceux qui là étaient que ils se mirent à la fuite. Le roi donna puis aucunes villes au martyr pour l'apaiser : et pour ce que il recouvrât son sens et sa mémoire, l'os que il avait follement deseuré du corps fit vêtir et orner d'or pur et de pierres précieuses, et le fit remettre en la châsse avec le corps. Pour cette raison peut-on prouver que le corps du glorieux martyr git laïens entièrement; quand il ne put oncques souffrir que un petit osselet fût ôté de son bras ni démembré de son corps. Le roi toutefois recouvra son sens en partie, mais non pas entièrement ni en tel point comme il l'eut devant eu; si ne vécut pas puis moult longuement; car il trépassa au chef de deux ans après ce que ce lui fut advenu (656).

Ce roi Clovis eut femme qui fut du lignage de Saisoigne. Bathilde avait nom, sainte dame et religieuse et pleine de la peur de Notre-Seigneur; et si était sage dame et de grande beauté si fut celle que l'on dit sainte Bathilde de Chelles.

§ 5. — TENTATIVE PRÉMATURÉE DE GRIMOALD, FILS DE PÉPIN DE LANDEN, POUR S'EMPARER DE LA COURONNE.

(*Gestes des rois de France*, 43. — *Chron. de S.-Denis*, V, 22.)

Après Pépin fils de Carloman et maire du palais de Sigebert le roi d'Ostrasie, fut en la dignité du palais son fils Grimoald; homme fut plein de mal et de déloyauté, si comme il apparut après. Car quand le roi Sigebert fut mort (656), ce Grimoald prit son fils Dagobert, qui roi devait être, et l'avait reçu en

garde; puis le tondit et l'envoya en Ecosse en exil par Dodon l'évêque de Poitiers, et mit son fils en la possession du royaume. Et quand les Francs Ostrasiens virent la déloyauté que il avait faite, ils en eurent moult grand dédain, le prîrent et le lièrent en fers, et puis l'envoyèrent à Clovis le roi de France, pour ce que il le jugeât et en fit justice selon son fait. Et le roi le mit en prison en la cité de Paris, et lié en buis de fer. Après le fit mourir de griez tourments selon sa desserte ¹, comme celui qui telle déloyauté avait faite à son droit seigneur.

§ 6. — ÉBROÏN MAIRE DU PALAIS.

(*Gestes des rois de France. — Chron. de Saint-Denis*, V, 23.)

Au temps de ce roi Clovis advinrent moult de pestilences au royaume de France. De ce roi Clovis peut-on plus dire de mal que de bien; si comme l'histoire raconte fut-il assez dévot aux églises des saints et des saintes; cependant il eut en lui tant de vices que ils éteignirent les vertus si elles y furent; abandonné fut à toute ordure de péché, à fornication, à luxure, à ivresse. Trois fils eut de la reine sainte Bathilde, Clotaire et Childéric et Théodoric; ensépulturé fut en l'église de Saint-Denis avec son père. La reine sainte Bathilde sa femme fonda en son temps l'abbaye de Saint-Pierre de Corbie et celle de Chelles, en laquelle elle git corporellement. En ce temps mourut Archinoald le maire du palais.

1. Selon ce qu'il avait servi.

Après la mort du roi Clovis, couronnèrent les Francs Clotaire ¹ un sien fils, l'aîné de ses trois fils ; il gouverna le royaume entre lui et sa mère la reine Bathilde. Lors furent les Francs en doute de qui ils feraient maire du palais. En la parfin en élurent un qui avait nom Ebroïn. Ce fut lui qui fit martyriser saint Léger, l'évêque d'Autun.

§ 7. — LES ROIS FAINÉANTS ET LES MAIRES DU PALAIS.

(*Chron. de Saint-Denis*, V, 23.)

Dès lors commença le royaume de France à baisser et à déchoir et les rois à fourligner du sens et de la puissance de leurs ancesseurs. Si était le royaume gouverné par chambellans et par connétables qui étaient appelés maires du palais ; ni les rois n'avaient tant seulement que le nom ni de rien ne servaient fors de boire et de manger. En un chastel ou en un manoir demeuraient toute l'année jusques aux kalendes de mai. Lors issaient hors en un char pour saluer le peuple et pour être salué de lui, dons et présents prenaient et aucuns en rendaient , puis retournaient à l'ostel et étaient ainsi jusques aux autres kalendes de mai ².

1. Clotaire III, mort en 670.

2. Chez les Francs, les rois étaient les propriétaires les plus riches en métairies et en fonds de terres ; ils tiraient leurs revenus presque uniquement de ces domaines, qui fournissaient à la dépense de leur table et à l'entretien de leur maison. Il fallait que ces biens fussent administrés, et par conséquent soumis à la surveillance d'un surintendant ; c'est ce surintendant qu'on appela maire

§ 8. — SAINT LÉGER, ÉVÊQUE D'AUTUN.

(Vie de saint Léger.)

Le glorieux Léger, évêque d'Autun, était issu d'une noble famille (616). Elevé avec soin par son oncle Didon, évêque de la ville de Poitiers, il s'appliqua chez lui à toutes les études auxquelles ont coutume de s'adonner les grands de la terre. Elevé à l'archidiaconat dans la ville de Poitiers, il se montra plein de zèle dans l'exercice de ses fonctions religieuses, habile dans les raisonnements, prudent au conseil et brillant dans les discours. La nécessité

du palais. Chargé du recouvrement comme de l'emploi des revenus royaux, il unissait à ces fonctions celles de conseiller de la couronne et assistait le prince dans ses affaires. La charge considérée en elle-même n'était pas une charge militaire; cependant les circonstances ou leurs aptitudes désignèrent souvent les maires comme chefs des armées. Elevé au-dessus des leudes, soumis au roi seul, le maire du palais servait d'intermédiaire entre eux et le prince; c'est par lui que les ordres émanés du trône étaient transmis aux leudes et que les rapports et les vœux des leudes étaient portés au pied du trône. Il était le tuteur naturel et le régent du royaume à chaque minorité.

Les maires du palais ont été au commencement, pour le compte de la royauté, les surveillants des leudes. Quand la puissance des leudes s'accrut au détriment de celle des rois, comme il était nécessaire que le maire du palais pût s'entendre avec ces puissants personnages et s'appuyer sur eux pour la bonne administration des affaires publiques, les rois durent recevoir de leurs mains le ministre qu'il nommait auparavant. La puissance des maires du palais date de cette époque.

força bientôt de l'ordonner évêque d'Autun. Peu auparavant, une rivalité s'était élevée entre deux hommes au sujet de ce siège ; le sang avait même coulé. Un des deux prétendants fut tué, et l'autre, à cause de ce crime, envoyé en exil. La reine Bathilde, qui gouvernait au nom de son fils Clotaire, inspirée sans doute par le conseil de Dieu, envoya à l'Eglise d'Autun cet homme admirable, pour rétablir l'ordre dans cette Eglise qui, pendant près de deux ans, était restée veuve au milieu des flots du siècle ; à son arrivée, Léger reprima les haines et fit cesser les homicides ; il nourrit les pauvres, fonda un hôpital à la porte de l'église, en orna l'enceinte de vases magnifiques et de meubles resplendissants d'or, et fit décorer le baptistère, dorer les planchers, reconstruire le portique, réparer les murs de la ville, les maisons et tout ce qui tombait en ruines ; assidu enfin à prêcher, il donna au peuple les célestes aliments et le combla d'aumônes.

§ 9. — COMMENCEMENT DE LA RIVALITÉ DE SAINT LÉGER
ET D'ÉBROÏN.

(*Vie de saint Léger.*)

Dans ce temps, Ebroïn, maire du palais, gouvernait sous le roi Clotaire ; la reine Blichilde s'était retirée dans un monastère qu'elle s'était préparé ; des méchants et des impies allèrent trouver Ebroïn et excitèrent dans son âme une grande fureur contre le serviteur de Dieu et forgèrent, à défaut d'accusation véritable, une abominable calomnie, et le représen-

tèrent comme méprisant seul les ordres d'Ebroïn, alors que tout le monde s'y soumettait. Ebroïn conçut donc contre lui une haine particulière.

§ 10. — POLITIQUE D'ÉBROÏN.

(*Vie de saint Ragnebert.*)

Né dans les derniers rangs de la société, Ebroïn s'était donné la mission de tuer, de mettre en fuite ou d'emprisonner tous ceux d'entre les Francs qui, nés d'un sang illustre, parvenaient à faire leur chemin dans le monde. Puis il les remplaçait par des gens qui, enchaînés par la mollesse, ou retenus par leur incapacité, ou empêchés par quelque vice de leur naissance, n'osaient résister à ses ordres impies.

§ 11. — MORT DE CLOTAIRE III (670). — ÉBROÏN AU MONASTÈRE DE LUXEUIL.

(*Vie de saint Léger.*)

Bientôt le roi Clotaire, appelé par le Seigneur, sortit de cette vie. Ebroïn aurait dû convoquer solennellement tous les grands et élever au trône le frère du roi, Théodéric (Thierry III); mais son orgueil l'empêcha d'agir ainsi. Alors une multitude de nobles qui s'empressaient de se rendre auprès de Théodéric, ayant reçu d'Ebroïn l'ordre de rebrousser chemin, se réunirent en conseil, et tous offrirent à Childéric (II), frère cadet de Théodéric, lequel régnait en Ostrasie, le royaume de Neustrie, aussi bien que celui de Bourgogne. Le tyran, alors, voyant que cela

se passait à cause de ses crimes, se réfugia au pied d'un autel dans une église ; son trésor fut à l'instant même envahi, et ce que cet homme injuste avait amassé méchamment fut dissipé sur l'heure. Alors quelques évêques et particulièrement Léger intercédèrent en sa faveur et obtinrent qu'il ne serait pas mis à mort ; il fut envoyé en exil au monastère de Luxeuil pour y laver par la pénitence les crimes qu'il avait commis (671).

§ 12. — DÉPOSITION DE THIERRY III.

(Vie de saint Léger.)

Childéric fit venir son frère en sa présence pour s'entretenir avec lui ; mais quelques-uns des principaux de son royaume, croyant faire une chose agréable à Childéric, osèrent couper les cheveux de leur maître et le présentèrent en cet état à son frère. Childéric l'interrogea et lui demanda comment il désirait qu'on le traitât. Théodéric répondit qu'il avait été injustement chassé de son royaume, et ne désirait que le Dieu du ciel pour juge. Alors on lui ordonna de se rendre au monastère de Saint-Denis ; il y vécut en secret et y demeura jusqu'à ce que ses cheveux eussent repoussé.

§ 13. — SAINT LÉGER PERD LES BONNES GRACES DE CHILDÉRIC II.

(Vie de saint Léger.)

Cependant tous demandèrent au roi Childéric de publier pour les trois royaumes qu'il possédait des

décrets d'après lesquels chacun serait jugé suivant la loi et la coutume particulière du pays dont il venait ¹ ; nul gouverneur de province ne pourrait entrer dans la province voisine, personne enfin ne s'attribuerait un pouvoir aussi despotique qu'Ebroïn. Le roi consentit volontiers à tout ce qu'on réclamait de lui ; mais, comme il était jeune et mal conseillé, il rapporta bientôt les mesures qu'il avait prises, sur l'avis des gens sages. Il gardait cependant toujours auprès de lui l'évêque Léger, parce qu'il savait combien il brillait entre tous par les lumières de sa sagesse. Mais il arriva que la haine des méchants prit vigueur contre lui et qu'ils cherchèrent à le perdre dans l'esprit du roi. Léger, plein de cette fermeté sacerdotale qui ne sait pas craindre les menaces d'un roi, ne se fit pas faute de reprendre Childéric et de lui demander pourquoi il changeait si subitement les coutumes de sa patrie. Il lui reprocha son mariage avec la fille de son oncle ², et bien d'autres choses illicites, et le menaça, s'il ne s'amendait point, de la vengeance divine. Childéric ne l'écouta pas long-

1. C'est ce qu'on appelle le système des lois personnelles ; dans les pays conquis par les barbares, il n'y eut point de lois générales communes à tous les habitants du territoire. Chacun fut jugé suivant les lois de sa nation. Les rois tendirent cependant à généraliser l'application des lois romaines, plus favorables à leur pouvoir. De là de fréquentes réclamations, comme on le voit ici.

2. Blichilde, fille de Sigebert II, roi d'Ostrasie, qui était en effet frère de Clovis II et par conséquent oncle de Childéric.

temps volontiers et chercha bientôt l'occasion de le faire mourir.

§ 14. — SAINT LÉGER ENFERMÉ A LUXEUIL.

(Vie de saint Léger.)

C'était alors l'époque du saint jour de Pâques. Léger avait souvent prié Childéric de venir dans l'église de sa ville pour la solennité de Pâques (673). Les ennemis saisirent cette occasion pour faire produire son effet à la haine qu'ils avaient précédemment insinuée dans le cœur du roi. Ils réussirent à attirer dans leur parti le maire du palais Wulfoald et accusèrent l'évêque de vouloir renverser la domination royale et usurper la souveraine puissance. La nuit donc où l'on célébrait à Autun les vigiles du saint jour de Pâques, le roi, feignant de craindre un danger, ne voulut point aller à l'église cathédrale ; mais, déjà plein de mauvais desseins contre le serviteur de Dieu, il se rendit avec une petite suite auprès d'un religieux du monastère de Saint-Symphorien, nommé Marcolin, reclus de corps mais non de cœur, et que le roi regardait comme un prophète de Dieu, parce que Marcolin flattait sa volonté, en secondant les accusations portées contre le saint évêque. Là, Childéric reçut tout à coup la communion. Cela fait, et déjà honteusement pris de vin, tandis que le peuple à jeun attendait les saintes solennités dans la cathédrale, il entra dans l'église, appelant Léger par son nom, croyant l'épouvanter par le retentissement de son épée et ses menaces de mort. Vociférant ainsi,

le roi apprit que l'évêque était dans le baptistère; il y pénétra; mais l'éclat des lumières, l'odeur du chrême, les apprêts faits pour la sanctification des baptisés¹, le rendirent tout interdit. « Me voici, » lui dit l'évêque, pour répondre à son appel. Mais le roi, sans le reconnaître, passa outre et alla s'asseoir dans la maison épiscopale, qui lui avait été préparée. Lorsque les autres évêques, qui avaient célébré les vigiles avec l'homme de Dieu, furent retournés dans leur logis, Léger, ayant achevé l'office, alla au roi avec intrépidité et, sans craindre sa colère, lui demanda doucement pourquoi il n'était pas venu avant les vigiles et quelle cause le faisait persister à être tellement irrité pendant les solennités de cette sainte nuit. Childéric, troublé, ne sut répondre autre chose, si ce n'est qu'il avait des raisons de tenir l'évêque pour suspect. L'homme de Dieu vit bien que, poussé par ses satellites, le roi avait résolu de le faire mourir. Quoiqu'il ne tremblât point pour sa propre vie et voulût assurer le salut de ceux qui habitaient sous son toit, il aima mieux fuir et se cacher que de fournir l'occasion d'ensanglanter par son martyre les solennités de la résurrection du Seigneur. Cependant ayant été reconnu et détenu par quelqu'un qui espérait obtenir du roi de grandes faveurs, il fut, par le conseil des grands et des évêques, conduit et enfermé au monastère de Luxeuil.

1. Chez les peuples latins, le baptême ne s'administrait qu'aux vigiles de Pâques et de la Pentecôte.

§ 15. — MORT DE CHILDÉRIC (673).

(*Contin. de Frédégaire. — Chron. de Saint-Denis, V, 23.*)

Le roi Childéric était moult léger de courage ; ses faits faisait follement et sans conseil. Pour ce le commencèrent les Francs à haïr trop durement ; si n'était pas de merveille, car il leur faisait trop de griefs sans raison. Une fois en fit-il prendre un des plus grands et des plus nobles, qui Bodiles ¹ avait nom ; étreindre et lier le fit à une estache et le fit battre moult cruellement sans loi et sans jugement. Quand les autres virent que il faisait telles cruautés sans raison, si en eurent trop grande ire et trop grand dédain ; ensemble firent conspiration et s'assemblèrent contre lui. De cette conspiration furent les principaux Ingobert et Amaubert et plusieurs autres des plus nobles du royaume. Ce Bodiles, que il avait fait lier et battre à l'estache, l'épia un jour que il chassait en bois entre lui et autres compagnons. Seul le trouvèrent, et lui coururent sus et l'occirent et sa femme Blichilde aussi, qui était grosse d'enfant. Vulfoald le maire du palais échappa avec quelque peine et s'enfuit en Ostrasie.

§ 16. — TROUBLES A LA MORT DE CHILDÉRIC.

(*Vie de saint Léger.*)

Dans ce temps, Ebroïn résidait en exil au monastère de Luxeuil, tonsuré et portant l'habit de moine,

1. Ou Bodilon.

et feignait de s'entendre avec Léger, disant que l'évêque et lui devaient bien vivre ensemble, puisque tous deux, quoique par des motifs bien divers, subissaient la même sentence d'exil. Lorsque arriva tout à coup la nouvelle de la mort de Childéric, les hommes qui, par son ordre, avaient été condamnés à l'exil, revinrent sans crainte, de même qu'après l'hiver et au retour du printemps les serpents venimeux quittent leurs cavernes. Leur fureur désordonnée produisit un tel trouble dans la patrie qu'on crut à la venue prochaine de l'Antechrist. Comme il n'y avait point de roi établi au faite du pouvoir, chacun croyait légitime tout ce qui était sa volonté. On connut bientôt que la colère de Dieu était venue, car alors se montra dans le ciel l'étoile que les astrologues appellent comète, dont l'apparition annonce, assure-t-on, le fléau de la famine, le changement des rois, le bouleversement des nations, le règne de l'épée.

§ 17. — THIERRY III RÉTABLI. — SAINT LÉGER ET ÉBROÏN
SORTENT DE LUXEUIL (673).

(*Chron. de Saint-Denis*, V, 23.)

Lors firent les Francs maire du palais Leudesie, le fils d'Erchinoald, par le conseil de saint Léger l'évêque d'Autun¹ et de son frère Garin; ils rapelèrent à

1. L'évêque était sorti de Luxeuil. « La grâce d'en haut, dit son biographe, accorda à son serviteur une si imposante autorité, qu'autour de lui les ducs, leurs femmes, tous leurs compagnons, leurs familles et même tout le peuple se précipitaient, offrant de se dévouer à lui. »

roi Théoderic (Thierry III) qu'ils en avaient chassé. Ebroïn, qui avait été tondu en une abbaye de Bourgogne, s'en issit quand il eut tant attendu que ses cheveux fussent recrus.

§ 18. — ÉBROÏN SE DÉCLARE CONTRE SAINT LÉGER
ET THÉODERIC.

(Vie de saint Léger.)

Comme autour d'Ebroïn s'était formé tout à coup un nombreux cortège d'amis et de serviteurs, les exilés dont nous avons parlé vinrent les trouver pleins d'empressement et d'obséquiosité et le mirent à leur tête. Ebroïn releva donc sa tête venimeuse et comme une vipère qui retrouve ses poisons, il feint d'abord le dévouement au roi Théoderic, et se met en marche pour aller le retrouver au plus tôt avec ses compagnons. L'homme de Dieu et les siens suivait également en hâte la même route, et ils n'étaient pas à une journée de distance l'un de l'autre. Au moment où ils allaient arriver à Autun, Ebroïn, cédant aux instigations de son entourage, voulut s'emparer de Léger, oublieux des serments d'amitié qu'il lui avait faits si récemment. Il en fut empêché par l'influence de Genet, évêque de la métropole de Lyon, ou par la crainte que lui inspira la forte troupe qui accompagnait son adversaire. Il feignit de nouveau l'amitié avec lui, et les deux troupes, se mêlant, entrèrent ensemble dans la ville. La cité se remplit de joie, et l'église renaît à la vue de son pasteur; on décore les places; les diacres

allument les cierges, et les clercs chantent des antien-
nes. Toute la ville enfin se réjouit du retour de son
pasteur après la tempête de la persécution. Le lende-
main, tous se remirent en marche pour arriver en-
semble auprès du roi des Francs Théodéric. Mais, au
milieu même du chemin, le tyran Ebroïn quitta cette
compagnie et retourna jusque chez lui, où, renonçant
à l'état de clerc et rejetant le froc, il retourna à sa
femme comme le chien à son vomissement. Puis, après
avoir abandonné Dieu et la foi, il renonça aussi à son
maître terrestre et se déclara ouvertement l'adver-
saire de Théodéric.

§ 19. — ÉBROÏN POURSUIT ET BAT LE ROI THIERRY III.

(*Contin. de Frédégaire. — Chron. de Saint-Denis, V, 23.*)

Tant fit Ebroïn que il assembla grand gent tant de
ses compagnons que d'autres; et retourna en France
à grand ost et à grande efforcement; à Saint-Ouen
l'archevêque de Rouen envoya, et lui demanda ce
qu'il devait faire; saint Ouen lui remanda en un écrit
ces paroles tant seulement: « De Frédégonde te sou-
viens; » et celui-ci, qui était malicieux et subtil, en-
tendit bien le conseil que il lui donna. Par nuit se
leva et émut son ost, et vint à une eau qui avait nom
Ysare; ceux qui ce pas gardaient, occit, outre-passa
le fleuve jusques à Sainte-Maxence; là remit à l'épée
quandques il y trouva de ceux qui le passage lui dé-

niaient. Le roi Théoderic qui là était en ce point, et Leudesie le maire du palais et plusieurs autres, s'enfuirent et échappèrent en telle manière. Et Ebroïn les chassa jusques en un lieu qui lors était nommé Bacivile¹ ; là prit les trésors du roi qui là étaient, outrepassa jusques à une ville qui a nom Crécy ; là s'accorda au roi Théoderic. A Leudesie, le maire du palais, manda que il vint à lui parler et l'assura par sa foi que il n'aurait par lui garde. A lui vint, qui sa foi lui mentit ; car il l'occit tantôt comme il fut à lui venu. En telle manière se remit Ebroïn en la seigneurie du palais dont il avait devant été ôté.

Lors assembla le roi Théoderic un concile d'évêques par le conseil d'Ebroïn et par sa sentence en ôta aucuns de leurs évêchés et les autres damna par exil sans nul rappel.

§ 20. — CONSEILS DONNÉS A ÉBROÏN POUR SE VENGER
DE SAINT LÉGER.

(Vie de saint Léger.)

Ebroïn et ceux de son parti prirent un certain enfant (Clovis III) qu'ils prétendirent fils de Clotaire III et le proclamèrent roi d'Ostrasie. Ils rassemblèrent ainsi autour d'eux, et pour faire la guerre, beaucoup de gens à qui cela paraissait très vraisemblable, et, quand par ces iniquités ils eurent soumis le pays, ils donnèrent des ordres aux juges, au nom du faux roi qu'ils avaient élevé. Quiconque ne voulait pas entrer

1. Villa mérovingienne de Baisieux (Somme).

dans leur parti perdait les droits de son rang ou, s'il ne se dérobaient par la fuite, périssait par le glaive. Mais ce que les méchants se proposaient surtout, c'était de perdre l'homme qui, disaient-ils, avait conseillé le roi Childéric. Ebroïn, écoutant les conseils des plus pervers de ses partisans, chercha de quelle façon il pourrait détruire l'évêque. Deux de ses conseillers, Didon et Waïmer, se mettant à la tête de cet odieux projet, se firent fort de l'enlever de sa ville et d'exercer sur lui une telle vengeance que la haine d'Ebroïn pourrait s'en trouver rassasiée. — Ebroïn se réjouit de leur réponse et leur donna un corps de troupes nombreux. Ils se dirigèrent en toute hâte vers la cité d'Autun.

§ 24. — SAINT LÉGER DISTRIBUE SES BIENS AUX PAUVRES.

(Vie de saint Léger.)

Léger, l'homme de Dieu, résidait alors dans la cité, occupé à réparer les maux de son peuple. Lorsqu'il sut qu'une armée dirigée contre lui s'approchait, il refusa cette fois de s'enfuir, et il attendit sans trembler le jugement de Dieu. Les amis, les clercs et les fidèles le pressaient de s'en aller et d'emporter les trésors qu'il avait amassés, afin que cette nouvelle fit renoncer les ennemis à rendre la ville et à le persécuter lui-même. Mais il s'y refusa absolument. Il les conduisit à l'assaut à l'endroit où étaient ces trésors, et leur désignant tout ce qui était entassé là : « Mes frères, dit-il, tout ce que vous voyez, je l'ai amassé pour l'ornement et la gloire de l'Église, tant que Dieu

a permis que j'eusse les bonnes grâces des hommes du siècle ; maintenant qu'ils sont irrités contre moi et que Dieu veut sans doute m'appeler aux faveurs du ciel, pourquoi emporterais-je avec moi tous ces biens qui ne m'y suivront pas ? » Aussitôt il ordonna à ses serviteurs de jeter dehors les plats d'argent et les vases précieux, et fit venir des argentiers avec leurs marteaux et leur ordonna de briser tout en petits morceaux. Le tout fut distribué aux pauvres. Il attribua au service de l'église tout ce qui pouvait lui être utile et soulagea avec une partie de ce trésor l'indigence de plusieurs monastères, tant d'hommes que de filles, situés dans la ville ou sur son territoire.

§ 22. — SIÈGE D'AUTUN. — SAINT LÉGER SE REND AUX ENNEMIS.

(Vie de saint Léger.)

Saint Léger anima ensuite le peuple à la défense, prescrivit un jeûne de trois jours et fit le tour des murs avec le signe de la croix et les reliques des saints ; il se prosternait à terre en arrivant à chaque porte et priait avec larmes le Seigneur que, s'il l'appelait à la grâce du martyre, il ne permit pas que le peuple qui lui était confié tombât en captivité. Il en arriva comme il avait désiré. Le peuple des campagnes environnantes, par crainte des ennemis, se retira dans la ville, et on ferma les portes avec de fortes serrures. Partout on établit des gardes. Peu de temps après, la ville fut cernée, et le jour même les deux armées combattirent vaillamment jusqu'au soir ; mais, lorsque la ville fut complètement bloquée

et pressée par les ennemis qui rôdaient jour et nuit tout autour en hurlant comme des chiens, l'homme de Dieu vit que le péril était pressant, et il arrêta le combat. On fit descendre par le rempart l'abbé Méroald; arrivé auprès de Diddon, il le pria de cesser l'attaque et de recevoir telle rançon qu'il voudrait. Diddon lui répondit avec menaces qu'il ne quitterait pas le siège de la ville jusqu'à ce qu'il se fût saisi de l'évêque et eût assouvi sa fureur dans son sang, à moins qu'il ne jurât fidélité à ce Clovis qu'ils avaient fait faussement roi. L'homme de Dieu ayant appris ces paroles, répondit : « Je suis résolu à offrir mon corps au glaive plutôt que souiller mon âme par une honteuse infidélité. » Il dit alors adieu à tous ses frères, communia avec le pain et le vin et marcha intrépidement vers les portes. Il les fit ouvrir et se présenta tout à coup à ses ennemis pleins de joie. Ils reçurent leur proie comme le loup s'empare d'une innocente brebis. Ses adversaires lui arrachèrent les yeux de la tête; il ne poussa pas un gémissement, et, louant Dieu, il continua toujours de chanter les psaumes.

§ 23. — ÉBROÏN RETOURNE AU PARTI DE THIERRY III (674).

(*Vie de saint Léger.*)

Cependant le méchant Ebroïn ne tarda pas à abandonner le parti de son faux roi, afin de rentrer au palais de Théoderic. Il y fut reçu par une certaine faction et fut de nouveau créé maire du palais. Les uns avec joie, les autres par crainte, l'élevèrent ainsi au

faute de la puissance. Il commença alors à poursuivre obstinément les grands; ceux qu'il pouvait prendre, tantôt il les faisait périr par l'épée, tantôt il leur enlevait leurs biens et les exilait. Il détruisit beaucoup de monastères de femmes nobles et hantait les principales d'entre elles,

§ 24. — MORT DE SAINT LÉGER.

(*Chron. de Saint-Denis*, V, 24.)

Anségise fut occis en ce point par un homme qui avait nom Gondomes. Cet Anségise était fils de saint Arnoul et fut le père de Pépin, le père de Charles-Martel. Ebroïn prit saint Léger et son frère Garin, et les fit tourmenter cruellement. A la parfin fut ce Garin lapidé et craventé de pierres, et saint Léger fut jeté en prison et affamé par long jeûne. Après, lui fit Ebroïn la langue et les lèvres trancher; mais notre Sire le rétablit puis et lui rendit la langue et la parole; et en dernier lui fit le chef couper pour le martyre consommer. Tant le voulut puis notre Sire honorer que il montra les mérites et l'innocence de lui par les miracles que il fit à sa sépulture.

§ 25. — DÉFAITE DE PÉPIN ET MARTIN D'HERSTALL A LEUCOFEO (680).

(2^e *Contin. de Frédégaire*, — *Chron. de Saint-Denis*, V, 24.)

En ce temps gouvernaient le royaume d'Ostrasie deux ducs Martin et Pépin le second, qui était fils

d'Anségise le fils de saint Arnoul; appelé fut Pépin d'Herstall ¹ et fut père de Charles Martel; si comme l'histoire le contera ci-après. Haine conquirent contre Ebroïn et contre le roi Théodéric; l'ost des Ostrasiens émut contre eux, et le roi et Ebroïn revinrent d'autre part à bataille en un lieu qui est nommé Luchéphale ²; estour y eut fier et merveilleux, du peuple y chaït sans nombre et d'ane part et d'autre. Mais à la parfin furent les Ostrasiens desconfits et s'enfuirent du champ. Ebroïn les enchaûça et fit d'eux en cet en-

1. « En novembre 798, Charlemagne fit bâtir par son armée un camp sur les bords du Weser, et il voulut que ce lieu fût appelé *Herstall*, c'est-à-dire *station* ou *campement de l'armée*. Déjà un siècle auparavant, à l'époque du second Pépin, un château fortifié, bâti sur la cime d'un rocher, au bord de la Meuse et à quelques milles seulement de la ville de Liège, du côté du nord, devint probablement le rendez-vous assigné de préférence aux guerriers de l'Ostrasie. La villa témoin de ces solennités guerrières aurait reçu le nom de Herstall. Parmi toutes les villas qui formaient le domaine du second Pépin, celle d'Herstall prend alors le premier rang. »

2. « Le théâtre de la victoire d'Ebroïn sur Martin et Pépin d'Herstall est appelé par le deuxième continuateur de Frédégaire *Locofao*; on suppose que c'était ou *Loixi*, dans le comté de Laon, ou *Lifou le Grand*, dans le territoire de Toul, non loin des rives de la Moselle. L'opinion suivant laquelle l'ancien Locofao serait le Lifou le Grand de nos jours a certainement pour elle toutes les chances de vérité. C'était à cette limite, qui bornait l'Ostrasie du côté du sud, que venaient presque toujours s'entrechoquer les peuples rivaux qui se partageaient la Gaule. Cependant il est bon de remarquer que c'est dans les murs de Laon que va se réfugier Martin. » (V. Huguenin, *Hist. du roy. d'Austrasie*).

chaulz grande occision et détruisit grande partie de cette région. Martin, qui échappa à quelque peine, se mit en la cité de Laon ; et Pépin s'enfuit en Ostrasie. Ebroïn retourna en France après cette victoire, puis manda à Martin, qui encore était à Laon, que il vint sûrement parler au roi Théoderic. Le messenger qui là fut envoyé lui fit serment sur châsses toutes vides pour le décevoir. Celui-ci, qui cuida que il lui tint vérité, vint au roi. Occis fut tout maintenant, lui et son compaignon que il avait avec lui amené.

§ 26. — MORT D'ÉBROÏN (681)¹.

(2^e Contin. de Frédégaire. — Chron. de Saint-Denis, V, 24)

Ebroïn, qui de rien ne se fût châtié pour nul grief que on lui eût devant fait, recommença à grever les Francs plus cruellement qu'il n'avait oncques devant fait ; mais notre Sire lui rendit les mérites de ses faits en peu de temps après en vengeance du saint monseigneur saint Léger et de son frère, que il avait

1. Ébroïn est le plus redoutable adversaire que l'aristocratie ait eu à combattre depuis la mort de Brunehaut. Il entreprit de délivrer la royauté, dont il était le tuteur, de l'oppression des intérêts des leudes ligüés contre elle, sauf à retenir pour lui-même, au détriment du prince qu'il servait, tout ce qu'il pourrait arracher à leurs communs ennemis. C'est là ce qui ressort évidemment de sa conduite. Ce qui a fait la force d'Ebroïn, c'est qu'il s'est appuyé sur une classe que le développement de l'aristocratie tendait à ravalier de plus en plus, la classe des simples hommes libres, obligés de se *recommander* à de plus puissants qu'eux, c'est-à-dire de perdre la pos-

martyrisé, par un Franc qui avait nom Hermanfrois qui l'épia une nuit ; sur lui vint soudainement entre lui et ses aides et l'occit. Après ce fait s'enfuit en Ostrasie à Pépin d'Herstall.

session de leurs terres. — Dans le pays romain, où l'on jouissait, dans les derniers temps de l'empire, d'une certaine égalité dans la servitude, l'aristocratie n'avait pas pu s'établir si fortement que dans l'Ostrasie ; il fut donc bien plus facile de l'abattre que de l'autre côté des Ardennes, et c'est ce à quoi tentèrent les efforts d'Ebroïn. De là vient que cette lutte de la Neustrie et de l'Ostrasie n'est pas autre chose au fond que la lutte de la royauté appuyée par les simples hommes libres contre l'aristocratie fortement et militairement constituée en Ostrasie, d'après le souvenir des coutumes germanes. — V. Lehuerou, *Institutions carolingiennes*.

IV

LA MAIRIE DU PALAIS D'OSTRASIE, CHARLES MARTEL. (681-741).

La mort d'Ebroïn ferme une période remarquable dans l'histoire de la royauté mérovingienne, période durant laquelle la dynastie essaya de se relever du fatal traité de 615 et y réussit momentanément. Après Ebroïn, l'aristocratie ostrasienne, représentée par la maison des Pépins, reconquiert tout son ascendant. C'est à elle qu'appartient l'avenir.

§ 1. — WARATTON MAIRE DU PALAIS EN NEUSTRIE. USURPATION DE SON FILS GISLEMAR.

(2^e Contin. de Frédégaire. — Chron. de Saint-Denis, V, 24.)

Lors élurent les Francs un autre à la seigneurie du palais; qui avait nom Garaton ¹. Ce Garaton fit paix avec le duc Pépin d'Ostrasie, et reçut de lui otages en confirmation de la paix. Ce Garaton avait un fils qui avait nom Gillemer ²; fier et courageux était, mais

1. Ou Waratton.

2. Ou Gislemar.

trop était cruel et de pesmes mœurs ; à son père pourchassa mal, et fit tant que il lui sousplanta la dignité du palais. De ce le reprit saint Ouen l'archevêque de Rouen et lui défendit que il fit telle cruauté ni telle félonie vers son père. Mais oncques rien n'en voulut laisser pour¹ le chastoïement du saint homme. Maintes discordes et maintes batailles fit contre Pépin le duc d'Ostrasie, avec qui Garaton son père avait formé alliance. Mais en prit notre Sire telle vengeance que il lui ôta l'âme de son corps soudainement, selon la parole de saint Ouen. Quand il fut mort, Garaton son père entra en l'honneur et en la dignité du palais, si comme il était devant élu. Une femme avait qui moult sage était, et extraite de haut lignage ; Ensefede avait nom ; mort fut quand il eut le palais gouverné une pièce de temps.

§ 2. — BERTHAIRE, GENDRE DE WARATTON, MAIRE DU PALAIS.
BATAILLE DE TESTRY (687).

(2^e Contin. de Frédégaire. — Chron. de Saint-Denis, V, 24.)

Les Francs, qui avaient diverses intentions, ne savaient qui ils pouvaient élire après lui ; si foloièrent à la parfin ; car ils élurent homme nullement profitable au royaume, qui Berthaire avait nom : petit était de stature ; il n'était de nul sens ni de nul conseil.

En ce point que les Francs étaient ainsi discordables et contraires à eux-mêmes, Pépin duc d'Ostrasie émut son ost contre le roi Théoderic et Berthaire le

1. Malgré.

maire du palais, et ceux-ci revinrent d'autre part ; en un lieu qui est appelé Textrices (Testry)¹, assemblèrent, forment et longuement se combattirent d'ambe part ; mais à la parfin furent Berthaire et le roi déconfits, et s'enfuirent du champ, et Pépin et les siens

1. « *Testry*, entre Vermand et Péronne, ou *Textricum*, nom qui semble indiquer que ce lieu était déjà depuis longtemps habité par de paisibles tisseurs de toiles, est le lieu de la bataille qui eut lieu entre Pépin d'Herstall d'un côté, Thierry III et Berthaire de l'autre. La petite rivière de Daumignon séparait les deux camps. Pépin remarqua à l'orient du camp ennemi une colline qui offrait un poste favorable pour une attaque. La difficulté était de s'en rendre maître ; Pépin résolut de tenter le mouvement à la faveur de la nuit. Avant le lever du jour, à la tête de son armée, il franchit la rivière dans le plus profond silence. Arrivé sur la colline, il distribue ses diverses colonnes sous le commandement de leurs chefs respectifs, en recommandant une immobilité absolue jusqu'à l'apparition du jour. Les Ostrasiens avaient le dos tourné aux rayons du soleil, qui devaient au contraire frapper en face les yeux des Neustriens. Pépin ayant tenté un accommodement avant la bataille, une orgueilleuse confiance régnait dans le camp opposé.

Aux premières lueurs du soleil levant, les sentinelles neustriennes, n'apercevant plus les pavillons ennemis, envoyèrent prévenir le roi que les Ostrasiens avaient abandonné leur camp et brûlé leurs tentes. Aussitôt Berthaire fait sonner de la trompette et ordonne de poursuivre les Ostrasiens. En ce moment, Pépin s'élance de sa colline et attaque de flanc les Neustriens, qui dirigent leur marche vers un autre point. Cependant le choc est violent, et les Neustriens, quoique forcés de déranger leur ordre de bataille, soutinrent avec ardeur l'effort du vaillant duc d'Ostrasie. Mais la victoire se déclara contre eux. » (Huguenin, *Hist. du royaume d'Ostrasie*, p. 479.)

eurent victoire. Peu de temps passa après que Berthaire fut occis d'aucuns traîtres de sa mesnie même par le conseil d'Enseffede, femme de Garaton, son devancier.

§ 3. — PÉPIN D'HERSTALL, MAÎTRE DES DEUX ROYAUMES
DE NEUSTRIE ET D'OSTRASIE.

(Ibidem.)

A la parfin firent paix et concorde ensemble le roi Théoderic et le duc Pépin et fut élu à la dignité du palais. Quand il eut les trésors reçus et la cure du royaume, il repaira en Ostrasie et laissa pour lui un prince qui avait nom Nordebert ¹. Le prince Pépin avait femme noble de lignage et pleine de très grand sens, Plectrude était appelée, deux fils avaient d'elle; Drogues (Drogon) avait nom l'ainé, et le puîné Grimoarz (Grimoald); à Drogues l'ainé avait-on donné la contrée de Champagne. En cette manière comme vous avez ouï fut Pépin sire de toute Ostrasie et de toute France qui par autre nom est aucunes fois nommée Neustrie; elle dure d'un sens de la grande mer de la petite Bretagne jusques au fleuve de Meuse, et d'autre part du Rhin jusques à la Loire. Moult amenda ² le pays de sa seigneurie; car il mit les choses en meilleur état que elles n'étaient devant. Saint Lambert, que le roi Théoderic avait envoyé en exil par la sentence d'Ebroïn, rappela et le remit arrières

1. Ou Norbert.

2. Améliora.

en son siège en la cité d'Utrecht; il fut maire du palais d'Ostrasie vingt-sept ans et demi au temps de divers rois,

§ 4. — MORTS SUCCESSIVES DANS LA FAMILLE MÉROVINGIENNE
ET DANS CELLE DE PÉPIN D'HERSTALL.

(*Ibidem.*)

Adonc mourut le roi Théoderic fils du roi Clovis, qui était fils du roi Dagobert (694), au dixième an de son règne. Deux fils laissa de la reine Clotilde : Clodovées eut nom l'aîné et l'autre Childebert. Ce Clodovées (Clovis III) l'aîné des fils fut couronné après lui; trois ans régna et puis mourut (693). Après lui régna son frère Childebert (III); noble homme fut et droiturier; mais tout adès fut Pépin maire du palais. En ce temps vainquit en bataille Radbod le duc de Frise et envoya Guillebrode ¹ en cette terre pour prêcher la foi de Jésus-Christ. Mort fut ici Norbert que Pépin le Bref avait mis pour lui au palais du roi Childebert; son fils Grimoart mit après en l'office. En ce temps mourut Begga la mère de Pépin; fille fut du premier Pépin et femme d'Ansegise le fils de saint Arnoul. Ce Drogues, qui était fils du prince Pépin et comte de Champagne, mourut en ce temps.



Fig. 9. — Clovis III, fils de Thierry III.

1. Willibrod, moine anglo-saxon, apôtre des Frisons.

§ 5. — MEURTRE DE SAINT LAMBERT, ÉVÊQUE D'UTRECHT. —
L'ABBAYE DU MONT-SAINT-MICHEL.

(*Ibidem.*)

Saint Lambert reprit le prince Pépin de ce que il maintenait Alpaïde, une dame qui pas n'était son épouse, par-dessus Plectrude, sa propre femme. Le frère de cette Alpaïde qui avait nom Dodon occit saint Lambert seulement pour ce que il avait repris Pépin de son péché. Porté fut le corps en la cité d'Utrecht. Mais comment il fut pris et rapporté en la cité de Liège, se tait l'histoire : après lui fut évêque Hubert.

En ce temps que le roi Chilbert régnait, fonda l'évêque Aubert d'Avranches l'église Saint-Michel, que l'on dit au péril de mer ¹.

1. Le rocher que l'on appelle aujourd'hui mont Saint-Michel fut toujours considéré comme un lieu sacré. Les anciens druides y célébraient leurs mystères ; plus tard, les Romains changèrent son nom de *Mont-Tombe* en celui de *Mons-Jovis*, en l'honneur de Jupiter, à qui ils le consacrèrent. Lors du triomphe du christianisme, des moines y remplacèrent les prêtres des anciens dieux. Au ^{vi} siècle, saint Pair y fonda un monastère. Enfin, au commencement du ^{viii} siècle, saint Aubert, évêque d'Avranches, aimait à se retirer sur le Mont-Tombe. D'après la tradition légendaire, saint Michel, pendant un des séjours qu'il y faisait, lui apparut et lui ordonna d'élever un sanctuaire en son honneur sur la célèbre montagne, en lui laissant comme signe de sa puissance, sur la tête, la marque d'une empreinte profonde. C'est là l'origine de cet entassement merveilleux de constructions de tous les âges sur un rocher que la mer cerne deux fois par jour, et qui est un des sites les plus visités de la Bretagne.

En ce même temps Vulfoald le maire du palais du roi Childéric fonda l'abbaye de Saint-Michel, sur le fleuve de Meuse, en l'évêché de Verdun.

§ 6. — NAISSANCE DE CHARLES MARTEL.

(*Ibidem.*)

Le prince Pépin se combattit encontre mainte étrange nation, contre ceux de Souabe et de Frise, et eut victoire partout ¹. Pépin eut un fils de cette Alpaïde que il maintenait par-dessus Plectrude son épouse. Charles eut nom ; homme fut noble aux armes et de fière puissance, et profitable au royaume par sa fierté ; fut puis appelé Charles Martel, comme l'histoire le contera ci-après en ses faits.

§ 7. — MORT DE CHILDEBERT III, DE GRIMOALD,
FILS DE PÉPIN D'HERSTAILL.

(*Ibidem.*)

En ce temps mourut le glorieux roi Childebert, homme juste et de pure mémoire : de ses faits ne savons rien, pour ce que l'histoire n'en parle pas.

1. Le continuateur de Frédégaire en dit plus. « Pépin, rapporte-t-il, fit la guerre à Radbod, duc de la nation des Frisons, et ils en vinrent aux mains à Darmstadt. Pépin fut vainqueur, et, ayant mis en fuite le duc Radbod avec les Frisons échappés au combat, il s'en retourna chargé de butin et de dépouilles. Ensuite Drogon, fils de Pépin, fut attaqué d'une violente fièvre dont il mourut ; il fut enseveli à Metz, dans la basilique du saint confesseur Arnoul. »

Mort fut en l'an de l'Incarnation 711, ensépulturé fut en l'abbaye de Caucy¹ en l'église Saint-Etienne. Son fils Dagobert fut couronné après lui. Celui-ci fut appelé le second Dagobert, à cause du premier, qui fonda l'abbaye de Saint-Denis.

Grimoald, fils du prince Pépin qui maire était du palais, avait femme, qui avait nom Teudesinde; fille était d'un prince païen Radbod le duc de Frise. Ce Grimoald était bien morigéné et avait en lui de belles grâces : car il était doux et débonnaire, sage et atempré, loyal et droiturier. Un jour mut pour aller en Ostrasie visiter son père Pépin, qui malade était en la cité de Liège; entra pour aourer en l'église



Fig. 10. — Childobert III le Juste.

Saint-Lambert : en ce point que il était devant l'autel en oraisons, Rangaires, un sergent de Radbod le duc de Frise, dont il avait épousé la fille, l'occit. Un fils avait d'une autre femme qui avait nom Theodwald, qui, après lui, fut en la seigneurie du palais par le commandement du prince Pépin son aïeul.

1. Choisy-au-Bac, au confluent de l'Aisne et de l'Oise (Seine-et-Oise).

§ 8. — MORT DE PÉPIN D'HERSTALL. — TROUBLES QUI SUIVENT.
(2^e Contin. de Frédégaire. — Chron. de Saint-Denis, V, 25.)

En ce temps mourut le prince Pépin, en l'an de l'Incarnation 714 (10 décembre); la seigneurie du palais tint dix-sept ans et demi au temps de plusieurs rois. Plectrude sa femme gouvernait le royaume sagement entre lui et le roi Dagobert et Théodoald son neveu ¹, le maire du palais. Elle haïssait trop durement Charles son fillâtre, qui puis fut dit Martel; prendre le fit et mettre en prison en la cité de Cologne. Droit en ce point mut contentions et dissensions trop grandes entre les Francs par Théodoald le maire du palais; car aucuns étaient contre lui et aucuns soutenaient sa partie. A ce monta la besogne que ils firent bataille forte et cruelle; y en eut assez occis d'une part et d'autre ². Théodoald et les siens furent déconfits; mais il se sauva par fuite. En ce point était France troublée et en grande persécution. Quand Théodoald s'en fut fui et sa gente mise en dessous, les Francs élurent Raganfroy et le firent maire du palais. Lors émut les osts de France entre lui et Dagobert le roi; la forêt de la Charbonnière trépassèrent jusques au fleuve de Meuse en dégastant tout le pays par feu et par occision. Avec le prince païen Radbod, le duc de Frise firent alliance. Droit en ce point échappa Charles de la prison de Plectrude sa marâtre par l'aide de Notre-Seigneur.

1. Petit-fils.

2. Cette bataille eut lieu dans la forêt de Guise.

§ 9. — CHARLES MARTEL REMPORTE SUR LES NEUSTRIENS
LES BATAILLES D'AMBLEF ET DE VINCI.

(*Ibidem.*)

En peu de temps après mourut le roi Dagobert, qui régna cinq ans tant seûlement. Lors élurent un clerc les Francs, qui avait nom Daniel; mais aucunes histoires disent que il fut frère au roi Dagobert qui devant avaient régné. Ses cheveux lui laissèrent croître et puis le couronnèrent et lui changèrent son nom et l'appelèrent Chilpéric. Quand Charles fut échappé de prison, il se pourquist et pourchassa de quanques il put avoir pour conquérir la seigneurie du palais, que son père le prince avait tenue et comment il la pourrait tolir à Raganfroy. Mais le roi Chilpéric et Raganfroy ajoutèrent leur ost ensemble et murent à bataille contre lui jusqu'au fleuve de Meuse. Si revint d'autre part en leur aide Radbod le duc de Frise, auquel ils s'étaient alliés : et Charles revint encontre eux hardiment, ses batailles ordonna et se fêrit ès Frisons et encontre ses autres entiemis; là souffrit si fort estour et périlleux, que il perdit trop de ses gens; à la parfin fut-il déconfit et s'en échappa par fuite.

En peu de temps après, le roi Chilpéric et Raganfroy émurent les osts derechef contre lui, en la forêt d'Ardenne entrèrent; outrepassèrent jusques au Rhin et puis jusques à Cologne, en dégastant tout le pays. Mais Plectrude, qui matrone avait été au prince Pépin, les en fit retourner par grand avoir¹, que elle leur donna.

1. Au moyen d'une grande somme d'argent.

En ce point que ils retournaient, Charles leur vint à un pas au devant, qui a nom Amblave ¹; entre eux se fêrit; si leur fit moult grand dommage de leur gent. Après rappela sa force et mit son ost après eux; ils rassemblèrent leur ost d'autre part et vinrent contre lui à bataille; mais, avant qu'ils vinssent à bataille ensemble, Charles les requit de paix et de concorde; à ce ne se voulurent accorder, ains issirent à bataille droit contre lui à un lieu de Cambrésis qui est appelé Vinci, le dimanche avant Pâques (21 mars), et il revint au devant d'autre part et les reçut hardiment. Forte bataille rendirent d'ambedeux parts, déconfits furent à la parfin Raganfroy et le roi Chilpéric et échappèrent par la fuite; et Charles eut victoire et demeura au champ comme noble vainqueur; toute cette région mit à gast et retourna en Ostrasie à grandes dépouilles de ses ennemis, et aucunes chroniques disent que il les chassa jusques à Paris. Avant que il retournât en Ostrasie, à la cité de Cologne, s'en alla et fit que elle fût de sa seigneurie. Encontre Plectrude sa marâtre estriva tant que elle lui rendit les trésors de son père. Il fit un roi sur soi, qui avait nom Clotaire.

§ 10. — NOUVELLE VICTOIRE DE CHARLES MARTEL
A SOISSONS (719).

(*Ibidem.*)

Tandis comme le prince Charles se démenait ainsi au royaume d'Ostrasie, Chilpéric et Raganfroy appe-

¹ Amblef.

lèrent en leur aide Heudes, le duc d'Aquitaine, et firent alliance. L'ost des Gascons assembla et puis murent à grande ost tous ensemble contre le prince Charles ; et celui-ci revint contre eux hardiment et sans nul doute. Ensemble se combattirent fortement ; et longuement, à la parfin (les Aquitains) furent déconfits, et s'enfuit le duc Heudes jusqu'à Paris ¹, Seine trépassa et fuit tout outrejusques à Orléans. Là n'osa demeurer, ains prit le roi Chilpéric et tous ses trésors, et s'enfuit en sa terre tous liez quand il put échapper. Charles le suivit moult longuement, mais il ne le put trouver. Raganfroy le maire du palais chassa jusques en la cité d'Angers ; dedans l'assit, ni oncques ne s'en voulut partir jusques à tant que il l'eut pris et lui et la cité. Pitié et miséricorde l'émut, à ce que il la lui donnât pour habiter. Quand il fut venu de lui au-dessus ², en France retourna et entra en la seigneurie du royaume sans contredit. En cette année mourut le roi Clotaire, que il avait couronné par-dessus lui. En l'an après envoya le prince Charles ses messagers au duc Heudes d'Aquitaine ; tant fit le duc Heudes vers lui, que il eut sa paix et sa concorde, et lui rendit le roi Chilpéric que il en avait mené, et grand planté de ses trésors et de ses joyaux. Le roi ne vécut pas puis moult longuement ; cinq ans et demi régna ; mort fut et ensépulturé en la cité de Noyon. Après lui élurent les Francs un autre, et le prince Charles le confirma, Théodoric avait nom ³ ; droit hoir était ; car il avait

1. La bataille avait eu lieu près de Soissons.

2. Quand il l'eut vaincu.

3. Thierry IV, fils de Dagobert III.

été fils du second Dagobert et nourri en l'abbaye de Chelles ; si régna puis quinze ans. En cette manière fut Charles le noble prince maire du palais de France et prince du royaume d'Ostrasie.

§ 11. — EXPÉDITIONS DE CHARLES MARTEL AU DELA DU RHIN.

(*Ibidem.*)

En ce temps se rébellèrent les Sennes ¹ ; le prince Charles assembla ses osts et entra en leur terre, vertueusement les dompta et déconfit : après retourna en France à grande victoire. Au chef de cet an même assembla ses osts, le Rhin passa, et avirona et cercha toute Allemagne et toute Souabe, et soumit toutes ses terres à sa seigneurie ; puis passa tout outre jusques au fleuve de la Dinoë ² ;



Fig. 11. — Chilpéric II.

ès terres et ès régions qui par delà sont conduisit son ost de France ; une terre qui est par delà le fleuve conquît, qui a nom Bavière. Quand il eut toutes ces terres conquis et les parties devers l'orient cherché et proié, il retourna en France à grande victoire et à grandes dépouilles de diverses richesses.

En ce temps brisa Heudes le duc d'Aquitaine les alliances que il avait avec lui formées. Le roi Charles

1. Saxons.

2. Danube.

qui bien sut ces nouvelles par messenger, émut ses osts, Loire trépassa et chassa le duc bien avant en sa terre ; mais prendre ne le put. Maintes richesses conquist sur son ennemi, puis retourna en France ; mais il n'y fit pas long séjour. Ses osts rassembla derechef ; et mut contre les Saxons, les Allemands, les Bavaois et contre ceux de Souabe, qui tous étaient révoltés contre lui. Lanfroy le duc d'Allemagne soumit et humilia par armes ; toutes ces terres devant dites détruisit et gâta ; puis retourna en France noble et vainqueur partout à grandes victoires et à grandes dépouilles de ses ennemis.

§ 12. — CHARLES MARTEL DÉPOUILLE LES ÉGLISES.

Pour suffire à toutes ces expéditions, Charles avait dû s'attacher tous les hommes hardis ou aventureux, Ostrasiens ou Francs ; il ne craignit pas de les récompenser avec les biens des évêques et des églises.

« En ces temps malheureux, dit l'*Histoire des évêques de Troyes*, les biens des églises furent ravis. Les choses qui appartenaient aux évêchés en furent séparées ; les maisons religieuses furent détruites, et la discipline ecclésiastique perdue à tel point que les prêtres, les clercs, les moines, les nonains vivaient sans règle aucune, réfugiés çà et là et hors de leurs légitimes demeures. Toute religion de chrétienté fut presque abolie dans les provinces des Gaules et de Germanie 1.»

1. Cf. lettre du pape Adrien à l'archevêque Turpin et lettre d'Hincmar, de Rheims (*Historiens des Gaules*).

L'évêque de Rheims saint Rigobert qui, en 719, avait refusé d'ouvrir les portes de sa cité fut chassé de son siège métropolitain : « Je ne t'ouvrirai point, avait-il crié du haut de son logis en s'adressant à Charles Martel. Je ne t'ouvrirai point, parce que tu ne veux pas, comme tu dis, aller faire ta prière à Sainte-Marie, mais plutôt piller la ville, comme tu en as déjà pillé bien d'autres ¹. »

Les évêchés de Rouen, de Paris et de Bayeux, les abbayes de Fontenelle et de Jumièges, et une foule d'autres furent donnés en bénéfices aux compagnons de Charles. C'est cependant ce fils de Pépin d'Herrstall qui allait sauver la chrétienté de la plus redoutable des invasions.

§ 13. — L'INVASION DES ARABES.

Un siècle à peine s'était écoulé depuis la mort de Mahomet, le prophète de l'Islam (631), que les Arabes avaient conquis la moitié du monde connu. Maîtres en Orient de l'Arabie, de la Syrie, de la Mésopotamie, de la Perse et de l'Asie Mineure, maîtres au midi de toute l'Afrique septentrionale, ils avaient franchi les Colonnes d'Hercule en 711 et par une seule victoire avaient conquis l'Espagne. Le tour de la Gaule était venu. C'était elle qui se trouvait dès lors sur le passage de l'islamisme ; c'était à elle qu'il appartenait de défendre le christianisme au cœur de l'Europe. Les Arabes établis en Espagne et maîtres des défilés des Pyrénées se trou-

1. Vie de saint Rigobert (*Hist.² des Gaules*).

vèrent ainsi en contact avec la Gaule. Ils n'avaient cependant sur ces pays d'au delà les monts que des idées vagues et confuses; ils les nommaient collectivement la grande terre ou le Frandjat. Le calife Ab-del-Melek, interrogeant un jour le conquérant de l'Espagne, Musa, lui dit :

« Et de ces Frandj, qu'as-tu à m'apprendre? — C'est, répondit celui-ci, un peuple très nombreux et abondamment pourvu de tout, brave et impétueux à l'attaque, mais lâche et timide dans les revers. — Et comment s'est passée la guerre entre eux et toi? ajouta Ab-del-Melek; t'a-t-elle été favorable ou contraire? — Contraire? Non, par Dieu et par le Prophète, répliqua Musa, jamais bataillon de mon armée n'a été battu, et jamais Musulmans n'ont hésité à me suivre quand je les ai menés quarante contre quatre-vingts. »

§ 14. — INVASION DE SAMA EN GAULE. — SA DÉFAITE
ET SA MORT A TOULOUSE.

(Isidore de Beja.)

Sous le commandement de Sama, l'Espagne tout entière fut soumise au tribut. Ensuite, ce chef rend sienne la Gaule narbonnaise, harcèle les Francs dans de nombreux combats et met dans Narbonne même une garnison de Sarrasins. Combattant toujours vaillamment, il parvient jusqu'à Toulouse, et, mettant le siège sous les murs de cette ville, il tente de s'en emparer au moyen de bâtisses et de différentes machines de guerre. Les nations des Francs, à cette

nouvelle, re rassemblent autour du duc Heudes ; auprès de Toulouse, un combat acharné s'engage entre les deux armées. Sama, le chef de l'armée des Sarrasins, et une partie de la multitude rassemblée sous lui restent sur le champ de bataille. Le reste de l'armée s'enfuit, et les Francs la poursuivent. Abderraman est mis à la tête des débris, sous l'autorité suprême d'Ambisa.

§ 15. — ALLIANCE DU DUC EUDES AVEC L'ÉMIR MUNUZA.
TRISTE SORT DE CELUI-CI.

(Isidore de Beja.)

Cependant un Maure du nom de Munuza, ayant appris qu'en Afrique ses compatriotes étaient opprimés par les chefs arabes, fit la paix avec les Francs et complota avec eux l'asservissement des Sarrasins d'Espagne. C'était un homme vaillant et un bon général ; aussi, quand au palais on apprit la trahison, le trouble fut grand. Mais Abderraman ne tarda pas à en avoir raison ; il poursuit sans trêve et sans pitié le rebelle ; il le trouve retranché dans la place de Puycerda, l'assiège, s'empare de la ville et force Munuza à prendre la fuite. Celui-ci, traqué par ses ennemis, cherche un refuge de caverne en caverne. Heudes, duc des Francs, lui avait donné comme gage de leur alliance sa fille en mariage. Munuza, pour la faire échapper à la poursuite dont ils sont l'objet, s'attarde et se prépare à la mort qui l'attend inévitablement ; ne voulant pas être pris vivant, et déjà blessé, il se précipite d'une hauteur sur les anfractuosités des

rochers et expire. On lui coupe la tête, qui est envoyée, en même temps que la fille du duc Heudes¹, au delà des mers, pour être présentée au prince (le calife Escham).

§ 16. — LA BATAILLE DE POITIERS (732).

(*Isidore de Beja.*)

Alors Abderraman, voyant la terre remplie de la multitude de son armée, franchit les Pyrénées, et, chevauchant à travers les défilés et les plaines, il pénètre, en ravageant et en frappant de l'épée, en plein territoire des Francs, livre bataille au duc Eudes au delà de la Garonne et de la Dordogne et le met en fuite, si bien que Dieu seul put connaître le nombre des morts et des blessés. Alors Abderraman, se mettant à la poursuite d'Eudes, détruit les palais, brûle les églises et rêve de piller la basilique de Saint-Martin de Tours. C'est alors qu'il se trouve face à face avec le roi d'Ostrasie Charles, homme belliqueux dès sa plus tendre enfance et expert dans les choses de la guerre; le duc Heudes était venu le prévenir de l'invasion. Pendant près de sept jours, les deux armées, s'observant, attendent avec anxiété le moment d'engager la lutte. Enfin on se prépare au combat; au fort de la bataille, les hommes du Septentrion ont l'aspect d'une mer immobile; ils restent soudés les uns aux autres, formant comme une enceinte de glace, et, à grands coups d'épée, abattent les Arabes. Groupée comme

1. Cette malheureuse se nommait Lampazia.

un essaim autour de son chef, la nation des Ostrasiens l'emporte par la vigueur de ses membres; leurs mains infatigables enfoncent le fer dans les poitrines. Enfin la nuit sépare les combattants; les Francs, avec mépris, abaissent leurs glaives et, voyant les tentes innombrables des Arabes, se réservent pour un autre combat, le lendemain. Au petit jour, sortant de leurs retraites, les Européens voient les pavillons des Arabes rangés en ordre, à l'endroit même où ils avaient établi leur camp. Ne sachant pas que tout était vide, et croyant qu'à l'intérieur les phalanges des Sarrasins étaient prêtes au combat, ils envoient des éclaireurs à la découverte. Ceux-ci trouvèrent que tous les escadrons des Ismaélites avaient disparu. En effet, pendant la nuit et dans le plus profond silence, ils s'étaient enfuis, regagnant au plus vite leur patrie. Les Européens, inquiets et craignant qu'ils ne se fussent cachés pour revenir sur eux par des chemins détournés, font des reconnaissances partout aux alentours, et ne trouvent rien, à leur grande stupéfaction. Alors, sans se soucier de poursuivre les fuyards, ils se contentent de partager entre eux les dépouilles, et tous reviennent joyeusement dans leur pays.

§ 17. — AUTRE RÉCIT DE LA BATAILLE DE POITIERS.

(*Chron. de Saint-Denis*, V, 26.)

Lors issirent d'Espagne les Sarrasins et un de leurs rois qui avait nom Abderame, atout leurs femmes et leurs enfants et toute leur substance, en si grande

planté, que nul ne le pouvait nombrer ni estimer : tout leur harnais et quanques ils avaient amenèrent avec eux, aussi comme si ils dussent toujours mais habiter en France; Gironde trépassèrent, en la cité de Bordeaux entrèrent, le peuple occirent, les églises ardirent, et détruisirent tout le pays. Outrepassèrent jusques à Poitiers, tout mirent à destruction, aussi comme ils avaient fait à Bordeaux, et ardirent l'église Saint-Hilaire; de quoi ce furent grande douleur. De là murent pour aller à la cité de Tours pour détruire l'église de Saint-Martin, la cité et toute la contrée. Là leur vint au devant du glorieux prince Charles à quanques il put avoir d'efforts; sa bataille ordonna et se fêrit en eux hardiment, aussi comme le loup affamé se fiert encontre les brehis. Au nom de la vertu de Notre-Seigneur là fit si grande occision des ennemis de la foi chrétienne que, si comme l'histoire témoigne, il en occit en cette bataille trois cent mille, et leur roi, qui avait nom Abdérame. Lors fut primes appelé Martel par son nom; car aussi comme le marteau débrise et froisse le fer et l'acier et tous les autres métaux, aussi froissait-il et brisait par la bataille tous ses ennemis et tous autres nations. Ce qui fut plus grande merveille, c'est qu'il ne perdit en cette bataille que mille et cinq cents personnes. Leurs tentes et leurs harnais prit tout, et fit proie de quanques ils avaient, à lui et à ses hommes. Pour la raison de cette noncité prit-il les dîmes des églises pour donner aux chevaliers qui défendirent la foi chrétienne et le royaume par le conseil et par la volonté des prélats; et promit que, si Dieu lui donnait vie, il les rétablirait



Fig. 12. — Bataille de Poitiers.

aux églises et leur rendrait largement et ce et autres choses. Ce fit-il pour les grandes guerres que il avait si souvent et pour les continuels assauts de ses ennemis.

Heudes le duc d'Aquitaine fit tant que, réconcilié au prince Charles Martel, il occit puis des Sarrasins quantes il en put trouver qui étaient échappés de cette bataille.

§ 18. — CHARLES MARTEL EN BOURGOGNE (734).

(2^e Contin. de Frédégaire. — Chron. de Saint-Denis, V, 76.)

En l'an qui après vint, rassembla ses osts le noble prince Charles le Martel, et entra en Bourgogne, les contrées du royaume cercha, les cités et les châteaux saisit et garnit de sa gent, et y mit chevetains et châtelains féables et loyaux pour le pays justicier, et pour contrester aux rebelles. Quand il eut les choses ordonnées à sa volonté et mit paix par tout le pays, il retourna par la cité de Lyon et se mit en possession de la cité, et puis la livra à garder à ceux à qui il se fia; et de là retourna en France.

§ 19. — MORT DU DUC D'AQUITAINE HEUDES.

(2^e Contin. de Frédégaire. — Chron. de Saint-Denis, V, 76.)

En ce temps mourut Heudes le duc d'Aquitaine. Charles Martel, qui la nouvelle en sut, mut son ost pour sa terre saisir par le conseil de ses barons; le fleuve de Loire passa, puis Gironde; la cité de Bor-

deaux prit, et puis celle de Blaye, toute cette région mit en sa seigneurie, cités et châteaux. A tant retourna en France glorieux et victorieux par tous ces faits par l'aide du Roi des rois, qui vit et règne sans fin. Mais aucunes chroniques disent ci endroit que, avant que il eut Aquitaine conquise, il se combattit contre Hunald et Guaifer ou Waifer les deux fils du duc Heudes (735).

§ 20. — EXPÉDITION DE CHARLES MARTEL EN FRISE (734).

(2^e Contin. de Frédégaire. — Chron. de Saint-Denis, V, 26.)

A ce temps advint que les Frisons, qui sont gens cruels et hardis, se rebellèrent contre lui trop cruellement. Là ne peut-on aller par terre, car cette région est enclose de mer ; pour ce lui convint-il assembler grande navie de nés et de galies pour passer en Frise. En mer se mit et arriva en cette terre par l'aide de Notre-Seigneur : Astrasie¹ et Amstrachie², deux contrées de celle région, cercha et mit tout à destruction par feu et par occision. Poppon le duc de Frise encontra sur un fleuve qui est appelé Burdonne ; à lui se combattit et l'occit et lui et tout son ost, toutes leurs idoles brisa et ardit. A tant retourna en France en prospérité à grandes victoires et à grandes dépouilles de ses ennemis.

1. Le pays situé autour de Leeuwarden.

2. Le pays situé autour de Franeker.

§ 21. — L'INVASION DES WENDES EN GAULE (725).

(*Chron. de S.-Pierre-le-Vif.* — *Chron. de S.-Denis*, V, 26.)

En ce point vinrent en France les Wendes, gent cruelle et felonnesse et sans nulle humanité; les cités prenaient, les églises détruisaient, les abbayes ardaient et dérobaient, les châteaux craventaient, le peuple occiaient, et merveilleuse occision et effusion de sang humain faisaient; ains vinrent tout le pays gâtant jusques à la cité de Sens. Forment commencèrent à assaillir la ville de javelots et de fondes et de fondèfles et de tels instruments comme ils avaient.

Après Ebbes l'archevêque de la cité issit hors encontre eux à tant de gent, comme il put avoir, armés de foi et d'espérance; de l'aide de Notre-Seigneur du siège les leva, et les fit tourner à fuite, et les chassa tant que ils furent hors de la contrée.

§ 22. — EXPÉDITION DE CHARLES MARTEL EN BOURGOGNE ¹.

(3^e *Contin. de Frédégaire.* — *Chron. de S.-Denis*, V, 26.)

Le victorieux prince Charles Martel émut ses osts en ce point, en Bourgogne entra et alla jusques à la cité de Lyon; les plus grands et les plus nobles de celle région soumit à sa seigneurie; de là vint à Mar-

1. Avec ce paragraphe commence le récit du troisième continuateur de Frédégaire, qui écrivit par l'ordre de Childebrand, frère de Charles Martel.

seille et puis à Arles-le-Blanc, ses sénéchaux et baillis mit partout ; après retourna en France rempli de grands dons et de grands présents. Lors recommencèrent les Saxons à rebeller les premiers par devers ces parties qui habitent sur le Rhin. Mais Charles Martel, qui cette présomption ne voulut pas souffrir sans vengeance, émut ses osts, le Rhin trépassa par l'endroit où une rivière coule qui est appelée Lippe, une partie de celle région détruisit et gâta et l'autre fit tributaire et en fit bons otages ; à tant retourna en France.

§ 23. — CHARLES MARTEL RECOUVRE AVIGNON ET LES AUTRES CITÉS QUE LES SARRASINS AVAIENT PRISES.

(3^e Contin. de Frédégaire. — Chron. de Saint-Denis, V, 27.)

En ce temps, la gent forte et cruelle nommée Ismaëliciens, ou Sarrazins, vinrent et trépassèrent le Rhône, et s'approchèrent jusques à la cité d'Avignon, qui tant est forte et haute ; ils ne l'eussent de long-temps prise par force ni par assaut, si elle n'eût été trahie. Mais Maronte un duc du pays et aucuns autres traitres se consentirent à eux et leur ouvrirent les portes ; et ceux-ci entrèrent ens, qui jà avaient mis tout le pays à destruction. Quand le prince Charles Martel sut ces nouvelles, il envoya avant son frère le duc Childebrand accompagné de maints autres princes et ducs à grand ost et à grands appareillements d'engins et de tourments¹ ; la cité assiégèrent qui trop était forte et bien garnie, les engins dressèrent et

1. Du latin *tormentum*, machine de guerre.

ordonnèrent leur gent pour livrer assaut : lors s'approchèrent et dressèrent échelles aux murs. En ce point vint le glorieux prince Charles Martel à grands efforts. Lors primes fut l'assaut commencé par merveilleuse vertu ; de tous sens ils entourèrent la ville, les pierres firent lancer, les batailles approcher, arcs et arbalètes traire et dards ruer de toute part, huier trompes et arenes sonner en la manière que l'on fit jadis quand Jéricho fut prise. De tous sens assailaient si vigoureusement et si âprement que grande peur pouvaient avoir ceux dedans. Lors s'évertuèrent les Francs et montèrent sur les murs par échelles et sur les maisons ; si s'épandirent par la cité, les Sarrazins prirent et occirent tous ; si fut la cité en telle manière recouvrée. Outre le Rhône conduit son ost, tout le pays des Ghociens cercha, et vint jusques à Narbonne, cité noble et riche et maitresse de toute celle province ; dedans était Athima, un roi sarrazin à grande plenté de sa gent ; Charles Martel assit la cité et les enclôt dedans. Quand les plus grands des rois et des princes des Sarrazins d'Espagne ouïrent ce dire, ils murent de leur pays à merveilleuse ost avec un autre roi païen, qui avait nom Amor¹ pour secourir le roi Athima. Des nés issirent dont ils étaient venus par mer, et vinrent contre Charles Martel tout prêts à bataille ; et il leur revint encontre eux hardiment et les encontra en une vallée qui est appelée Corbière, sur un fleuve qui a nom Berre. Là fut la bataille grande et merveilleuse ; mais, par la vertu de

1. C'était l'émir de Cordoue.

Notre-Seigneur, le plus grand de leurs rois fut occis et tous les autres déconfits : puisque ils virent que leur sire fut mort, ceux qui demeurèrent de cette occision tournèrent en fuite, au rivage de la mer fuirent, et cuidèrent échapper par l'aide de leurs navires ; es nés saillaient par grand estrif ceux qui y pouvaient parvenir, et ceux qui n'y pouvaient avenir saillaient en la mer par peur et par détresse de la mort. Mais les Francs, qui de près les assaillirent, se mirent es galies et leur coururent sus ; les uns noyèrent et fondèrent en la mer, et les autres occirent en lançant des dards et des javelots. Ainsi eut victoire le glorieux Charles Martel des Sarrazins par l'aide de Notre-Seigneur, et gagnèrent Francs leurs dépouilles, et tout quanques ils avaient amené et la terre de Ghocie prirent et mirent à destruction et prirent le duc Victor et maints autres riches prisonniers ; les plus grandes cités et les plus nobles abattirent et craventèrent jusques en terre, et boutèrent le feu partout, pour ce que elles étaient habitées de Sarrazins, si comme Nîmes, Agde, Béziers, Montpellier. Et quand il eut tous ses ennemis vaincu et mis sous pied, il retourna en France vainqueur par tout par l'aide de Notre-Seigneur.

Au second mois de l'an qui après vint, envoya le prince Charles Martel le duc Childebrand son frère et plusieurs autres princes en Provence à grand ost ; lui-même mut d'autre part droit vers la cité d'Avignon pour le duc Maronte punir qui dommage lui faisait en ces parties ; il le chassa jusques aux rivages de la grande mer et cercha montagnes et vallées hautes et

périlleuses; les châteaux et les forteresses dessus la marine conquist, et toutes ces terres mit à sa seigneurie. Après retourna en France glorieux et victorieux et renommé par tous ces faits par l'aide de Notre-Seigneur; tant était fier et redouté que il ne trouvait mès qui vers lui s'osât défendre.

§ 24. — RAPPORTS DE CHARLES MARTEL AVEC LE SAINT-SIÈGE.
(3^e Contin. de *Frédégaire*. — *Chron. de Saint-Denis*, V, 27.)

Droit en ce temps lui envoya saint Grégoire l'apôtre¹ de Rome les clés du Saint-Sépulcre et les liens dont saint Pierre l'apôtre fut lié, et tant de présents et de si grands que nul n'en avait oncques vus, ni ouï parler de si grands; par telle condition que il mit les choses célestes avant les terriennes, et défendit l'Eglise de Rome de la cruauté des Lombards, et vint à Rome et fût prince et conseiller des Romains. Les messagers qui ces dons et ces nouvelles lui apportèrent reçut moult honorablement et leur donna moult larges dons au départir; grands dons et grandes richesses envoya à l'église Saint-Pierre de Rome par ses propres messagers, par Singobert, l'abbé de Saint-Denis en France, et par Grimon, l'abbé de Saint-Pierre de Corbie.

1. Le pape Grégoire III, alors attaqué par le roi des Lombards Luitprand.

§ 25. — CHARLES MARTEL PARTAGE SES ÉTATS ENTRE SES FILS.
SA MORT (741).

(3^e Contin. de Frédégaire. — Chron. de Saint-Denis; V, 27.)

Par le conseil de ses barons départit son royaume à ses fils à son vivant ; à Carloman l'ainé donna Ostrasie, Souabe et Toringe ; à l'autre plus jeune, qui Pépin avait nom, donna France, Bourgogne, Provence et Neustrie, qui ores est appelée Normandie. Au tiers, qui Griffon avait nom et était l'ainé de tous, n'assigna point de terre ; dont il sourdit contention après sa mort. En cette même année mut Pépin en Bourgogne entre lui et Childebrand son oncle à grand ost ; toute la terre cercha et se mit en saisine du don que son père lui avait fait.

Entre ces choses advint ce qui est trop grief à raconter ; car nouveaux signes apparurent au soleil, en la lune et ès étoiles, et fut l'ordonnance de Pâques troublée. Si advinrent ces signes pour le dechéement de si haut prince ; car en peu de temps après lui prit une trop forte fièvre en une ville qui a nom Kiersy, et siet sur la rivière d'Oise. Le royaume de France crût et élargit en son temps, et le laissa en grande paix et en grande prospérité ; les deux royaumes gouverna vingt-cinq ans ; mort fut en l'au de l'Incarnation 741 ; ensépulturé fut en l'église Saint-Denis de France, à qui il avait donné maint beau don ; mis fut en côté le maître autel en un riche cercueil d'albâtre.

V

LA MAIRIE DE PÉPIN LE BREF. — LE DERNIER MÉROVINGIEN

(741-752)

§ 1. — GUERRE DE CARLOMAN ET DE PÉPIN, FILS DE CHARLES MARTEL, CONTRE LEUR FRÈRE GRIFFON.

(*Chron. de Saint-Denis*, V, 28.)

Trois fils eut le victorieux prince Charles Martel, Carloman, Pépin et Griffon. Ce Griffon, qui l'aîné était, commença guerre contre ses frères et ce mit en espérance d'avoir tout le royaume; si monta en si grande présomption, que il saisit la cité de Montlaon et manda à ses frères bataille à jour nommé : et ses frères émurent leur ost contre lui et l'assiégèrent dedans la cité! A la parfin se rendit à eux quand il vit que la force n'était pas sûre et que il ne leur pouvait contrestier. Lors retournèrent les frères pour la besogne du royaume ordonner et recouvrer les provinces qui ja s'étaient départies de l'alliance et de la société des Francs depuis la mort de leur père. Si était leur intention telle que ils béaient laisser le

royaume en tel point que le pays fût sûr et en paix. Tandis que comme ils guerroyaient en étrangères contrées, et pour ce que ils se doutaient que Griffon leur frère ne leur fit ennui au royaume endementre que ils seraient hors, le prit Carloman et le mit en prison en un neuf chastel qui siet dans les Ardennes; là le fit moult bien garder jusques à temps que il mut pour aller à Rome.

§ 2. — EXPÉDITION DE CARLOMAN ET DE PÉPIN CONTRE
LES GASCONS ET LES ALAMANS (742-743).

(3^e *continuat. de Frédégaire*, 112.)

Les Gascons s'étant révoltés dans la région de l'Aquitaine avec leur duc Hunald, fils d'Eudes, les princes frères Carloman et Pépin, ayant rassemblé leur armée, traversent le lit de la Loire à Orléans, battent les Romains ¹ et s'avancent jusqu'à la ville de Bourges, dont ils brûlent les faubourgs. Poursuivant le duc Hunald, ils le mettent en fuite, ravagent tout le pays, détruisent le fond en comble le château de Loches, prennent la garnison et demeurent partout vainqueurs. Ayant fait le partage du butin, ils emmenèrent avec eux en captivité les habitants de cette ville. De retour à peu près vers l'automne cette même année, ils firent marcher une armée au delà du Rhin contre les Alamans et établirent leur camp sur les bords du Danube. Les Alamans, se voyant vaincus,

1. L'auteur appelle Romains les habitants d'outre-Loire, parce que l'usage de la langue latine y était plus commun qu'au nord de ce fleuve.

donnent des otages, promettent fidélité, offrent des présents et demandent la paix en se soumettant à la domination des Francs.

Quand les princes furent de retour, et la deuxième année de leur règne, leur parent Odilon¹, duc des Bava-rois, excite contre eux une révolte; ils furent forcés de faire marcher en Bavière toutes les forces des Francs. Arrivés au fleuve qu'on appelle le Lech, les deux armées campèrent sur les bords et passèrent ainsi quinze jours à s'observer; dans leur indignation d'être sans cesse provoqués par les moqueries de cette nation, les Francs s'exposèrent aux plus grands dangers dans des lieux déserts et des marais par où l'on n'avait point coutume de passer, et, ayant divisé leurs troupes, ils se jetèrent sur les Bava-rois pendant la nuit et les surprirent à l'improviste. Le combat s'étant engagé, le duc Odilon vit son armée taillée en pièces et eut de la peine à se sauver honteusement et avec peu de monde au delà du fleuve de l'Inn. Après avoir ainsi remporté la victoire, non sans des pertes sensibles, les deux princes s'en retournèrent victorieux dans leurs pays.

1. Chiltrude, fille de Charles, passa secrètement le Rhin, à l'aide de ses serviteurs, pour aller trouver Odilon, duc de Bavière, et Odilon, contre la volonté et l'avis de ses frères, la prit en mariage. (3^e *continuat. de Frédég.*)

§ 3. — NOUVELLES EXPÉDITIONS (744-746).

(3^e continuat. de Frédégaire, 113 et sqq.)

Trois ans s'étant écoulés, Carloman fit invasion sur le territoire des Saxons, ses voisins, qui s'étaient soulevés, et, ayant pris ceux dont les habitations touchaient à ses Etats, il s'empara heureusement, et sans combattre, de leur contrée; grâce à la protection du Christ, un grand nombre d'eux furent baptisés. Dans le même temps, Théodebald, fils du duc Godefroi, s'étant révolté, Pépin, avec sa valeureuse armée, les chassa honteusement des défilés des Vosges et, ayant repris possession de ce duché, retourna vainqueur dans son pays.

Les deux frères étant rentrés chez eux, ils furent provoqués par l'esprit turbulent des Gascons et marchèrent sur la Loire; ce que voyant, les Gascons s'empressèrent de demander la paix et, se conformant de tout point à la volonté de Pépin, obtinrent par leurs prières que, comblé de présents, il s'éloignât de leurs frontières.

L'année suivante (746), les Alamans ayant manqué à leur foi envers Carloman, ce prince, saisi d'une grande fureur, entra avec une armée dans leur pays et passa au fil de l'épée un grand nombre de rebelles.

§ 4. — RETRAITE DE CARLOMAN.

(Chron. de Saint-Denis, V, 82.)

En cette année montra Carloman le bon propos que il avait toujours eu; car son cœur tendait à

guerpir le siècle, à adosser toute la vaine gloire de ce monde, et à entrer en religion pour Dieu servir et pour faire sa pénitence. Pour cette raison laissa Pépin ostoier. A Rome s'en alla Carloman et laissa la fausse gloire de ce monde; un moustier fonda en un lieu qui a nom mont Soracte en l'honneur de saint So-reste, pour ce que il s'était là tapi, comme on disait, au temps de la persécution des chrétiens qui fut sous l'empereur Constantin. Là le tondit et le bénit le pape Zacharie et lui donna habit de moine. Puis laissa-t-il ce lieu pour ce que les nobles gens de France qui là allaient le visitaient trop souvent. En l'abbaye de Saint-Benoît de Mont-Cassin entra en la congrégation des autres frères; là servit Notre-Seigneur et fit fruit de bonnes œuvres par la bonne vie que il mena puis toute sa vie.

§ 5. — EXPÉDITION DE PÉPIN EN SAXE ET EN BAVIÈRE.
(749-750).

(3^e continuat. de *Frédégaire*, 113 et sqq.)

La même année, les Saxons, selon leur habitude, s'efforcèrent de manquer à la foi qu'ils avaient jurée au frère de Pépin : celui-ci fut donc forcé de réunir une armée et de marcher contre eux. Les rois des Wénèdes et des Frisons vinrent joindre leurs forces aux siennes : ce que voyant, les Saxons furent saisis d'épouvante à leur ordinaire, et, après qu'un grand nombre d'entre eux eurent été tués ou emmenés en captivité, et leur pays ravagé par les flammes, ils demandèrent la paix, se soumirent aux Francs comme

par le passé et promirent d'acquitter exactement à l'avenir les tributs qu'ils avaient autrefois payés à Clotaire¹. Un grand nombre d'entre eux voyant qu'ils ne pouvaient résister à la bravoure des Francs, et perdant courage, demandèrent qu'on leur conférât les sacrements chrétiens.

A leur tour, les Bavares, par le conseil d'hommes pervers, manquèrent aussi à leur fidélité envers le prince Pépin : c'est pourquoi ayant levé une armée très nombreuse, il s'avança dans leur pays (749). Frappés de terreur, ils s'enfuirent avec leurs femmes et leurs enfants au delà du fleuve de l'Inn, sur les bords duquel Pépin établit son camp, se préparant à combattre pour passer l'eau et faire d'eux un grand carnage. Les Bavares, se voyant hors d'état de lutter, envoyèrent au prince des députés chargés de beaucoup de présents, se soumettent à lui, prêtant des serments et donnant des otages, comme gages qu'ils ne se révolteraient plus jamais. Ainsi, avec l'aide du Christ, Pépin retourna heureusement et en grand triomphe dans le pays des Francs. La terre se reposa des combats pendant deux ans.

§ 6. — AUTRE RÉCIT DES MÊMES EXPÉDITIONS.

(*Chron. de Saint-Denis*, V, 28.)

La Chronique de Saint-Denis rapporte les mêmes faits en y mêlant le nom du frère de Pépin, Grippon. Son récit, emprunté à Adhémar de Chabannes, a une grande

1. Il s'agit ici d'un tribut de 500 vaches.

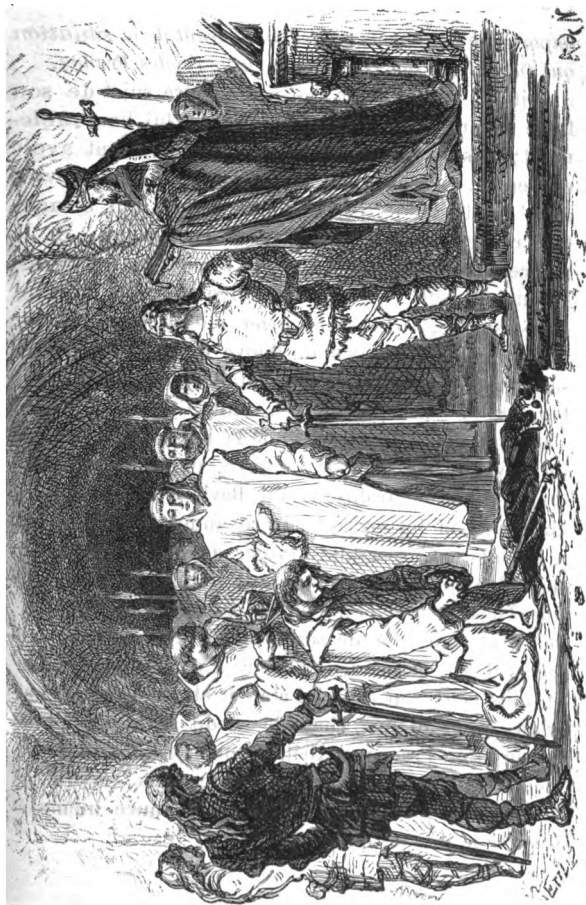


Fig. 13. — Déposition de Childéric III.

importance pour nous mettre au courant de la situation qui fut faite à son frère par le futur roi des Francs.

Griffon, l'autre frère, ne voulait être sujet de son frère Pépin, jaoit que il vécût sous lui honorablement; ains assembla tant de gent comme il put avoir et s'enfuit en Saisoigne. En peu de temps après vint à ost contre son frère sur une rivière qui a nom Ouacre, en un lieu qui est nommé Orham. Et le prince Pépin rassembla l'ost de France contre la déloyauté de son frère; par Toringe s'en alla et entra en Saisoigne, son ost fit loger en un lieu qui est nommé Skahingue, sur un fleuve qui est appelé Misaha; pas n'assemblèrent à bataille; ains firent parlement, si se départirent à tant. Griffon qui bien s'aperçut de la légèreté et de la fausseté de la gent du pays, se départit de la terre, pour ce que il se douta d'aucune trahison. En Bavière s'en alla; les chevaliers et les serjants du royaume de France qui à lui allaient, recevait; Liutger qui à lui vint pour lui aider retint. Si fit tant que il tollit le duché au duc Thassille qui était duc du pays. Quand la nouvelle fut rapportée de ses faits au prince Pépin son frère, il mut et entra en Bavière à grand ost; Griffon et tous ceux qui avec lui étaient et qui à lui étaient venus, prit; au duc Thassille rendit sa terre; à tant retourna en France. A Griffon son frère donna douze comtés du royaume de Neustrie, mais encore ne lui suffit-ce pas; ains s'enfuit cette année même à Guaifer le duc d'Aquitaine.

§ 7. — PÉPIN, ROI DES FRANCS.

(Chron. de Saint-Denis, V, 82.)

Le prince Pépin, qui bien vit que le roi de France qui lors était ne tenait nul profit au royaume, envoya adoncques à l'apôtre Zacharie des messagers, Burkart l'archevêque de Bourges et Farré son chapelain, pour demander conseil : « Lequel devait être mieux roi, ou celui qui nul pouvoir n'avait au royaume et qui en portait le nom seulement, ou celui par qui le royaume était gouverné et qui avait le pouvoir et la cure de toutes choses. » Et l'apôtre lui remanda que celui devait être roi appelé qui royaume gouvernait et qui avait le souverain pouvoir. Lors donna sentence que le prince Pépin fût couronné comme roi.

En cette année même, Pépin fut roi clamé par la sentence du pape Zacharie et par l'élection des Francs. Oint fut et sacré en la cité de Soissons par la main de saint Boniface le martyr, en l'an de l'incarnation de Notre-Seigneur 752. Childéric qui roi était appelé, fut tondu et mis dans une abbaye. Puis régna le roi Pépin quinze ans quatre mois et vingt jours. Il avait devant ce tenu la seigneurie du palais et du royaume depuis la mort de Charles Martel, son père, dix ans.



Fig. 14. — Sceau de Childéric III.

NOTICES

SUR LES AUTEURS ET LES OUVRAGES
DONT LES EXTRAITS SONT TIRÉS

CHRONIQUES DE SAINT-DENIS

De bonne heure, l'histoire a été écrite dans les couvents. La célèbre abbaye de Saint-Denis notamment a été un grand centre de recherches et de travaux relatifs aux anciennes annales de la France. On attribue au ministre du roi Louis VII, Suger, l'idée de réunir en un seul corps tous les récits et documents historiques antérieurs. De là la rédaction des Grandes Chroniques de Saint-Denis, qui ne sont à vrai dire jusqu'au ^{xii}^e siècle qu'une vaste et indigeste compilation d'ouvrages antérieurs. Les chapitres qu'on vient de lire ne sont autre chose que la traduction des commencements de l'histoire de France écrite en latin par le moine Aimoin, qui vivait à la fin du ^x^e siècle. Aimoin lui-même n'a fait que reproduire et fondre ensemble les ouvrages des historiens ses devanciers, tels que les premiers livres de Grégoire de Tours, la Chronique de Frédégaire, les Gestes des rois des Francs, ouvrages qui sont à peu près contemporains des événements qu'ils racontent. En donnant ici des lectures tirées des Chroniques de Saint-Denis, nous avons dû faire certaines modifications d'orthographe et même des changements de mots, indispensables pour rendre plus facile l'intelligence de cet ancien texte; mais nous avons tenu à n'en point altérer le caractère général.

CHRONIQUE DE FRÉDÉGAIRE

Frédégaire, le continuateur de Grégoire de Tours, vivait vers le milieu du septième siècle. Sa Chronique

s'arrête à l'an 641; cependant quelques passages indiquent qu'il a vécu jusqu'en 658.

Frédégaire était sans doute Bourguignon. Adrien de Valois s'est même flatté de découvrir la patrie de Frédégaire et l'a fait natif d'Avenches; la complaisance avec laquelle le chroniqueur parle de cette ville et donne, sur son histoire, quelques détails qu'on ne trouve point ailleurs, est le seul fondement de cette conjecture.

Il entreprit de recueillir et d'extraire toutes les chroniques, à lui connues, depuis l'origine du monde jusqu'au *vii^e* siècle. Jules l'Africain, Eusèbe, saint Jérôme, Idace, saint Isidore de Séville et Grégoire de Tours lui fournirent les matériaux du grand ouvrage historique et chronologique qu'il termina par le récit des événements de son temps. Cet ouvrage est divisé en cinq livres, et le cinquième est la Chronique qui sert de continuation à Grégoire de Tours. Les quatre premiers ne contiennent rien qui ne se trouve dans les prédécesseurs de Frédégaire, si ce n'est des fables absurdes que plus tard les moines Aimoin et Roricon ont transportées dans leurs écrits et qui ont passé de là dans les Chroniques de Saint-Denis.

Frédégaire est à peu près le seul historien contemporain que nous ait légué le *vii^e* siècle; quelque précieuse qu'elle soit, sa Chronique, comparée à l'Histoire ecclésiastique des Francs, prouve les rapides progrès de la barbarie. Dans Grégoire de Tours, malgré sa crédulité et son style parfois inculte, se rencontrent des souvenirs d'un temps meilleur; il a lu Salluste et Virgile; il s'émeut en racontant les calamités du pays. Dans Frédégaire, la crédulité, la confusion, l'ignorance sont beaucoup plus frappantes que chez son prédécesseur; aucun regret ne lui échappe; aucune dévastation, aucun désastre ne semble le toucher: on est en pleine barbarie.

Frédégaire a eu des continuateurs, dont l'un poursuit sa Chronique jusqu'à la proclamation de Pépin le Bref comme roi des Francs.

GESTES DE DAGOBERT

L'auteur de cette vie de Dagobert est un moine de Saint-Denis dont on ignore le nom et qui vécut probablement dans le cours du ix^e siècle. On était à Saint-Denis dans un air tout imprégné des bienfaits du roi, et son histoire était familière à tous les hôtes de la pieuse demeure. Le récit du moine, bien que légendaire, dans presque toute la partie qu'il n'emprunte pas textuellement à Frédégaire, n'est dépourvu ni de vie ni d'intérêt et nous représente le bon roi, tel que l'avait fait une tradition qui datait presque de son existence.

VIE DE SAINT LÉGER

Cet ouvrage a pour auteur un moine de Saint-Symphorien d'Autun dont nous ignorons le nom, mais qui avait vécu auprès de saint Léger et qui écrivit son histoire par l'ordre d'Herméniaire, son successeur sur le siège épiscopal d'Autun.

NOTA. — La plupart de nos figures sont extraites des *Monuments de la monarchie française*, ouvrage du célèbre bénédictin Montfaucon.

LEXIQUE

DES MOTS DE LA VIEILLE LANGUE FRANÇAISE USITÉS
DANS LE PRÉSENT VOLUME

A

Adosser, tourner le dos à.
Agais, piège.
Ainçois, ains, mais.
Ambe, deux.
Aouyer, souhaiter, latin *avere*.
Aourer, prier, latin *orare*.
Apertement, ouvertement.
Ardoir, brûler.
Arer, labourer.
Aresner, arraisonner, tenir un discours à quelqu'un.
Ars, brûlé.
Assentir, donner son assentiment.
Assouager, soulager.
Atout, avec.

B

Bailler, donner.
Ban, signifie toute espèce de proclamation.
Barat, tromperie.
Barreterre, trompeur.
Bêr, désirer.
Besant, monnaie d'or, ainsi nommée de ce qu'elle commença à avoir cours à Byzance.
Bouter, jeter.
Bréhaigne, stérile.
Buis,
Buisine, trompette.

C

Cautèle, ruse.
Cercher, fouiller à travers.
Chastoiement, réprimande.
Choir, choir, tomber.
Chétis, malheureux, latin *captivus*.
Chief, tête.
Chievetaïn, capitaine.
Celement, celer, en cachette, cacher, latin *celare*.
Col, tranquille.
Colement, tranquillement, latin *quiete*.
Contens, dispute.
Contrester, être en discussion.
Cortine, rideau.
Corpe, coulpe, faute, latin *culpa*.
Craventer, éventrer.
Cuer, cœur.
Cuider, penser.
Cure, soin, latin *cura*.

D

Déduit, passetemps.
Déguerpîr, abandonner.
Delès, delez, près.
Derechef, de nouveau.
Deschevable, trompeur ou qui est trompé, latin *decipere*.
Descroltre, diminuer.
Desnorter, déconseiller.

Despire, mépriser.
Destrier, cheval de guerre.
Desvé, fâché.
Dévêher, empêcher, latin *vehere*.
Donnaour, qui donne, bienfaiteur.

E

Enchaucier, poursuivre, chasser.
Endemestres, pendant que.
Ens, dedans.
Envis, malgré soi, latin *invité*.
Erre, route, latin *iter*.
Es, dans.
Eschever, ôter le chef, décapiter, maltraiter.
Esmouvoir, **esmu**, mettre en branle, mettre en mauvaise disposition, état d'un homme irrité.
Espandre, répandre.
Estache, poteau.
Estour, combat, joute, latin *exturbatio*.
Estrif, lutte.

F

Félonie, perfidie, trahison, latin *fallacia*.
Férir, frapper.
Féru, frappé.
Finer de, achever, terminer, fournir, en parlant d'argent, d'où le mot finance.
Foloter, tromper.
Fonde, **fondelle**, fronde.
Forligner, s'écarter de la ligne droite.
Fors, dehors, latin *foris*.
Foursenerie, état d'un forcené.
Frait, cassé, latin *fractus*.
Fraite, brèche.
Fust, bois, latin *fustis*.

G

Géhenne, torture.
Gésir, être couché.
Glouz, goulou.

Graindre, le plus grand, latin *grandior*.
Griés, **griefs**, mauvais traitements, violence, mal.
Guerpir, quitter.
Guerredon, récompense; **guerredonner**, récompenser.

H

Haitiés, joyeux.
Haste, lance, latin *hasta*.
Haubergié, cuirassé.
Herberge, **herbergier**, lieu de repos, reposer.
Hoir, héritier.
Hucier, **uhier** ou **hucher**, crier à haute voix.
Huis, porte, latin *ostium*.

I

Illuec, là.
Ire, colère, latin *ira*.
Isnelement, vite, allemand *schnell*.
Issir, sortir.

J

Jaçoit, quoique.
Jument, bête de somme.

K

Kalendes, mot qui sert à désigner dans le calendrier romain le 1^{er} jour du mois.

L

Lalens, en cet endroit.
Leesche, gaieté, latin *lætitia*.
Légerement, facilement.
Leu, lieu, endroit.
Liéement, gaiement.
Liez, **liès**, de *lætus*, gai.
Lignage, descendance.
Lignée, race.
Loer, conseiller.

M

Maint, beaucoup.
Male, mauvais.
Maltalent, mécontentement.
Marchiser, être frontière.
Marreglier, marguillier.
Maner, demeurer, latin *manere*.
Mécréant, qui ne croit pas, païen.
Meschief, malheur, accident.
Mesproison, erreur, faute, délit.
Mestier, besoin.
Mieudre, le meilleur.
Mie, quantité imperceptible; par suite, mie est adverbe négatif et signifie point.
Moleste, ennui, latin *molestia*.
Metable, accueillant.
Moult, beaucoup.
Moustier, monastère.
Muablece, mobilité.
Muer, changer.
Murtrir, de l'allemand *mördern*, assassiner.

N

Navrer, blesser, faire périr.
Nef, bateau, latin *navis*.
Neveu, se prend dans le sens de petit-fils, latin *nepos*.
Noé, nage.
Noise, querelle.
Nonoité, action mauvaise.

O

Occire, tuer.
Ochoison, occasion.
Onques, jamais.
Oz, ost, armée, latin *hostis*, ennemi.
Ostieux, hôtel, logement.
Order, souiller.
Ore, à cette heure.
Orendroit, depuis lors jusqu'à présent.

P

Paour, peur, latin *pavor*.
Pesme, très mauvais, latin *pesimus*.
Planté, plenté, quantité.
Poigner, piquer, latin *pungere*.
Preudome, prudhomme, homme sage, latin *prudens homo*.
Proier, piller.

Q

Quérir, chercher; **quis**, cherché.

R

Raembre, racheter, latin *redimere*.
Ramentevoir, rappeler.
Rainoienne, des environs de Reims.
Réfreindre, refréner.
Règne, royaume.
Releschier, réjouir, latin *lætitia*.
Remembrer, remémorer.
Repaïrer, retourner.
Repentement, en cachette.
Revercher, retourner.
Rober, voler, dérober.
Ruer, jeter, latin *ruere*.

S

Saouler, sauler, rassasier.
Semondre, convoquer.
Seoir, être assis.
Serjant, serviteur, valet, latin *serviens*.
Serour, sœur.
Serourge, beau-frère.
Serqueux, cercueil.
Solier, salle.
Soudée, solde.
Souler, avoir coutume, latin *solere*.
Sourdre, sortir, naître.
Soustilleté, subtilité.

T

Tonlieu, impôt sur les marchandises, latin *teloneum*.

Tençon, contestation.

Tollir, enlever.

Torment, machine de guerre, latin *tormentum*.

Tourbe, troupe, latin *turba*.

Traire, tirer.

Tref, tente.

Treu, tribut.

V

Vessel, vase.

Vilté, état de ce qui est vil.

Voie, voyage.

Voir, vrai, latin *verus*.

Vout, visage, latin *vultus*.

TABLE DES MATIÈRES

I. — CLOTAIRE II.

§ 1. — La constitution de 615.....	1
§ 2. — Enfance de Dagobert. — La chasse miraculeuse	3
§ 3. — Légende des martyrs saint Denis, Rustique, Eleuthère.....	4
§ 4. — Le cerf révèle à Dagobert la sépulture des martyrs.....	7
§ 5. — Dagobert coupe la barbe de son maître.	8
§ 6. — Fureur de Clotaire contre son fils.....	10
§ 7. — Dagobert protégé par les martyrs.....	11
§ 8. — Mariage de Dagobert. — Clotaire lui donne une part du royaume (623).....	13
§ 9. — Le marchand Samo devient roi des Esclavons.....	14
§ 10. — Justice sommaire de Dagobert.....	16
§ 11. — Dagobert en Ostrasie.....	17
§ 12. — Campagne contre les Saxons. — Danger que court Dagobert (626).....	18
§ 13. — Fin tragique de Godin, maire du palais de Bourgogne.....	21
§ 14. — Les assemblées de Troyes et de Clichy. — Mort de Clotaire II.....	23
§ 15. — Trait de probité de saint Éloi.....	24

II. — LE ROI DAGOBERT (628-638).

§ 1. — Commencement du règne de Dagobert. — Il cède une partie de ses États à son frère Caribert (628).....	2
§ 2. — Chevauchée royale de Dagobert en Bourgogne. — Il fait mettre à mort l'oncle de son frère Caribert (629).....	2
§ 3. — Dagobert répudie Gomatrude et épouse Nanthilde.....	3
§ 4. — Portrait de Dagobert.....	3
§ 5. — Troisième mariage de Dagobert.....	3
§ 6. — Changements fâcheux dans la conduite et les mœurs de Dagobert.....	3
§ 7. — Exactions et punition de Centulf.....	3
§ 8. — Exactions à Bourges.....	3
§ 9. — Mort de Caribert. — Dagobert met la main sur ses trésors (630).....	4
§ 10. — La guerre contre les Venèdes.....	4
§ 11. — Dagobert se débarrasse par trahison des Bulgares ses hôtes (630).....	4
§ 12. — Intervention de Dagobert en Espagne..	4
§ 13. — Fondation de l'église de Saint-Denis...	4
§ 14. — Dagobert remet aux Saxons le tribut imposé par son père (631).....	5
§ 15. — Dagobert établit son fils Sigebert en Ostrasie (633).....	5
§ 16. — Dagobert fait une part à son nouveau fils Clovis.....	5
§ 17. — Dagobert fait saint Denis héritier d'une partie des terres de Sadragesiles, duc d'Aquitaine (634).....	5
§ 18. — Guerre contre les Gascons (635).....	5
§ 19. — Nouvelles donations à Saint-Denis.....	5
§ 20. — Soumission du duc des Bretons Judicail.	5
§ 21. — Le roi Dagobert fait son testament devant tous les prélats et les harons du royaume.	5

§ 22. — Dagobert donne une grosse rente pour couvrir l'église de Saint-Denis. — Les Gascons se soumettent à lui	64
§ 23. — Mort de Dagobert.....	65
§ 24. — Autre récit de la mort de Dagobert....	67
§ 25. — Vision qui arriva à l'heure de sa mort au solitaire Jean	72

III. — ESSAI DE RESTAURATION DE LA MONARCHIE MÉROVINGIENNE. LE MAIRE DU PALAIS EBROÏN (638-681).

§ 1. — Partage des trésors de Dagobert entre le roi Sigebert II et le roi Clovis II.....	77
§ 2. — Mort de Pépin de Landen (641).....	79
§ 3. — Election de Flaochat à la mairie du palais de Bourgogne, et mort de Nanthilde	79
§ 4. — Le roi Clovis II devient insensé, pour avoir pris un des os du bras de saint Denis. — Sa mort.....	81
§ 5. — Tentative prématurée de Grimoald, fils de Pépin de Landen, pour s'emparer de la couronne.....	82
§ 6. — Ébroïn maire du palais.....	83
§ 7. — Les rois fainéants et les maires du palais.	84
§ 8. — Saint Léger, évêque d'Autun.....	85
§ 9. — Commencement de la rivalité de saint Léger et d'Ébroïn	86
§ 10. — Politique d'Ébroïn.....	87
§ 11. — Mort de Clotaire III (670). — Ébroïn au monastère de Luxeuil.....	87
§ 12. — Déposition de Thierry III.....	88
§ 13. — Saint Léger perd les bonnes grâces de Childéric II	88
§ 14. — Saint Léger enfermé à Luxeuil.....	90
§ 15. — Mort de Childéric.....	92
§ 16. — Troubles à la mort de Childéric.....	92
§ 17. — Thierry III rétabli. — Saint Léger et Ébroïn sortent de Luxeuil (673).....	93

§ 18. — Ebroïn se déclare contre saint Léger et Théoderic.....	94
§ 19. — Ebroïn poursuit et bat le roi Thierry III.	95
§ 20. — Conseils donnés à Ebroïn pour se venger de saint Léger.....	96
§ 21. — Saint Léger distribue ses biens aux pauvres.....	97
§ 22. — Siège d'Autun. — Saint Léger se rend aux ennemis.....	98
§ 23. — Ebroïn retourne au parti de Thierry III (674).....	99
§ 24. — Mort de saint Léger.....	100
§ 25. — Défaite de Pépin et Martin d'Herstall à Leucofao (680).....	100
§ 26. — Mort d'Ebroïn (681).....	102

IV. — LA MAIRIE DU PALAIS D'OSTRASIE, CHARLES MARTEL (681-741).

§ 1. — Waratton, maire du palais en Neustrie. — Usurpation de son fils Gislemar.....	105
§ 2. — Berthaire, gendre de Waratton, maire du palais. — Bataille de Testry (687).....	106
§ 3. — Pépin d'Herstall, maître des deux royaumes de Neustrie et d'Ostrie.....	108
§ 4. — Morts successives dans la famille mérovingienne et dans celle de Pépin d'Herstall....	109
§ 5. — Meurtre de saint Lambert, évêque d'Utrecht. — L'abbaye du Mont-Saint-Michel.	110
§ 6. — Naissance de Charles Martel.....	111
§ 7. — Mort de Childébert III, de Grimoald, fils de Pépin d'Herstall.....	111
§ 8. — Mort de Pépin d'Herstall. — Troubles qui suivent.....	113
§ 9. — Charles Martel remporte sur les Neustriens les batailles d'Amblef et de Vinci.....	114
§ 10. — Nouvelle victoire de Charles Martel à Soissons (719).....	115

§ 11. — Expéditions de Charles Martel au delà du Rhin.....	117
§ 12. — Charles Martel dépouille les églises....	118
§ 13. — L'invasion des Arabes.....	119
§ 14. — Invasion de Sama en Gaule. — Sa défaite et sa mort à Toulouse.....	120
§ 15. — Alliance du duc Eudes avec l'émir Munuza. — Triste sort de celui-ci.....	121
§ 16. — La bataille de Poitiers (732).....	122
§ 17. — Autre récit de la bataille de Poitiers...	123
§ 18. — Charles Martel en Bourgogne (734)....	126
§ 19. — Mort du duc d'Aquitaine Eudes	126
§ 20. — Expédition de Charles Martel en Frise (734).....	127
§ 21. — L'invasion des Wendes en Gaule (725).	128
§ 22. — Expédition de Charles Martel en Bourgogne.....	128
§ 23. — Charles Martel recouvre Avignon et les autres cités que les Sarrasins avaient prises..	129
§ 24. — Rapports de Charles Martel avec le Saint Siège	132
§ 25. — Charles Martel partage ses États entre ses fils. — Sa mort (741).....	133

V. — LA MAIRIE DE PÉPIN LE BREF. — LE DERNIER MÉROVINGIEN (741-752).

§ 1. — Guerre de Carloman et de Pépin, fils de Charles Martel, contre leur frère Grippon.....	135
§ 2. — Expédition de Carloman et de Pépin contre les Saliens et les Alamans (742-743).....	136
§ 3. — Nouvelles expéditions (744-746)	138
§ 4. — Retraite de Carloman.....	138
§ 5. — Expéditions de Pépin en Saxe et en Bavière (749-750)	139
§ 6. — Autre récit des mêmes expéditions	140
§ 7. — Pépin, roi des Francs.....	143

NOTICES SUR LES AUTEURS ET LES OUVRAGES
DONT LES EXTRAITS SONT TIRÉS.

Chroniques de Saint-Denis.....	144
Chronique de Frédégaire.....	144
Gestes de Dagobert.....	146
Vie de saint Léger.....	146

LEXIQUE des mots de la vieille langue française usités dans le présent volume.....	147
---	-----

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

